

EVENEMENT DVD/TELE JAUME BALAGUERO, ALEX DE LA IGLESIA ET
LES MAITRES DU FANTASTIQUE ESPAGNOL TERRIFIENT LE PETIT ECRAN !

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

MAD MOVIES

ZODIAC

DAVID FINCHER
SUR LES TRACES
DU TUEUR

BUG

FRIEDKIN PARANO

**NIGHTMARE
DETECTIVE**
REVES DE SANG

PRIMER
LA SF CONTRE-
ATTAQUE

Mad



APRES **KILL BILL** ET **SIN CITY**,
DECOUVREZ LE PHENOMENE

GRINDHOUSE

TARANTINO & RODRIGUEZ : DUO EXPLOSIF POUR FILM-CHOC !

EXCLUSIF ! LES CREATURES D'ALIEN VS. PREDATOR 2 SE DEVOILENT LES EFFETS SPECIAUX DES
FILS DE L'HOMME INTERVIEW CARRIERE MIKE HODGES PORTRAIT D'UN ECORCHE VIF : JOE SPINELL

Découvrez la créature qui sommeille en vous...



EN FÉVRIER, C'EST LE MOIS DES CRÉATURES SUR SCI FI

Des Créatures Movies cultes aux films modernes pleins d'effets spéciaux, passez le mois de février en bonne compagnie :

- Soirée Femmes Créatures le 08/02 à 20h50 (« La sirène mutante », « La feline », « La femme guêpe »),
- Soirée Créatures de la nuit le 15/02 (« La reine des prédateurs », « La nuit des chauves souris », « Tarantula »)
- Soirée Créatures des profondeurs le 22/02 (« Sharkman », « L'étrange créature du lac noir », « L'attaque des crabes géants »).

SCI FI EST DISPONIBLE SUR    

www.scifi.fr

 **Sci Fi**
La chaîne de la science-fiction

Edito

DU NEUF AVEC DU VIEUX



C'est désormais une évidence : le rétro est sévèrement à la mode. Du remake avoué au clin d'œil appuyé, en passant par la citation en bonne et due forme, tout est bon pour resservir au spectateur aguerrri une sacrée dose de déjà-vu, saupoudrée d'un brin de nouveauté afin de relever un peu le résultat. Si la tendance nous conduit peu à peu vers l'overdose (citons rapidement les remakes en chantier : *Le Mort-vivant* de Bob Clark, *Driller Killer* d'Abel Ferrara, *Vendredi 13* de Sean S. Cunningham, *Halloween* de John Carpenter, *The Wizard of Gore* d'Herschell Gordon Lewis...), gageons que certaines de ces relectures, si elles se montrent respectueuses et un tant soit peu originales dans leur traitement visuel (l'histoire, on la connaît...), pourront à la fois satisfaire les fans les plus hardcore (certainement le public le plus difficile à conquérir, parole de geek !) et amener par la même occasion les spectateurs moins connaisseurs sur le chemin de la découverte

des œuvres originelles. Car si la vision d'un remake quelconque donne à son public l'envie de découvrir des bandes ultérieures (et à l'ère de la « surexplosion » du DVD et de la démocratisation du téléchargement, plus rien – ou presque – ne peut résister aux découvreurs fous), un premier pas vers la curiosité « cinéphagique » est habilement franchi. Et ça, certains réalisateurs l'ont très bien compris. Prenez le sieur Quentin Tarantino par exemple : son patronyme, désormais célèbre, est accommodé à toutes les sauces. Plus qu'un simple nom, QT est devenu un label, qui orne très souvent jaquettes et affiches avec une cohérence toute relative. « *Quentin a aimé ? Ben foutons son nom direct sur notre produit, tiens !* » doivent penser distributeurs et éditeurs, pas toujours au fait de la valeur brute qu'ils ont déjà entre les mains avec certains de leurs films. Alors les bisseux râlent, grognent et hurlent parfois à la surmédiatisation débile. Pas faux, mais cette extrême popularité a permis de sortir du ghetto certains genres considérés comme mineurs (le western spaghetti, la blaxploitation), voire complètement oubliés (la bikersploitation, le juvenile delinquance flick et autres réjouissances bien connues des mordus de cinoche alternatif). Et c'est à ce pan du cinéma transgressif que Quentin Tarantino et Robert Rodriguez rendent hommage avec *Grindhouse*, futur astéroïde transgenre qui s'apprête à s'écraser sur notre tronche avec fracas. En attendant de découvrir la bête en chair et en os, tentons d'explorer les sentiers tortueux des deux fanboys les plus sympathiques de la planète. Bien sûr, nous sommes tous jaloux d'eux : ils sont riches, célèbres, tournent avec nos acteurs préférés (Michael Biehn forever !), sortent avec les plus belles gonesses (Rosario Dawson, I love you !), et font ce qu'ils veulent avec leurs métrages pétaradants. La cool attitude est leur religion, et je ne sais pas vous, mais moi, je veux bien être un de leurs apôtres !

Fausto FASULO

P.S. : un petit coup de gueule rapide concernant la descente en flammes de Sylvester Stallone sur certaines chaînes françaises. Dans des émissions affligeantes de bêtise, présentées par des automates incapables d'aligner deux mots sans prompteur, le pauvre Sly s'est vu rallé, et son dernier film injustement conspué (alors que certains intervenants sur le plateau n'avaient même pas vu le métrage, un comble !). Bref, on se contentera de pointer du doigt la haute teneur en connerie du PAF, et sa faculté la plus discutable à aborder avec une ignorance déplacée des sujets qu'il ne maîtrise pas. Messieurs et mesdames de la télé franchouillarde, sur le ring de l'idiotie, vous avez gagné par KO. Bravo !

Ce mois-ci dans Mad Movies, retrouvez un film inédit du grand Jaime Balagueró ! *À louer*, ou une folle histoire d'appartement maudit, de propriétaire meurtrière et de locataires victimes. Attention, métrage très énervé ! Et le mois prochain, toujours dans la série des *Scary Stories*, découvrez le segment du génial Alex de la Iglesia, *La Chambre du fils*. Non, ne partez pas, il ne s'agit pas du long-métrage de Nanni Moretti !



Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Fondateur Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction Gérard Cohen
(gcohen@mad-movies.com)

Rédacteur en chef Fausto Fasulo
(fausto@mad-movies.com)

Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche

Rédacteurs pour ce numéro Laurent Barès, Logan Boubady, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Cédric Deléclé, David Doukhan, Alexis Dupont-Larvet, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Damien Granger, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moissakis (smoissakis@mad-movies.com), Alexandre Poncet, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Julien Sévénou, Marc Toullec, Martin Winckler
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)

Iconographie Mathieu Roux

Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz

Abonnements et anciens numéros

DIF/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04

Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632
Fax : 01 44 635 634

Remerciements Michèle Abitbol-Lesay, Sabri Ammar, Bech Films, Marie Anne Bonardais, Katty Beunet, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Alexandre Bustillo, Michel Burstein, Sébastien Carrel, Olivia de Cathieu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquitta Doassans, Monica Donatt, Elodie Dufour, Abdalghani Essaadi, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gellineau, Laura Guadagnin, François Guérin, Olivier Guigues, Olivier Jalabert et Album Comics, Nathalie Lund, Vanessa Jerrom, Vanessa Kirsch, Christophe L., Germanico Laposse, Séverine Lejarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBlanc, Aurélie Labrun, Anais Lelong, Henry Lemique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Mounier, Murielle Montclair, Marc Morris, Dorothee Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Vey, François Vila, Jean-Pierre Vincent

Commission paritaire N° 0707 K 81858

ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution

Directeur de la publication Benjamin Cohen

Éditeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 €

RCS Paris B 394 412 928

Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film *À louer* en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 5,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité

Imprimé en France/Printed in France



RIEN QUE POUR VOS YEUX

Alien vs. Predator 2

LE SURSAUT DES BETES

Après un *Alien vs. Predator* embarrassant comparé à ses illustres prédécesseurs, la Fox décide de remettre le couvert histoire d'amasser encore un peu plus de fric et, espérons-le, d'offrir un film plus conforme aux attentes des fans.

Alien vs. Predator 2 se déroulera sur Terre, le script de Shane Salerno (dans lequel les habitants d'une petite ville du Colorado devront s'unir pour espérer survivre face aux méchants E.T.) se devant de garantir la continuité avec le film d'Anderson, et sera réalisé par les frères Colin et Greg Strause, ex-techniciens des SFX ayant bossé entre autres sur *Terminator 3*, *X-Men 3* et *300*. Seule information rassurante pour le moment, *Alien vs. Predator 2* sera paraît-il plus respectueux des franchises dont il s'inspire, et très très gore. Allez, accordons-leur le bénéfice du doute...





32 GRINDHOUSE

Quand deux cinéastes cinéphages se donnent la main pour accoucher d'un projet commun en hommage au ciné de exploitation que l'on aime tant, impossible de rester de marbre. **Grindhouse**, prévu pour une sortie France en juin, s'annonce tout bonnement atomique, et notre envoyé spécial, Mister Herment, a dû revêtir une combinaison protectrice afin d'amortir le choc. In your face !

38 NIGHTMARE DETECTIVE

Le nouvel OFNI de Tsukamoto ne pouvait passer entre les mailles du filet de notre Breton marin pêcheur Julien Sévén. Ce Celtique bridé, jamais à court d'infos quand il est question de ciné asiatique, nous propose d'explorer l'univers très tourmenté du réalisateur de **Tetsuo**. Un voyage qui, on l'espère, ne vous fera pas lâcher quelques galettes... bretonnes bien sûr !

42 ZODIAC

Les tueurs en série, Laurent Duroche les vénère. Vêtu comme Charles Manson, et suivant le même régime alimentaire qu'Otis O'Toole, il ne pouvait passer à côté de la preview du tant attendu nouveau long-métrage de David Fincher. Incollable en astrologie (sa marraine est Elizabeth Teissier, si, si !), il va tout vous expliquer sur le Zodiac Killer. En avant, en avant, chevalier !

46 BUG

« Un remake de **Microcosmos** réalisé par William Friedkin ? Ouah, je veux trop le voir ! » Cette déclaration enthousiaste est signée Alexandre Bustillo, plus du tout au fait de l'actualité cinématographique depuis qu'il fait partie de la grande famille du 7ème Art français. Bougre d'idiot, il s'agit de la dernière bombe du réalisateur de **L'Exorciste**, dont Fausto Fasulo nous parle dans un état de semi-démence.

50 PRIMER

« $1+1=3$! $2+2=6$! $3+3=8,5$! » Confier la critique de **Primer** à Jean-Baptiste Herment était une affaire risquée, mais qu'on ne s'y trompe pas, le garçon a des ressources pour nous causer de ce film de SF atypique et très réussi. Bonus track : l'interview du réalisateur Shane Carruth qui, bien entendu, les préfère râpées.

54 EVENEMENT TV/DVD : SCARY STORIES

- « Tonton Marc, raconte-nous des histoires qui font peur ! »
- « Alors les enfants, quand je vivais avec Martine Beswick, nous faisons très souvent l'amour en mangeant du... » Stop Marc ! Là, ton histoire elle est trop flippante, fais-nous plutôt un topo sur ces Spanish Masters of Horror rassemblant les plus talentueux réels du pays de Franco. Jess, bien sûr !

60 INTERVIEW CARRIERE MIKE HODGES

Gilles Esposito, c'est un peu notre Michael Caine à nous. Même flegme, même charme ravageur, même chevelure parfaitement coiffée. Alors inutile de préciser que le bonhomme était en phase avec le grand Mike Hodges, interviewé rien que pour vous dans les pages qui suivent.

66 AFM 2006

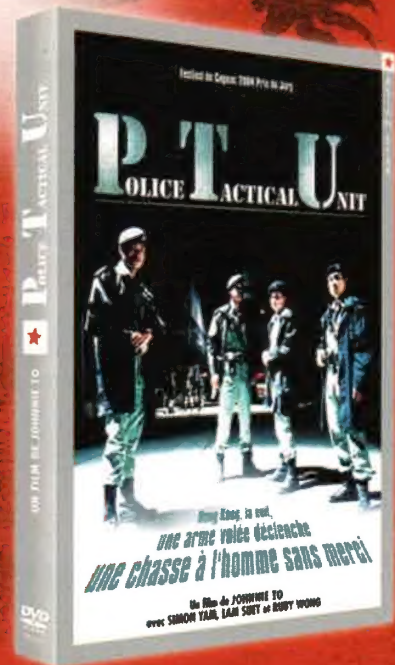
« Hummmmm, l'AFM 2006, mortel ! En revanche, tous ces textes à écrire, hummmmm, mauvais délire ! » Eh oui Damien, c'est comme ça, et il nous faut tes textes très rapidement, t'as pigé ? Ben ouais mon gars, faut suivre maintenant, t'es plus le Boss ici ! Allez, pour en savoir plus sur des productions qu'on ne verra peut-être jamais par chez nous, rendez-vous page 66 (un « 6 » de plus et c'était un signe du destin, ça, Damien !), vous allez voir, le plaisir est total !

102 LE FILM DECRYPTE : CRUISING

« Mais où diantre ai-je mis mon gode-ceinture ? ! » Euh, Gilles, t'es gentil, mais le film décrypté du mois, il n'est pas pour toi cette fois. Laisse donc à cette sommité virile qu'est Fausto Fasulo le soin de disséquer le chef-d'œuvre très souvent incompris de William Friedkin. Gilles, attends, reviens, les backrooms, c'est au fond du couloir, sur la gauche !

ASIAN STAR

12,99 €*
SEULEMENT



**ET 18 AUTRES FILMS DE LÉGENDE EN DVD
LE 14 FÉVRIER EN MAGASINS**

des Films **PATHE!**



4 RIEN QUE POUR VOS YEUX

Ouh les vilaines bêtes ! Ça y est, après le chef-d'œuvre inaltérable de Paul W.S. Anderson, découvrez les créatures de **Alien vs. Predator 2** qui, mine de rien, ont quand même de la gueule. Attendons de voir comment tout cela va bouger à l'écran...

12 NOTULES LUNAIRES

San Helving, notre anarchiste terroriste de la série Z a dû lutter ce mois-ci avec Gilles Esposito, qui trouve toujours le temps d'écrire pour Mad entre la rédaction des scripts du **Cœur des hommes 2** et **3** (balèze le gars !), David Doukhan, qui interprétera le jeune Philippe Caubère dans la préquelle de **Truands**, et Jean-Baptiste Herment, persuadé qu'il arrivera à monter un remake du **Card Player** d'Argento en France avec Patrick Bruel. Eh ben, et c'est avec cette bande qu'on fait tourner le canard, ça fait presque peur !

18 NOTULES ASIATIQUES

Slip fluo, collants jaunes, casque bleu, Julien Sévéon est prêt pour nous parler des super-héros venus de Malaisie. Y'a pas de Malais, euh pas de malaise Julien, tu peux causer de ce que tu veux, mais s'il te plaît, évite de garer ta mobylette sentai juste devant la rédac,

car c'est vraiment trop la honte !!!!

20 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

Actu assez calme en ce mois de février. À l'exception du film de Zwick, **Blood Diamond**, pas grand-chose de potable à se mettre sous les yeux... M'enfin, on fait avec ce qu'il y a !

22 LE CINEPHAGE DU MOIS : HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL

Seul le cinéphage cannibale de la rédaction, Cédric Delelée, pouvait coucher sur le papier des mots empreints d'une poésie doucement inquiétante rappelant la délicatesse cruelle de ce bon vieil Hannibal. Enfin, à la rédac, certains esprits déviants attendent de pied ferme une autre préquelle : **Hannibal Smith : les origines de l'Agence tous risques**.

24 MAD SEQUENCE : HENRY : PORTRAIT D'UN SERIAL KILLER

Et une nouvelle rubrique, une ! Allez les lecteurs, on souhaite la bienvenue à MONSIEUR Laurent Barès, chef-opérateur de son état, et grand fan du cinéma qu'on aime à Mad. Pour ouvrir les hostilités avec cette leçon de mise en scène, rien de tel qu'un chef-d'œuvre du film de serial killer : **Henry** !

26 Y'A UN TRUC ! LES FILS DE L'HOMME

Julien « œil de lynx » Dupuy nous livre ce mois-ci, et ce en totale exclusivité mondiale que nulle part ailleurs vous verrez ça de vos yeux vu, les secrets les plus dingues des SFX des **Fils de l'homme**. Prenez des notes, le cours commence déjà !

75 MAD'GAZINE

Un polar/slasher méconnu joyeusement intitulé **Hard**, un zoom sur la série **Bones**, **Spriggen** en DVD, **Lost Planet** sur votre console (enfin si vous avez les moyens d'en avoir une, Bruno Provezza recevant une Xbox 360 à l'œil chaque semaine, lui !), Bill Conti en interview et bien d'autres festivités à vous assécher le compte bancaire illico. Gérard, t'es sûr, y'a pas moyen d'avoir une augmentation ?!

96 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : JOE SPINELL

Joe Spinell, l'inventeur de l'Opinel, est ce mois-ci sous la lumière des projecteurs des Légendes du Fantastique. Coauteur de la chanson **She's a Maniac** (on the dancefloor, yeah !) et de l'opéra rock **Starmaniac**, le bonhomme méritait bien qu'on s'attarde sur sa carrière, non ? Oups, je crois bien m'être planté de bio, là !

105 FANTASTIC GUIDE

Il faut savoir une chose qui n'a sûrement jamais été dite : l'origine du Fantastic Guide remonte en fait au groupe Jackson Five ! Eh oui ! JPP, grand fan de la chanson **ABC**, a tenté d'appliquer les préceptes jacksonniens à sa connaissance encyclopédique (Rivers) du cinéma fantastique. Manque de bol, JPP ne pouvait faire tenir sur trois lettres tous les films dont il voulait parler ! Ah, Jean-Pierre, un homme de défi !

110 TERRA INCOGNITA

Avant de nous parler de la production fantastico-soporifico-horifique de l'Azerbaïdjan dans les années 30, Julien Sévéon termine son tour d'horizon du slasher asiatique avec un entrain rarement égalé dans sa carrière. Ce garçon est vraiment plein d'avenir !

112 PIN-UP : VERONIKA ZEMANOVA

Ce mois-ci, Mad lance un nouveau grand concours : si toi, Mad Lectrice, tu as autant de tour de poitrine que la pin-up du mois, et que tu nous envoies une photo témoignant de la « chose », tu gagnes un ABONNEMENT À VIE À MAD MOVIES ! Promizoulin !

3 Édito

10 Courrier des lecteurs

30 Avis chiffrés

31 Abonnement

72 Anciens numéros

114 Petites annonces

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ POURRAIT PRENDRE UNE NOUVELLE DIRECTION...

SAMURAI COMMANDO

(SENGOKU JIEITAI 1549)

MISSION 1549

UN FILM DE TEZUKA MASAOKI

AVEC
SUZUKI KYOKA (ZEBRAMAN, BULLET BULLET)
KITAMURA KAZUKI (KILL BILL 1)



PRIX DES MEILLEURS
DÉCORS ET COSTUMES
AU FESTIVAL ASIA-PACIFIC
2005

LE REMAKE DE G.I. SAMURAI OU LES GUERRIERS DE L'APOCALYPSE DE MITSUMASA SAITO :
UNE SUPER PRODUCTION POUR UN GRAND SPECTACLE ENTRE LA FRESQUE HISTORIQUE ET LA SCIENCE-FICTION !

+ 3 heures de BONUS et couverture LENTICULAIRE 3D !
Disponible également en single.

fravidis
www.fravidis.com

CINEASIE
www.cineasie.com

Edito

LE 22 FEVRIER 2007

Courrier des lecteurs



PROSELYPTICO ?

Messieurs de la Mad Team, bonjour.

Je suis loin de partager votre enthousiasme quant à l'aspect formel du dernier film de Mel Gibson, mais son contenu me dérange bien davantage. Je trouve déjà d'un goût très discutable que l'arrivée des Espagnols soit présentée comme le salut pour les peuples du Mexique, quand on sait quelles nobles motivations poussèrent les conquistadors à faire le voyage. Et si l'on considère le véritable génocide des populations autochtones qui a résulté de cette inéluctable

rencontre, y a-t-il vraiment lieu de s'en féliciter ? Si Gibson est un catholique aussi acharné que vous le dites, il devrait alors respecter la notion de libre arbitre et se demander s'il vaut mieux être esclave de ses dieux ou de celui d'un autre. Est-il par ailleurs si fier d'histoire des religions que cela ? Personnellement, j'en doute quand je vois les non-sens historiques dont il truffe son métrage, évoquant inopportunistement Ixchel ou Kukulcan, pour lesquels il n'a que du mépris, méconnaissant les principes les plus élémentaires de la guerre ritualisée telle qu'elle se pratiquait partout en Méso-Amé-

rique, et présentant les « Mayas » de son film (qui devraient être Huastèques, si le plan final illustre le débarquement de Cortès sur les côtes de Vera Cruz) comme terrorisés à l'idée de leur propre fin, attitude curieuse pour des gens croyant que notre monde succéderait à quatre « genèses » antérieures s'étant toutes achevées par des cataclysmes... Pour conclure, je vais me montrer plus chrétien que Mr. Gibson et lui pardonner ses offenses, mais je ne suis tout de même pas prêt à tendre l'autre joue pour un troisième volet de son catéchisme de mauvaise foi.

Arnaud, archéologue en colère

*Cher Arnaud, Sincèrement, je ne pense pas que l'arrivée des Espagnols soit présentée comme salvatrice, puisque Gibson se contente de nous les montrer de loin, créant ainsi une distance qui laisse libre cours à l'interprétation tout en affichant clairement les intentions de la mise en scène. Pour moi, ce passage signifie justement l'inverse de ce que tu as cru y voir, et clame que les dieux, quels qu'ils soient, mènent leurs fidèles au massacre. Gibson démontre que les autorités politico-religieuses de chaque civilisation, sous prétexte d'obéir à leurs idoles respectives, n'agissent que pour l'intérêt des puissants, et ce au détriment du peuple (les sacrifices n'étant pas l'apanage des peuplades précolombiennes, cf. l'Inquisition espagnole). Quant aux erreurs historiques du métrage, franchement, qu'importe ? Gibson est un raconteur d'histoires, pas un prof de fac. **Apocalypto** est un film d'aventures, pas un documentaire. Et personnellement, je préfère la vie de Jules César racontée par Conn Iggulden plutôt que par Max Gallo. Vu ta profession (en passant, quel beau métier que le tien !), tu connais sans doute le consultant historique d'**Apocalypto**, Richard D. Hansen, qui n'a pas caché par la suite que Gibson avait parfois privilégié le spec-*

SOIREE BIS CINEMATHEQUE FRANÇAISE

Février est bien le mois de tous les dangers, avec une programmation placée sous le signe de l'espionnage. On ne saurait trop vous conseiller d'y faire un tour, en famille, avec votre épouse, votre grand-mère, votre marraine et vos rejetons ! Allez, allez, il fait chaud à l'intérieur ! Et n'oubliez pas, très bientôt LA NUIT EXCENTRIQUE SERA DE RETOUR ! Dominique Nadotti, au rapport !

Vendredi 9 février Salle 6F
Espionnage sexy

20h Espions à l'affût/L'Espion est à l'affût/
La Chaleur de minuit de Max Pécas
France - 1965 - 80 min - 35mm
Avec Jean Claudio, Claudine Coster, Jean-Claude Dague, Anna Gaël, Michel Vocoret.
Compromis dans une affaire de vol de diamants, un homme se réfugie chez son ancienne épouse où il est rejoint par un mystérieux agent d'assurances.

22h Deux espionnes avec un petit slip à fleurs
(Opalo de fuego : Mercaderes del sexo) de Jess Franco
Espagne/Portugal/France - 1980
92 min - VF - 35mm
Avec Lina Romay, Nadine Pascal, Olivier Mathot, Mel Rodrigo.
Deux amies sont libérées de prison en échange d'une mission à Palma de Majorque pour le compte du sénateur Connolly : enquêter sur la disparition de filles célèbres.

Vendredi 23 février Salle 6F
Espionnage Made in Hong Kong

20h Mad Mission 3
(Zuijia paidang zhi nuhuang miling/Aces Go Places III : Our Man from Bond Street) de Tsui Hark
Hong Kong - 1984 - 90 min - VF - 35mm
Avec Sam Hui, Karl Maka, Sylvia Chang, Peter Graves, Richard Kiel, Jean Mersant, Harold Sakata.
Un génie du cambriolage est engagé par une équipe de sosies afin de dérober un précieux diamant placé sous haute surveillance. Pastiche de la série des James Bond avec beaucoup d'humour, de gadgets et de cascades.

22h Rien ne sert de mourir
(Zuijia paidang zhi qianli jiu chaipo/Aces Go Places IV/Mad Mission 4 : You Never Die Twice) de Ringo Lam
Hong Kong/Nouvelle-Zélande - 1986 - 88 min - VF - 35mm
Avec Sylvia Chang, Roy Chiao, Sam Hui, Karl Maka, Ronald Lacey.
Deux aventuriers se lancent à la recherche d'une découverte scientifique révolutionnaire capable de donner à son possesseur des pouvoirs surnaturels.

COMMENT NOUS ECRIRE ?

Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

tacle, quitte à malmener un peu l'Histoire universitaire. Mais c'est son boulot de cinéaste ! Frondeur, certes (c'est quand même lui qui a osé montrer les apôtres jouer des poings dans *La Passion du Christ* et transformé un paysan écossais oublié en martyr romantique dans *Braveheart* !), mais tout entier au service de son récit, afin que ce dernier exalte le spectateur. Comme le disait John Ford, entre l'Histoire et la légende, il faut imprimer la légende. Et rien que pour ça, Mel mérite le respect. Ton jugement ne serait-il pas un peu aveuglé par les agissements du bonhomme hors plateau, qui ne dictent pas forcément sa vision en tant que réalisateur ? Avec lui, à mon avis, il est nécessaire d'aller au-delà des apparences, et c'est justement cette dualité qui en fait un metteur en scène passionnant. Impossible à cerner de prime abord, provocateur, mais qui avant tout hurle sa foi en l'humain.

Cédric DELELÉE

ON FAIT LE BILAN !

Mes plus viles salutations, les Mad Guys.

OK, nous y sommes, 2006 touche à sa fin, et putain de Dieu, faut dire ce qui est, ç'a été une foutue grande année ! Évidemment, mes compagnons ignares, spi-disant amateurs de cinéma de genre, sont d'un tout autre avis et dégagent l'éternel couplet du blockbuster-mongolo-qui-part-en-couilles-grave. Certes, difficile de leur donner tort après avoir enduré mille souffrances devant les scrofuloux *X-Men - L'affrontement final*, *M : I : III* et *Da Vinci Code*. Mais je leur ai déjà certifié un bon millier de fois qu'il suffisait d'emprunter des courants alternatifs pour se prendre en pleine gueule, comme autant d'uppercuts monstrueux, de vraies merveilles telles que *La Colline à des yeux*, *The Devil's Rejects*, *Wolf Creek*, la trilogie *Pusher*, *The Host*, *Black Book*, *Paprika* et j'en oublie. Rien à faire, pourtant. Veulent pas m'écouter, ces cons. Il ne reste plus que vous, les Mad Men, à qui je peux confier mon enthousiasme sans crainte de passer pour un élitiste psychopathe. Grâce vous en soit rendue. D'ailleurs, pour évoquer un autre sujet qui ne

passionne pas vraiment les foules autour de moi, j'apprécierais si vous pouviez consacrer quelques-uns de vos hors série à la musique de film, car pour moi qui n'écoute pour ainsi dire que ça, le dédain et le mépris dont elle est victime sont carrément révoltants ! Allez quoi, je vous promets d'en acheter une cinquantaine d'exemplaires. Et puis, je suis certain que le White Knight Delelée se ferait un plaisir de noircir des dizaines de pages sur Jerry Goldsmith, John Williams et, bien sûr, feu Basil Poledouris. Bon, c'est tout pour cette fois, continuez le bon boulot les Mad Dudes.

Benji (Meaux)

P.S. : C'est vrai que Richard Donner aurait récemment mis sur pied son director's cut de *Superman II* et que cette belle chose serait disponible en DVD Zone 1 ? Si oui, vous attendez quoi pour en parler, bordel ? Histoire d'oublier le méchant furoncle de Richard Lester. Et *Superman Returns* avec, tant qu'on y est.

Cher Benji,

Comme tu le mentionnes, l'année a été plus que satisfaisante, et les pépites filmiques dont elle regorge sont clairement immanquables pour tout fan de genre qui se respecte. Après, si tes potes ont des goûts de chiotte, ça n'engage qu'eux, hein ! Nous sommes en tout cas très heureux de voir que tu te retrouves dans les films que nous défendons. Pour ce qui est d'un hors série sur les compositeurs de bandes originales, l'idée a déjà été évoquée au sein de la rédaction. Si on peut bien sûr compter sur la plume passionnée de certains membres de la Mad Team, il faut aussi prévoir l'accueil que nous fera notre lectorat si cet hypothétique ouvrage venait à sortir. Et sincèrement, c'est de ce côté que le bât blesse : y'a-t-il en France une communauté de BOFophiles assez conséquente pour garantir la viabilité d'un tel projet ? La question reste posée et mérite d'être débattue, même si nous pensons que le sujet est peut-être un peu trop pointu pour la grande majorité de nos lecteurs. Le dossier est, de toute façon, loin d'être clos ! Enfin, tu trouveras une chronique du coffret *Superman* dans le numéro 193, où le director's cut de Donner est critiqué. Voilà, satisfait ?

gashapone

Le spécialiste en gashapons, figurines et produits dérivés

gashapone

33 boulevard Auguste Blanqui
75013 Paris
Tél. : 01.45.65.93.34

Horaires :

Du mardi au Vendredi de 10h à 13h et de 14h à 19h
Le samedi de 10h à 19h

www.gashapone.com

Site gashapone.com est une marque déposée par Gashapone S.A.R.L. Tous droits réservés.

Metamorphoses

Atelier, Ecole et Produits Maquillage Pro

DECOUVREZ NOTRE ECOLE

Formations longues et courtes
Effets Spéciaux de Maquillage
Maquillage Professionnel
Perruques et Postiches

DECOUVREZ NOS PRODUITS

Maquillage SFX
Maquillage Professionnel

DECOUVREZ NOTRE ATELIER

Prestations et Fabrication pour
Professionnels et Particuliers

N'hésitez pas à demander
notre Documentation

www.MetaMake-Up.com



1 bis rue de la Course - 67000 STRASBOURG
Tel/Fax: 03.88.32.20.47 - Formations@MetaMake-up.com

NOTULES LUNAIRES

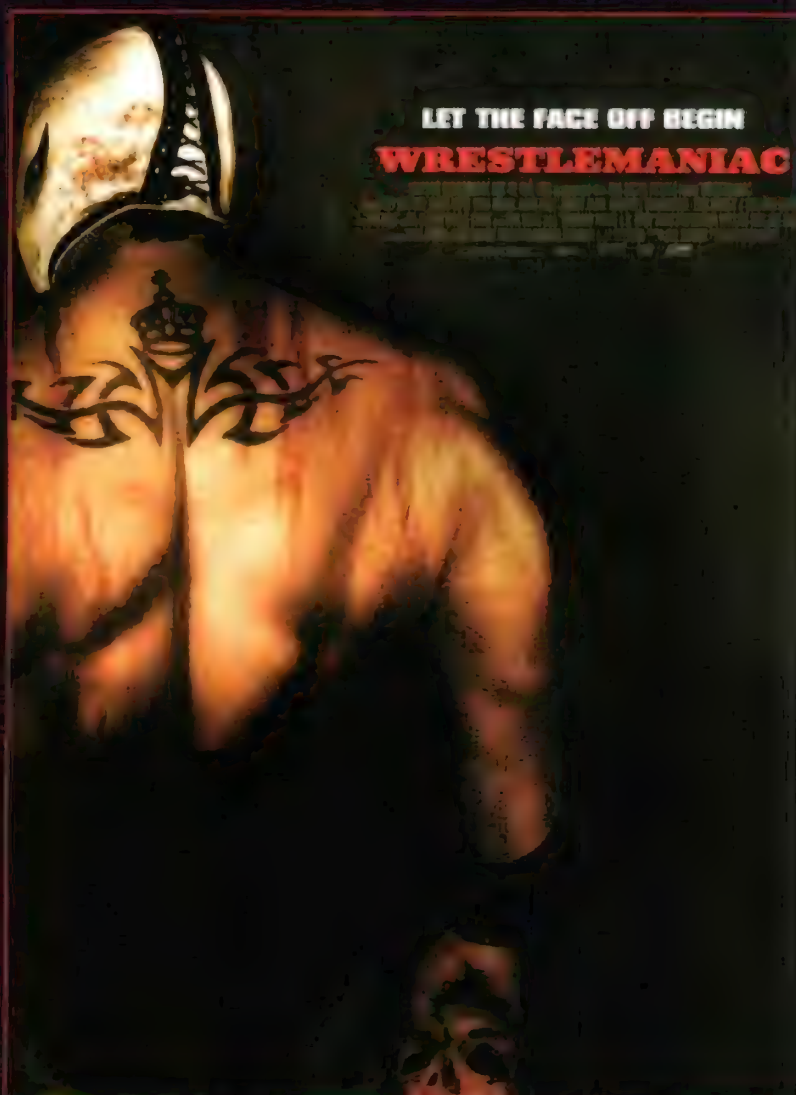
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur, qu'on se fasse une idée, toute l'information du fantastique.

DANTE 01 LA SF SUR LE CARO

Produit par Eskwad (*Irréversible*, *Saint Ange*, *Le Convoyeur*) pour 8 millions d'euros, *Dante 01* marque le retour de Marc Caro (en solo) à la mise en scène avec un long-métrage que l'on devine barré et original. Ce projet SF coécrit avec Pierre Bordage, l'un des auteurs les plus doués et prolifiques du genre, se déroule au cœur de *Dante 01*, prison orbitale dérivant dans l'atmosphère délétère de la planète Dante. En son sein, six des plus dangereux criminels des mondes environnants font l'objet d'expériences sinistres. Une résistance ne tarde pas à s'organiser autour de César, manipulateur psychopathe qui perçoit dans l'arrivée de Saint Georges, prisonnier énigmatique, une menace pour son autorité. Ce dernier, possédé par une force secrète, apprendra à maîtriser son pouvoir pour contrer l'agressivité de ses compagnons de cellule enragés et les délivrer in fine de l'influence néfaste de son monde infernal.

Pour interpréter ces personnages, Caro a bien entendu constitué un vrai casting de gueules. Outre les habitués Dominique Pinon et François Hadji-Lazaro, on retrouvera Lambert Wilson transfiguré dans le rôle de Saint Georges, Linh Dan Pham (*De battre mon cœur s'est arrêté*) ainsi que les excellents Gérard Laroche et François Levantal. Les effets spéciaux seront quant à eux assurés par BUF. Après le très intéressant *Renaissance*, espérons que *Dante 01* redonne définitivement ses lettres de noblesse à la SF cinématographique française !

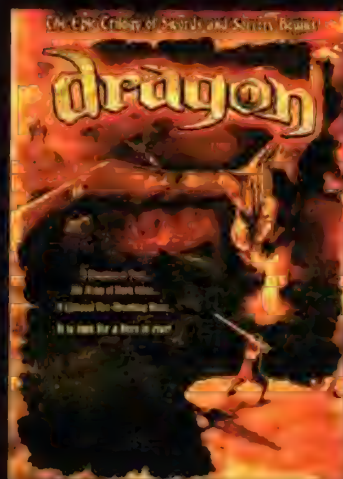
David DOUKHAN



■ Ben mon cochon, ça c'est du bonhomme ! Vachement balèze le catcheur masqué de *WrestleManiac* (aussi connu sous le titre *El Mascarado Massacre*), c'est autre chose que l'autre tarlouze de Doukhan torse oilp. Et mettez-moi ce tatouage ! Rien à voir avec le dauphin avec un bandana que vient de se faire Fausto sur l'épaule ! Les deux gonzzesses de la rédac pourront donc se pâmer à loisir devant ce *See No Evil*-like où le légendaire Rey Misterio Sr. s'en prend à une équipe de cinéma perdue dans une ville fantôme. Coup de tête, balayette, j'te rackette ta casquette et tes baskets ! Toujours pour la rime et pour ceux que ça intéresse, c'est un certain Jesse Baget qui réalise. De là à ce qu'elle soit trop cuite...

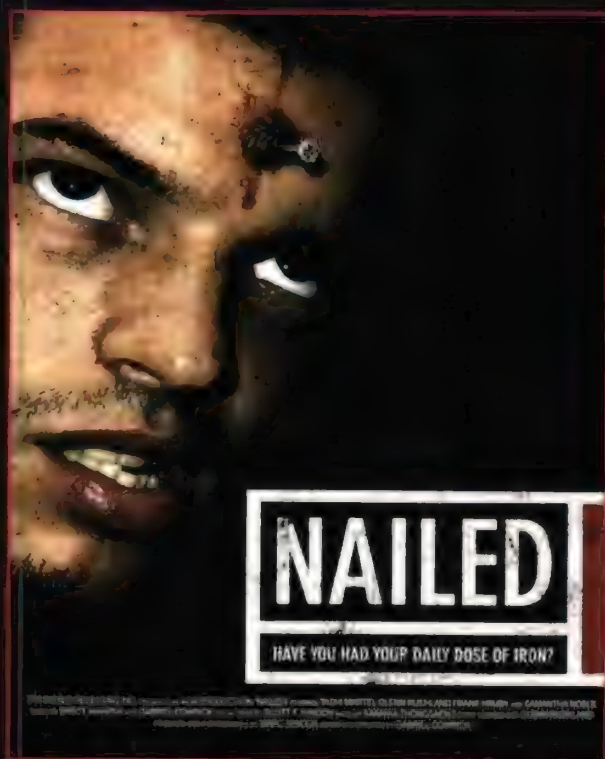
■ Même si les cas sociaux qui peuplent ce magazine (« *Les petits Delelée* et Doukhan sont attendus par leurs mamans au rayon *Maîtres de l'univers* ») vous soutiendront le

contraire, *Eragon* est un infâme nanar qui ne ferait même pas bander votre petit frère. Vu que j'ai castré le mien (avec deux briques) pour lui couper ses instincts baladeurs, je n'ai pas pu faire le test, mais bon, je maintiens, c'est de la matière fécale ! Ben ouais, j'aime pas les trucs avec des dragons à la con, alors voilà comment j'ai trop



envie de vous causer de... **Dragon** ! Premier volet d'une trilogie (ben voyons) réalisé par Leigh Slawner, **Dragon** pompe sans vergogne le visuel et la typo d'**Eragon**, dans la décontraction absolue ! Et on ne vous parle même pas du scénario...

■ Elle est désormais bien loin l'époque où Edward Furlong était considéré comme l'une des étoiles montantes d'Hollywood. Fini les **Terminator 2** ou les **Little Odessa**, nan, Eddie fait plus que du Z maintenant. Des Z qui ne se cassent même plus les couilles à chercher des titres originaux, comme **The Covenant** par exemple. Mouais, comme le dernier Harlin... Pas mal, hein ? Épaulé par cette vieille pomme d'amour de Michael Madsen, Ed se battonne ici contre quelques démons échappés d'un antique artefact (un vase en plastique, quoi). Ah oui, y'a aussi une certaine Chandra West. C'est comme Sandra, mais la bouche pleine.



■ Monter tout seul un meuble Ikea peut parfois s'avérer dangereux. Bernard était pourtant sûr de son coup, ayant bien pris soin d'étudier la notice plus d'une semaine à l'avance ! Salopards de Suédois, ils ne disent jamais où va le dernier clou qui reste toujours au fond de l'emballage ! « Dans ton cul » oui, mais aussi dans la tête à Nanar !

Rendons-lui donc un ultime hommage avec **Nailed**, premier long-métrage apparemment très Z du jeune Gabriel Dowrick où un docteur maboul crée par inadvertance une nouvelle race de zombies... C'est fauché, c'est australien, ça ne semble pas parti pour révolutionner le genre, mais ça devrait amplement suffire comme pièce à



conviction pour attaquer en justice les bouffeurs de Krispyrolls !

■ « Hop, hop, hop, pas si vite poufiasse !! À mon bureau ! Je t'ai vu parler tout à l'heure pendant mon cours ! Tu connais le tarif, hein ? Non ?? Ben ouais ma conne, c'est un grand coup de crayon à travers la gueule ! Un vieux truc que j'ai appris pendant mon séjour dans les Forces Spéciales, ou en regardant **The Substitute**, je sais plus. Ouais, c'est tout pareil que dans **Study Hell** de Mark McNabb ! Je vais te coller la tronche contre le tableau

Nouvel Oberstgruppenführer de la rédaction, Fausto Fasulo impose désormais son goût pour la poésie à toute la fine équipe de la rue Rodier. « Conna... euh, San, viens voir deux minutes là. Non, ne t'assieds pas. Pour les prochaines Notules, tu vas me faire une preview spéciale **Sexy Bitches**. Ouais, ça manque de nichons et de petasses dans ce mag de hottes, donc tu m'en mets une grosse couche. T'as le visuel



du prochain Fred Olen Ray ? Un slasher intitulé **Sorority House Slaughter** ? OK, show me man, magne-toi, j'ai une vidéo conf dans quatre minutes, là. Euh, tu te fous de ma gueule coco ? T'as vu la tronche des pouffes que t'essayes de me refourquer ? Si celle de gauche te fait bander, arrête d'être hétéro mon gars. Putain man, tu chies, t'es pas assez « corporate », tu vois. Investis-toi un peu plus. Comment ? Tu vas te relâcher avec **Blood of the Lamb** ? Et ça parle de quoi ton truc ? Parce que moi, je vois qu'un gros veau qui s'écrase les mamelles sur les Pages Jaunes, là. Une relecture de la Belle et la Bête ? Putain... Bon, on fait comme d'hab', on continue à foutre des gros muscles partout, dégage de là et ramène-moi Doukhan... »

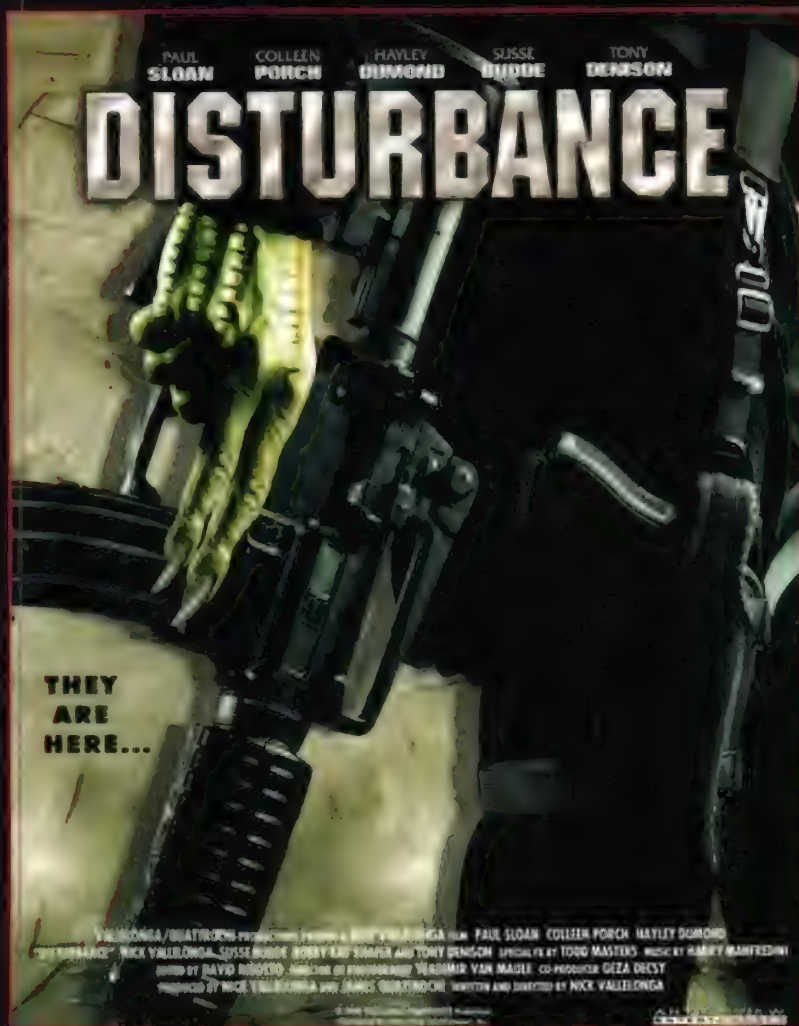
Dead & Deader

KUNG-FU HOLOCAUST

Au moins, on ne pourra pas reprocher à Mindflre Entertainment de manquer de suite dans les idées. Cette boîte avait déjà financé les deux *House of the Dead* avec leurs zombies montés sur ressort, ainsi qu'un improbable DOA : *Dead or Alive*, où des starlettes en bikini s'essayaient aux arts martiaux devant la caméra du mercenaire hongkongais Corey Yuen. Aujourd'hui, ce *Dead & Deader* signé Patrick Dinhut offre la synthèse de ces œuvres séminales (la preuve : deux fois « Dead » dans le titre !) en décrivant une invasion mondiale de morts-vivants, qu'il s'agira de repousser à la force des poings. C'est la ravissante Susan Ward (*Two for the Money*) qui exécute de très seyants katas, en compagnie de Dean Cain, le Superman neveu de *Lois & Clark*. Si l'on en croit

les premiers échos, ce film destiné à la télévision serait un mélange de comédie, d'action et d'horreur, saupoudré de dialogues multipliant les références cinématographiques. On ne sait si les movie geeks y trouveront leur compte, mais on retiendra la présence d'un savant fou (Peter Greene, aperçu dans *Pulp Fiction* et *The Mask*) qui, pour des motifs assez fallacieux (obtenir la vie éternelle, et puis quoi encore ?) réveille les morts du fin fond de la jungle cambodgienne. Voilà qui nous ramène au temps béni de *La Terreur des zombies/ Zombie Holocaust* de Franco Martinelli/Marino Girolami, une des variations les plus barrées/déqueulbifs sur *L'Île du Dr. Moreau*. Et ça, c'est un patronage qui nous comble déjà d'aise.

Gilles ESPOSITO



et le repeindre avec ta gueule... Autrement, y'a une autre solution... mais va falloir ouvrir un peu plus la bouche si tu veux me tailler autre chose que le crayon. »

■ Acteur s'étant fait sauter le pucelage sur *Le Parrain* (alors que le petit Duroche, c'était avec sa marraine...), Nick Vallelonga est aussi un réalisateur confirmé de séries B (Z ?). Dernière en date, *Disturbance* (aka *Choker*) ne se prend pas la tête et reprend à la ligne le scénar de *Hidden* avec son serial killer (Paul Sloan, *Le Roi scorpion*) échappant à la peine capitale en passant un deal avec les flics : dénicher et exécuter un alien jumpant de corps en corps. Pour la petite histoire, Vallelonga a emballé cet aimable rip off en HD pour seulement 35 000 dollars et en douze jours ! Record à battre !

■ *Dead Knight* est incontestablement l'un des films les plus excitants de ces Notules. En pleine Seconde Guerre mondiale, une patrouille de soldats américains se retrouve au beau milieu d'une chasse au trésor remplie de nazis et de démons ! Prêt à tout pour récupérer la légendaire lance ayant transpercé le flanc du Christ, le Führer envoie sur le ter-

rain ses meilleurs bidasses, d'antiques guerriers ayant pactisé avec le Diable. Réalisé par un trio prolifique composé des frères Polonia et de Jon McBride (*Razorteeth*, *Terror House*, *Black Mass*) et produit par Cine Excel Entertainment, *Dead Knight* semble avoir autant d'idées que peu d'argent. C'est toujours mieux que l'inverse. Sinon, vous avez vu comment j'ai été sérieux, là ? Pas de vanes douteuses, rien, la classe quoi.

■ Réformé P12 (équivalent à la débilité profonde), notre bon ami



PRIMEVAL KILLER CROCODILE

Collant au poteau de plusieurs semaines ses concurrents *Direct Rogue* (signé Greg Wolf Creek McLean), *Primeval* marque le retour sur grand écran de l'om de crocodile. Si le premier long de Michael Kellerman (notamment assistant d'Albert Pyra sur *Cyborg*) ne semble pas parti pour révolutionner le genre, il ne devrait avoir aucun mal à supplanter des « merveilles » du style *Crocodile* ou *Alligator II*, même si la présence de scénario du duo responsable de *La Traque* sur Internet n'est pas pour nous rassurer ! Côté distribution, on retrouve Dominic Purcell de *Prison Break* (dont les muscles saillants et le charisme bovin sont très appréciés du petit Fausto Fasulo), le sympathique Orlando Jones (*Indiable*), la mimi Brooke Langton (*Listen*) et ce bon vieux Jürgen Prochnow (*Dingo*), qui a sûrement besoin de quelques dollars pour finir les travaux de sa piscine. En France, il faudra attendre le 12 août pour découvrir *Primeval* dans les salles.

Jean-Baptiste HENRI

INSPIRED BY THE TRUE STORY OF
THE MOST PROLIFIC SERIAL KILLER IN HISTORY.

PRIMEVAL



HALLOWEEN DARK SIDE OF THE MOON

Cinq ans après le soporifique *Halloween : Résurrection*, Michael Myers est enfin de retour. Plutôt que de confier ce nouvel opus à un tâcheron quelconque, les dirigeants de Dimension ont surpris leur monde en proposant cette suite très attendue à Rob Zombie, l'auteur du méchant *The Devil's Rejects*. À la fois préquelle (c'est très à la mode en ce moment) et remake (ça aussi, c'est très à la mode), *Halloween* (ex-*Halloween*, *The Missing Years*) se base sur un script écrit par Jake Wade



Wall (le remake de *Hitcher*) et remanié par Zombie, pour un résultat que le réalisateur annonce comme « terrifiant ». S'entourant pour l'occasion d'une ribambelle d'acteurs chevronnés (Malcolm Orange mécanique McDowell), William Forsythe ou encore Dee Wallace-Stone) et de son équipe habituelle (dont Tyler Bates à la musique), Rob Zombie risque de nous pondre quelque chose d'énorme. Bring it on !

Jean-Baptiste HERMENT

UKM

THE ULTIMATE KILLING MACHINE



DEATH IS THE ONLY OPTION

Sévérin attend impatiemment la sortie de *UKM : The Ultimate Killing Machine*, film narrant les aventures de deux benêts engagés volontaires dans l'armée, puis transférés dans une section chelou chapeauté par un gradé mal rasé et bedonnant (Michael Madsen, parfait pour le rôle, donc) désirant

transformer ses troufions en machines à tuer. C'est David Mitchell (*Mask of Death* avec Lorenzo le lama) qui se charge de la mise en scène d'un métrage qui devrait être bourrin de chez bourrin. C'est en tout cas ce que suggère l'affiche, plutôt réussie.

Things You Don't Tell...

The truth shall set you free... It doesn't kill you.



■ Malgré son titre énigmatique à deux balles façon *Souviens-toi...* l'été dernier, *Things You Don't Tell...* ne devrait pas être plus excitant que le plus trépidant épisode de *Plus belle la vie* (mais si, celui où monsieur Frémont perd son arrosoir). De toute façon, je n'ai absolument rien compris au résumé de l'histoire du film d'Alex Melli (auteur d'un court intitulé *Calogero's Day Off*, effectivement, si Calogero pouvait fermer sa gueule, ça nous arrangerait aussi), où un couple semble avoir de graves emmerdes. En attendant, monsieur Frémont a retrouvé son voleur d'arrosoir qui devrait être défendu par maître Nasri... « On n'est vraiment rien sans elle, qu'on soit noir ou blanc, si on tend la main pour elle, la vie est plus belleeeeeee... »

San HELVING



The Wrath

DES CROCS ET DES CRAQUES

Depuis le temps qu'on les charrie gentiment dans les Notules, les faiseurs de Z californiens semblent avoir enfin décidé de riposter. Témoin le flyer de **The Wrath**, dont le verso distille des infos pour le moins douteuses, juste pour voir si on va recopier servilement ces conneries. Or nous n'avons pas trouvé trace du prix remporté par Julian Higgins, ni de la participation – en tant qu'ingénieur du son – de Bertie Higgins à **Casablanca** et **Key Largo** ! Sous la bannière de

Higginsfilm (sic), le tandem (frères ? Père et fils ? Cousins par alliance ? Zaus et Apollon ?) cumule en tout cas, ensemble ou séparément, la production, la réalisation, le script et la musique de cette bande, où Bertie apparaît aussi dans le rôle du SDF George Abernathy. Oui, je sais, on s'en cogne du nom du personnage, mais le texte de présentation insiste beaucoup sur cette performance, comme sur le fait que le scénario soit tiré d'une histoire vraie. Pourtant, on peut également nourrir quelques

interrogations sur ce point, vu que ladite histoire raconte qu'un cerbère surnaturel veille depuis 150 ans sur un puits où est cachée la cargaison d'or d'un gallion espagnol... Mais le plus étrange dans tout ça, c'est qu'en totale contradiction avec cette débauche de mythomanie, la bande-annonce (visible sur www.thewrathmovie.com) laisse entrevoir une œuvre qui ressemble furieusement à n'importe quelle prod fantastique ricaine à petit budget ! C'était bien la peine,

Gilles ESPOSITO

NOTULES ASIATIQUES

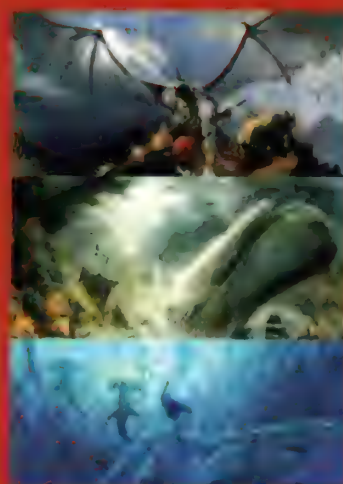
Bonne année, bonne santé, pétez-vous tous la gueule dans l'escaïer ! C'est dans la galette, l'humour et l'allégresse que démarrent donc ces premières Notules Asiatiques de l'an 2007 (oub. Jo, c'est le numéro de février, là, tu t'es encore shooté au lait fraise pendant tout le réveillon, toi ! - ndr), placées sous le signe d'un nouveau super-héros, cette fois-ci originaire de Malaisie. La vie est belle, parfois.



■ Le duo Alan Mak et Andrew Lau (la série **Infernal Affairs**) réussira-t-il à toucher de nouveau le jackpot ? Cela se pourrait bien, à la vue de leur nouveau film, **Confession of Pain**, un polar mettant en scène Takeshi Kaneshiro et Tony Leung Chiu-Wai. Ils incarnent cette fois-ci des poulets travaillant sur des homicides, et

qui prennent des chemins différents après une sale histoire impliquant un violeur sadique. Lorsque le beau-père d'un des deux hommes est assassiné, les anciens camarades sont à nouveau réunis sur une enquête bien plus complexe qu'il n'y paraît. Une sortie française serait prévue dans le courant de l'année...

■ Souvenez-vous, il y a bien longtemps, dans d'anciennes Notules Asiatiques, nous vous parlions d'un film thaï nommé **The Sperm**. Avec un tel titre, on ne pouvait décemment pas passer à côté de la chose. Eh bien, comme certains l'auront peut-être remarqué, ce fameux **The Sperm** n'est jamais sorti (problème d'éjaculation ?). Néanmoins, ce projet n'a pas totalement disparu de la surface de la Terre, puisqu'il est de nouveau annoncé, et cette fois-ci pour une sortie en mars. L'attente aura été digne d'une peine à jour (OK, OK, c'est nul).



■ Restons en Thaïlande pour quelques rapides news concernant deux productions dont on vous cause depuis un moment : le dernier super-projet épique en date de Nonzee Nimbutr, **Queen of Lung-Gasuka**, qui a vu sa sortie repoussée en fin d'année, et **Chocolate**, nouveau gros film d'action de Prachya Pinkaew, qui

devrait voir le jour cet été. Voilà, c'est dit.

■ Après le remake de **Don**, c'est au tour d'une autre pièce maîtresse du cinéma indien, **Sholay**, considéré par certains comme LE film le plus important du 7^e Art local, d'être remise au goût du jour, sous l'égide du grand Ram Gopal

CICAK-MAN SUPER GECKO MALAIS !

SI LES SUPER-HÉROS SONT UNE TRADITION AUX PHILIPPINES, LE PHÉNOMÈNE EST TOUT NOUVEAU EN MALAISIE, OÙ LES SALLES ONT ACCUEILLI FIN 2006 LE PREMIER FILM DU GENRE PRODUIT PAR L'INDUSTRIE LOCALE.

Démarrons ces Notules Asiatiques 2007 en fanfare, avec une bande éminemment Mad : **Cicak-Man**. Si ce titre nous émoustille à ce point, c'est que 1/ c'est un film de super-héros, et 2/ il nous vient de Malaisie. Il ne nous en faut pas plus pour entamer l'année dans la joie et la félicité ! **Cicak-Man** (« l'homme-lézard » en malais) est donc le héros de ce métrage qui se présente déjà comme le plus grand succès de l'histoire du cinéma local. Une nouvelle vague serait-elle sur le point de déferler, comme ce fut le cas il y a quelques années en Corée du Sud et en Thaïlande, lorsque des péloches du cru commencèrent à s'imposer au box-office ? Seul le futur nous le dira. Pour le moment, **Cicak-Man** se prépare à entamer une (certes modeste) carrière internationale en sortant dans plusieurs pays voisins. Quant à l'histoire, elle tourne, fort classiquement, autour d'un scientifique qui, suite à la consommation d'un café contaminé par un étrange virus véhiculé par un gecko, se retrouve soudain doté de pouvoirs extraordinaires, genre grimper aux murs, gober des mouches pour son repas et écouter un speech entier de Sarkozy sans zapper (ah, non, pas ça, tiens). Il n'est cependant pas le seul habitant de la ville (fictive) de

Metrofulus à être mystérieusement infecté. À l'origine de toute cette histoire, un certain Professeur Klon, qui a de sinistres projets en tête. C'est l'heure pour notre héros d'enfiler son costume de **Cicak-Man** ! Bon, tout n'est pas forcément rose, notamment lorsque l'on sait que le film est produit et réalisé par une pop star, Yusry Abd Halim. Mâtiné de **Matrix** (voir l'allure des deux sbires du Professeur Klon) et inspiré des blockbusters à l'américaine, **Cicak-Man** offre à ses spectateurs une débauche d'effets numériques (la représentation de la ville de Metrofulus et, bien évidemment, les exploits extraordinaires de notre homme-lézard). De nombreuses stars malaises apparaissent dans le film, contribuant grandement à l'engouement généré par cette production. Quoi qu'il en soit, et même si le métrage n'est pas forcément d'une originalité débordante, on espère qu'il donnera des idées à d'autres réalisateurs, et permettra à la petite industrie cinématographique locale de prendre de l'essor. Guettez quelques festivals pointus pour avoir la chance de le voir, car une sortie en France relève de la divagation pure. Un film malais, pensez-vous !!

Julien SÉVÉON



Varma. En fait, il s'agit plus d'une sorte de suite, puisque l'intrigue se situe cette fois-ci à Bombay, et que Gabbar Singh, le bad guy, a bien vieilli. Un rôle tenu par un Amitabh Bachchan balafré, qui incarnait l'un des deux héros de l'original. Bref, ce **Sholay** est attendu avec impatience, surtout que le film promet d'être noir à souhait (Varma oblige). Sortie prévue en mai



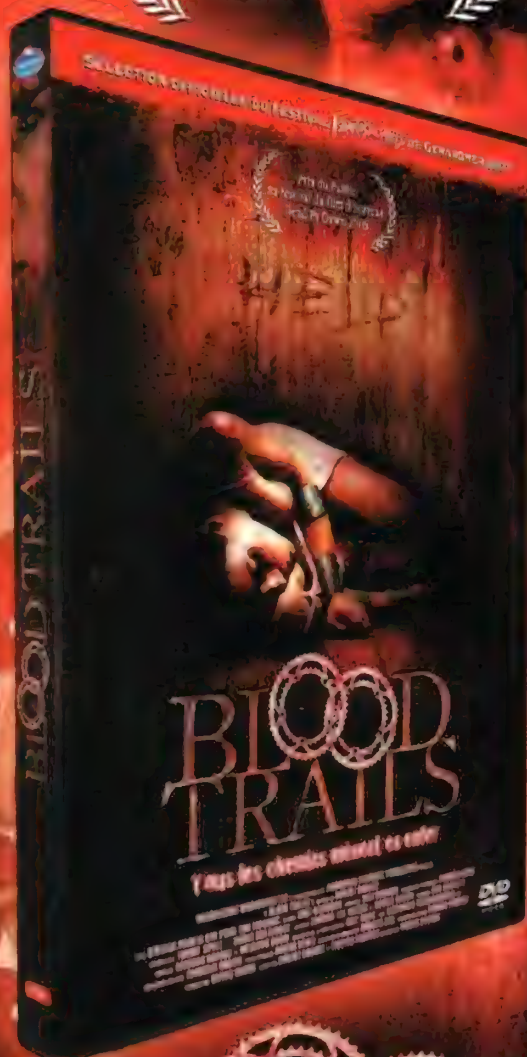
■ Les lecteurs de feu Mad Asia (des gens très bien) sont déjà au courant, mais ce n'est pas

une raison pour ne pas en parler dans les pages de Mad Movies. Car dans le genre projet dingue, le nouveau Takashi Miike a tout pour nous rejouer. Il suffit de lire le titre de son film pour se retrouver avec un large sourire : **Sukiyaki Western Django**. Non, nous ne sommes pas en avance pour le poisson d'avril, Mike va bien tourner un eastern s'inspirant clairement des westerns spaghetti. Évidemment, comme c'est du Miike, notre dopé de la caméra se réapproprie comme à son habitude différents éléments pop pour en livrer une interprétation toute personnelle. En l'occurrence, le film prend comme point de départ un célèbre conflit remontant au 12^e siècle et ayant opposé deux clans, les Taira et les Minamoto, qui luttèrent pour la domination du Japon. Ledit conflit prend place dans une petite ville où apparaît un mystérieux pistolero qui va aider les habitants du coin. On remarquera notamment en guest star Mr. Fanboy himself, Quentin Tarantino. Sortie prévue en avril. Oi, Fausto, tu paies le billet d'avion pour un reportage exclusif ?!



SÉLECTION OFFICIELLE DU FESTIVAL
FANTASTIC ARTS DE GÉRARDMER 2007

Prix du Public
au festival du film d'horreur
Dead By Dawn 2006



BLOOD TRAILS

**Tous les chemins
mènent en enfer !**

Sortie en DVD le 20 février 2007



www.freedolphin.fr





Blood Diamond

LE PRIX DU DANGER

Ed Zwick n'est-il qu'un faiseur hollywoodien haut de gamme, ou l'héritier direct de John Milius ? *Glory* (LE film sur la guerre de Sécession avec la série *Nord et sud*), *Légendes d'automne* (monument de romanque épique), *Le Dernier samouraï* (splendide hommage à Kurosawa)... Il y a de quoi s'interroger. Et l'homme ne cesse de brocarder le racisme de l'Amérique WASP vis-à-vis des autres races, y compris dans *Couvre-feu* et *À l'épreuve du feu*, en attendant sa version du chef-d'œuvre de Guy Gavriel Kay, *Les Lions d'Al-Rassan*, qui traite sous un angle uchronique de la lutte des religions. C'est dire à quel point *Blood Diamond*, qui aborde de front l'exploitation du peuple noir par les diamantaires occidentaux en démontrant que ces derniers sont la cause des guerres fratricides ravageant l'Afrique, lui était destiné. Cette approche rentre-dans-le-lard se retrouve dans le traitement filmique et narratif, où un ex-mercenaire (DiCaprio, génial en enfoiré cupide) et un pêcheur à la recherche de son fils traversent une Sierra Leone en plein chaos (les massacres sont d'une violence inouïe) dans le but de récupérer un diamant gros comme une prune. Le métrage aurait gagné à être plus court, Jennifer Connelly ne sert qu'à adoucir le personnage masculin, mais l'ampleur du spectacle (avec des scènes de guerre estomaquantes) et la densité d'un script foudroyant d'émotion dans son approche de l'amour filial font de *Blood Diamond* un formidable film d'aventures. Ah oui : c'est remarquablement bien réalisé (Hounsou cavalant pour protéger sa famille est filmé comme Val Kilmer faisant de même dans *L'Ombre et la proie*, putain de référence !), et Arnold Vosloo est monstrueux en fils spirituel de Robert Duvall dans *Apocalypse Now*. C'était écrit par qui, déjà, *Apocalypse Now* ?

C.D.

USA. 2006. REAL.: EDWARD ZWICK. SCEN.: CHARLES LEAVITT. DIR. PHOT.: EDUARDO SERRA. MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: GILLIAN GORFIL, MARSHALL HERSKOVITZ, GRAHAM KING, DARRELL ROODT, PAULA WEINSTEIN ET EDWARD ZWICK POUR WARNER BROS. PICTURES, BEDFORD FALLS PRODUCTIONS, INITIAL ENTERTAINMENT GROUP, SPRING CREEK PRODUCTIONS ET VIRTUAL STUDIOS. INT.: LEONARDO DICAPRIO, DJIMON HOUNSOU, JENNIFER CONNELLY, ARNOLD VOSLOO... DUR.: 2H22. DIST.: WARNER. SORTI LE 31 JANVIER 2007.

Scorpion

A COURT DE VENIN

Projet autrefois initié par Joëyiarr, *Scorpion* avait tout pour séduire : un thème fascinant et inexploité en France (le freestyle), un casting solide (Cornillac, Renaud, Proust, Marchal) et une véritable caution « physique » avec la présence de Jérôme Le Banner. Il ne restait plus au cinéaste Julien Seri qu'à canaliser ces atouts pour les faire exploser à l'écran. Malheureusement, aussi sincère soit-il, le réalisateur du calamiteux *Les Fils du vent* ne parvient pas à s'approprier le sujet, préférant s'attarder sur des éléments périphériques (une enquête policière lourdingue, la description du banditisme), comme si le sujet de base – le parcours d'un combattant de freestyle, donc – ne pouvait se départir des codes censément « obligatoires » du genre. Conséquence

de ces errements, l'expérience viscérale promise n'est jamais effective, d'autant que la caractérisation hésitante des personnages (qui font tout et son contraire) ne permet pas vraiment l'implication, y compris dans des combats certes violents, mais dénués d'impact physique ou émotionnel (faut



dire, une seule focale pour tout le métrage, ça ne favorise pas vraiment l'immersion !). Bref, comme beaucoup d'autres films de genre français avant lui, *Scorpion* souffre plus de son traitement hasardeux que de ses nobles intentions. On commence à avoir l'habitude...

S.M.

FRANCE. 2006. REAL.: JULIEN SERI. SCEN.: SYLVIE VERHEYDE, JULIEN SERI ET CEDRIC JIMENEZ. DIR. PHOT.: MICHEL TABURIAUX. MUS.: CHRISTIAN HENSON. PROD.: CEDRIC JIMENEZ POUR LES FILMS IMPERIA. DIST.: CLOVIS CORNILLAC, FRANCIS RENAUD, KAROLE ROCHER, CAROLINE PROUST, JEROME LE BANNER, OLIVIER MARCHAL... DUR.: 1H30. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 21 FEVRIER 2007.

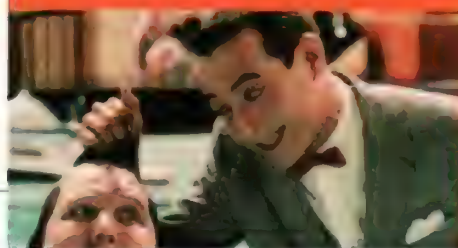
RESSORTIE

Pee-Wee Big Adventure

Dans le marché sinistré des reprises cinéma (trop occupés à mater vos DVD, les gars ?), la société Bis Repetita jette un salutaire pavé dans la mare en ressortant la première aventure cinématographique de Pee-Wee. Pour les plus jeunes, rappelons que le trublion était alors l'animateur vedette des émissions enfantines de la télé US, dont il sera éjecté suite à un scandale sexuel. Le film nous permet de retrouver son univers éroicement individualiste et destructeur ponctué par son inimitable rire de phoque épileptique. La scène inaugurale du petit déjeuner sera allègrement repompée par les studios Aardman, alors que la délirante poursuite finale sur les plateaux de la Warner se transforme en excursion express à travers les genres hollywoodiens. Car le scénario est avant tout une parodie jouissive du rêve américain (road movie initiatique, imagerie glamour, success story), où il réintroduit cependant une part d'enchantement. Ce premier long-métrage impose ainsi le mélange inédit de distanciation et de féerie qui caractérise Tim Burton. Reste à savoir si sa carrière ultérieure confirmera vraiment ce coup d'essai. « Hé héhé ! » aurait conclu Pee-Wee

G.E.

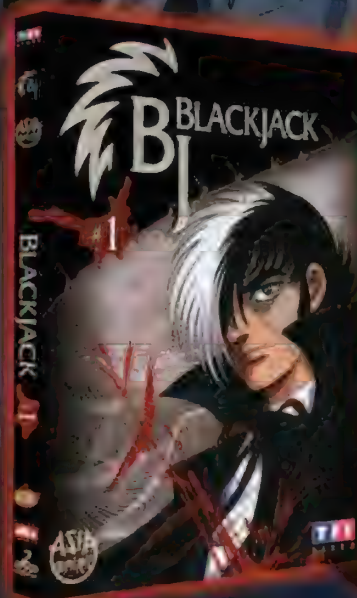
USA. 1985. REAL.: TIM BURTON. SCEN.: PHIL HARTMAN, PAUL REUBENS ET MICHAEL VARHOL. DIR. PHOT.: VICTOR J. KEMPER. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: ROBERT SHAPIRO, RICHARD GILBERT ABRAMSON ET PAUL REUBENS POUR ASPEN FILM SOCIETY ET WARNER BROS. PICTURES. INT.: PEE-WEE HERMAN (ALIAS PAUL REUBENS), ELIZABETH DAILY, MARK HOLTONE. DUR.: 1H30. DIST.: BIS REPETITA. RESSORTIE LE 28 FEVRIER 2007





2 NOUVEAUX MANGAS CULTES

Sorties
VF &
versions
japonaises
sous-titrées

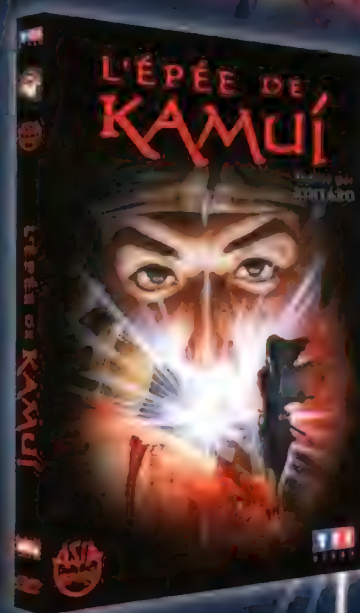


VOL. 1



VOL. 2

BLACK JACK
DIGIPACKS 2 DVD



L'ÉPÉE DE KAMUI

Prochainement

GOLGO 13
THE PROFESSIONAL



La 1ère adaptation
vidéo inspirée du manga

SUBMARINE 707 REVOLUTION



2 missions adaptées
de 6 mangas de Ozawa

YAMATO



5 long-métrages de la
célèbre saga de Matsumoto

Asia spirit on line sur :
www.sitedvd.tfi.fr/asiaspirit

**ANIMA
LAND**

GAME ONE

TF1
VIDEO



Hannibal Lecter : les origines du mal

LE DERNIER SAMOURAI

Il y eut *Le Sixième sens*, thriller high-tech fascinant d'un Michael Mann en pleine mutation stylistique. Puis *Le Silence des agneaux*, polar perturbant d'une sécheresse abyssale. Suivit *Hannibal*, hommage baroque aux grandes heures du bis italien. Et enfin, *Dragon rouge*, ratage impardonnable sonnante – à première vue – le glas d'une franchise incohérente. Autant dire que lorsque Dino De Laurentis annonça la mise en chantier de *Hannibal Lecter : les origines du mal*, les sarcasmes fusèrent, et redoublèrent même à l'annonce du casting du très lisse Gaspard Ulliel dans la peau du jeune cannibale. Seule (relativement) bonne nouvelle : la présence de Peter Webber (*La Jeune fille à la perle*) derrière la caméra. Un choix bien académique, tout comme la décision initiale d'engager le très respectable Thomas Newman pour composer la musique du film (il sera remplacé par Ilan Eshkeri, élève de Hans Zimmer, et Shigeru Umebayashi, collaborateur de Wong Kar-Wai et Zhang Yimou). Un joyeux foutoir donc, coprod internationale oblige. Le résultat est assez stupéfiant : loin d'être une purge, *Hannibal Lecter : les origines du mal* est une oeuvre inégale, passionnante et totalement hybride. La première bobine est ahurissante : on assiste aux atrocités vécues par le petit Hannibal en Lituanie lors de l'invasion nazie, le tout mis en scène avec de très gros moyens et dans un style d'une crudité qui évoque *Le Vieux fusil*, *Croix de fer* et *La Forteresse noire*. Le garçon s'en sort vivant, du moins dans sa chair : son âme, elle, est morte en voyant sa petite sœur de trois ans se faire dévorer par un groupe de collabos rendus fous par le froid et la faim. Dès lors, Hannibal se mure dans un silence absolu et ne vit plus que dans un but : la vengeance. Recueilli par Dame Murasaki, sa tante japonaise demeurant en France, il traque ses bourreaux pour les exterminer un par un selon des méthodes de plus en plus sadiques. Et se transforme peu à peu une bête assoiffée de sang pour qui donner la mort devient un réflexe naturel. Cette suite d'exécutions ne fait pourtant pas de Hannibal un monstre aux yeux du spectateur : savoir ce qu'il a vécu et le voir tuer des criminels de guerre crée même une certaine empathie envers le personnage, joué avec une étonnante justesse par un Ulliel transfiguré, en permanence

à la lisière du cabotnage sans jamais y sombrer. Le désir qu'il éprouve pour sa tante achève d'en faire un être tragique inspirant plus la compassion que la terreur, du moins jusqu'à un twist réduisant à néant toute humanité et tout espoir de rédemption chez le personnage. Les aspects psychologiques de Hannibal sont donc traités sous un angle intéressant, l'inspecteur enquêtant sur ses exactions faisant adroitement office de facteur d'identification. Le rôle de ce dernier se fait de plus en plus actif au fur et à mesure que sa proie libère ses pulsions bestiales. Des instincts donnant lieu à des scènes mémorables, notamment quand Hannibal, initié à l'art du sabre par Dame Murasaki, charcute et décapite un boucher ayant insulté sa protectrice (on se croirait dans *Highlander* !), ou lorsqu'il plante un poignard de samouraï dans la gorge d'une de ses cibles jusqu'à lui crever le cuir chevelu. Des instants de pure folie meurtrière, malheureusement un peu noyés au milieu de séquences nettement moins inspirées, durant lesquelles, malgré une belle reconstitution d'époque, on a l'impression de se retrouver face à un téléfilm de luxe au déroulement prévisible (l'enlèvement de Dame Murasaki). Des passages toutefois sauvés par Gong Li et Dominic West, l'une reprenant avec bonheur le personnage à la froideur brisée par la passion qu'elle incarnait déjà dans *Miami Vice*, l'autre faisant montre d'une présence virile subtilement tempérée par une sensibilité à fleur de peau (devinée par Hannibal dans un échange de propos faisant honneur au scénariste/auteur Thomas Harris). Une belle surprise, donc, qui relance une franchise à laquelle personne ne croyait plus.

C.D.

HANNIBAL RISING. USA/IT/G-B/FR. REAL.: PETER WEBBER. SCEN.: THOMAS HARRIS. DIR. PHOT.: BEN DAVIS. MUS.: ILAN ESHKERI ET SHIGERU UMEBAYASHI. PROD.: TARAK BEN AMMAR, MARTHA ET DINO DE LAURENTIS POUR YOUNG HANNIBAL PRODUCTIONS LTD., CARTHAGO FILMS, DINO DE LAURENTIS PRODUCTIONS, INGENIOUS FILM PARTNERS, QUINTA COMMUNICATIONS USA, ZEPHYR FILMS LTD. INT.: GASPARD ULLIEL, GONG LI, DOMINIC WEST, RHYS IFANS, KEVIN MCKIDD... DUR.: 1H55. DIST.: QUINTA COMMUNICATIONS. SORTI LE 7 FÉVRIER 2007.

SÉLECTION OFFICIELLE

GÉRARDMER 07

14th FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE

QUE LA
CHASSE
COMMENCE

WILDERNESS

"LE SURVIVAL
ULTIME"

LE 14 MARS AU CINÉMA

Retrouvez plus d'infos sur

www.lafabriquedefilms.fr



HENRY

Portrait of a Serial Killer



HENRY : PORTRAIT



CE MOIS-CI DANS MAD, NOUS INAUGURONS UNE NOUVELLE RUBRIQUE SOUS L'ÉGIDE DE LAURENT BARÈS, CHEF-OPÉRATEUR, ENTRE AUTRES, SUR FRONTIÈRES DE XAVIER GENS ET À L'INTÉRIEUR DE JULIEN MAURY ET ALEXANDRE BUSTILLO. NOUS PASSERONS AU CRIBLE UNE SÉQUENCE-CLÉ D'UN FILM CULTE DU CINÉMA DE GENRE AFIN D'EN DÉCRYPTER LA GRAMMAIRE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA FAÇON LA PLUS CLAIRE POSSIBLE.

Quand on n'a que 100 000 dollars pour réaliser un film sur un serial killer, comment tirer son épingle du jeu et livrer autre chose qu'un énième métrage sur le sujet ? John McNaughton a choisi un angle d'approche quasi documentaire, sans pathos ni dramatisation. Il est passionnant de voir comment en quelques minutes, les séquences inaugurales de *Henry : portrait d'un serial killer* vont installer une relation particulière entre le spectateur et le personnage principal, un homme que tout nous pousse à fuir.

(1, 2, 3) Après un générique des plus sobres (lettrages blancs sur fond noir), le film s'ouvre sur le gros plan d'une jeune femme. Elle est belle, immobile. On se demande s'il ne s'agit pas de la photo d'un mannequin tirée d'un magazine de mode. Sur une trame sonore constituée d'oiseaux sifflotant, un zoom arrière nous fait doucement découvrir son corps dénudé. Quelques herbes alentour vibrant au vent animent le tableau. Une

blessure à l'aine ôte les derniers doutes : elle est morte.

(4, 5) Nous changeons d'univers. Une main en gros plan écrase une cigarette dans un cendrier. En arrière-plan, nous devinons un restaurant. Par le même zoom arrière qu'au plan précédent, nous découvrons un homme, Henry. Il est de dos et le restera jusqu'à sa sortie. Il attrape la note que vient de lui laisser la serveuse et se dirige vers la caisse. Apparemment, ils sont seuls. Un léger travelling accompagne Henry. Il tend quelques billets, demande un paquet de cigarettes. Nous entendons sa voix pour la première fois. Il engage une discussion banale et lapidaire avec la serveuse. Il empoche monnaie et cigarettes et sort du restaurant. On le récupère dans la rue. Elle est déserte. Il se dirige vers sa voiture, ouvre la portière et entre. Enfin, nous voyons son visage.

(6) Nous revenons à l'intérieur du café. Un

court travelling descriptif nous montre la jeune femme prostrée sur le bar, tuée d'un coup de revolver dans la tempe. Plus loin, au sol, il y a un autre personnage. Il s'agit certainement d'un employé. L'homme est étendu sur le dos, mort également. En off, on peut entendre une femme hurler et des détonations, comme le simple écho d'une apocalypse. L'action a déjà eu lieu, nous arrivons après.

Cinq plans et deux minutes quinze ont suffi pour nous faire basculer dans l'univers fantasmagique d'Henry. La mise en scène de John McNaughton va entretenir longtemps l'ambiguïté sur la personnalité de son héros. Comme nous ne l'avons pas vu agir, nous pouvons légitimement nous poser la question : est-il un assassin ou rêve-t-il de l'être ?

Revenons sur le dispositif technique utilisé par le réalisateur. Le plan inaugural est volontairement intemporel. Froid et clinique, il



D'UN SERIAL KILLER



est composé comme une vision surréaliste forcément à part dans la narration. Le récit débute réellement par le deuxième plan. McNaughton décide d'accompagner Henry dans ses mouvements. Nous avançons avec lui, il est désigné tout de suite comme le héros du film. Le cinéaste se contente de décrire l'univers dans lequel évolue son personnage. Il est simple et ordinaire. Sa mise en scène le souligne par sa sobriété. Pas de mouvements inutiles, pas de lumière spectaculaire, pas de dialogues brillants, pas de Scope (format 1.33), pas de Dolby (son mono). La succession des deux premières images intrigue le spectateur. Pourquoi nous montrer ce corps avant cette petite saynète banale ?

John McNaughton nous donne quelques indices dès le plan suivant. Alors qu'il s'apprête à entrer dans sa voiture, nous pouvons successivement voir la silhouette d'Henry en ombre chinoise puis son visage directement face à nous pour la première fois et ce, dans un seul et unique plan. Voilà qui suggère le trouble dissociatif de la personnalité d'Henry. Et quand nous découvrons le corps des deux victimes dans le café, on

peut imaginer que son esprit a fantasmé ces meurtres.

McNaughton vient d'installer un dispositif de mise en scène imparable en usant du paradoxe suivant. Pour créer l'irréalité, plutôt que de faire appel à des images oniriques, il s'efforce de cadrer ses personnages frontalement et d'évacuer toute ambivalence. On remarquera qu'aucune amorce ne vient compliquer la composition des plans. La profondeur de champ est suffisante pour que tout paraisse net. Ce qui pourrait nous égarer est impitoyablement éliminé. Tous les mouvements de caméra sont mécaniques. On ne recadre pas, ce sont les acteurs qui se placent parfaitement dans l'image. Cette obstination, soutenue par une rigueur sans faille du cadre et le réalisme brut de l'ambiance visuelle, nous force à entrer en symbiose avec le héros et nous impose son univers mental. Ceci est d'autant plus troublant qu'on le comprend immédiatement comme fruste et dangereux. Le spectateur commence à considérer le point de vue, au mieux, d'un pauvre type délirant, au pire, d'un serial killer. Sommes-nous dans un rêve, comme semblent le suggérer ces plans

larges vides de toute figuration où seuls les protagonistes évoluent ? Ou dans une réalité crue, qu'il nous est difficile d'envisager tellement elle nous paraît insupportable ?

(7, 8, 9, 10) Plus tard, le réalisateur va nous aider à y voir plus clair. En écho à ces séquences, il nous donne finalement son point de vue. Nous assistons, dans la scène la plus célèbre du film, au massacre d'une famille. Henry et son complice Otis (double imaginaire ou réel ?) ont pris l'habitude de filmer leurs atrocités à la vidéo. Nous retrouvons Otis en train de violenter une femme pendant que son mari est ligoté, une cagoule sur la tête. Dans le reflet d'un grand miroir, on aperçoit furtivement Henry qui tient la caméra. Apparaît le garçon de la famille. Henry pose l'appareil et se jette sur lui. La caméra continue de filmer, nous livrant brutalement le meurtre du garçonnet et de son père par Henry. Plus de stylisation, plus de fantasmes. Le cadre déséquilibré d'une caméra tournant seule, sans point de vue, est la preuve de la vérité de ce que nous voyons. Le cinéma nous transporte dans la fiction, la vidéo nous ramène à la réalité. Henry est bien un serial killer.

Laurent BARÈS

HENRY : PORTRAIT OF A SERIAL KILLER. 1986. USA.

REAL.: JOHN MCNAUGHTON.

SCEN.: JOHN MCNAUGHTON ET RICHARD FIRE.

DIR. PHOT.: CHARLIE LIEBERMAN.

MUS.: KEN HALE, STEVEN A. JONES

ET ROBERT MCNAUGHTON.

PROD.: LISA DEDMOND,

STEVEN A. JONES ET

JOHN MCNAUGHTON POUR

MALJACK PRODUCTIONS.

INT.: MICHAEL ROOKER,

TOM TOWLES, TRACY ARNOLD...

DUR.: 1H23.

DISPONIBLE EN DVD ZONE 2

CHEZ OPENING.

Y'A UN TRUC !



OUVRE LES YEUX

LES EFFETS SPÉCIAUX DES FILS DE L'HOMME

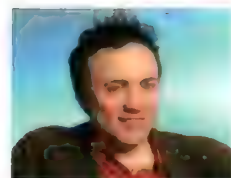
LA MOITIÉ DES PLANS DES FILS DE L'HOMME COMPORTE DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, ET AU MOINS QUATRE D'ENTRE EUX OSCILLENENT ENTRE 3 ET 10 MINUTES DE LONGUEUR. C'EST DIRE SI LE FILM RÉVOLUTIONNAIRE D'ALFONSO CUARON UTILISE LE NUMÉRIQUE D'UNE FAÇON ABONDANTE ET INÉDITE. NOUS AVONS VOULU REVENIR SUR CETTE INCROYABLE GAGEURE TECHNIQUE EN DEUX TEMPS.

EN PREMIER LIEU, TIM WEBBER DE FRAMESTORE CFC, UNE COMPAGNIE DONT NOUS AVIONS DÉJÀ PARLÉ À L'OCCASION D'HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, RACONTE L'ÉLABORATION D'UN EFFET SPÉCIAL QUI FERA DATE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA.

ENSUITE, FRAZER CHURCHILL DE DOUBLE NEGATIVE (ABÎMES, LES HARRY POTTER, ALIEN VS. PREDATOR) RÉVÈLE LES SECRETS DES INCROYABLES PLANS-SÉQUENCES DU FILM, MAIS AUSSI DES NOMBREUX TRUCAGES INDÉTECTABLES DONT LES FILS DE L'HOMME EST TRUFFÉ.

entretien avec

TIM WEBBER SUPERVISEUR POUR FRAMESTORE CFC



Quelles étaient les directives d'Alfonso Cuarón pour la séquence de la naissance ?

Il fallait que tout soit filmé en un plan-séquence, avec une caméra tenue à la main et une seule lampe-temple en guise de source lumineuse. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, Alfonso avait tout planifié avec un story-board très précis : un plan tel que celui-là coûte affreusement cher, donc chaque photogramme compte.

Sur cette double-page, en bas : les différentes étapes dans la création du nouveau-né numérique : modélisation et texture du modèle 3D, tournage avec le mannequin, tracking, animation puis incrustation.

Comment avez-vous décidé que l'enfant serait réalisé en images de synthèse ?

C'est le seul point qui a été sujet à discussion. Il faut savoir que nous n'avons pas le droit d'utiliser de nouveaux-nés sur un tournage, pour des raisons assez évidentes de sécurité. Et comme un enfant change énormément durant ses premiers mois, le bébé allait forcément être factice. Nick Dudman travaillait déjà sur les effets spéciaux de maquillage du film, et nous avons donc envisagé le recours à l'animatronique, mais nous n'aurions jamais pu obtenir les mouvements recherchés avec une marionnette. Bref, très

vite, il nous a semblé évident que le tout numérique s'imposait.

Comment vous êtes-vous préparés ?

Déjà, nous avons mis au point le bébé numérique : nous voulions montrer à Alfonso ce que nous pouvions faire, et surtout nous rassurer quant à notre capacité à relever ce défi. Ensuite, nous avons fait des recherches. En dehors des ressources habituelles - documentaires ou Internet -, certains de nos amis ont été sommés de rapporter les vidéos de l'accouchement de leurs femmes.





Sur cette double-page, en haut : Deux instantanés bluffants d'un poupon 100 % virtuel. Cherchez l'erreur !

Saviez-vous dès le début que l'enfant allait être noir ?

En fait, il est métis : c'était une requête spécifique de Alfonso, il tenait à ce que le père soit blanc, même si ça n'est jamais dit dans le film. Cette caractéristique nous a forcés à faire une entorse à la réalité, puisqu'un enfant noir est, quand il sort du ventre de sa mère, blanc. Ce n'est que dans les minutes qui suivent l'accouchement que son épiderme noircit. Le souci, c'est que si nous avions respecté cela, les gens auraient pensé que l'enfant était malade, et ça les aurait distraits des objectifs de la séquence. Nous avons donc décidé de lui donner dès sa naissance sa couleur de peau définitive.

Parlons du tournage même du plan...

Une sage-femme était présente en permanence pendant les prises de vues pour nous servir de conseillère. Elle est également venue dans nos bureaux à deux reprises durant la postproduction pour vérifier que nous étions sur la bonne voie. Le plan en lui-même est composé de deux prises, reliées par un fondu numérique invisible. Dans un premier temps, nous avons filmé les personnages qui entrent dans la pièce ; Kee s'allonge, puis Theo chasse la gitane ainsi que le chien. Le plan s'arrête quand il ferme la porte, alors que la caméra panote vers le sol. Normalement, ce genre d'effet est quasi impossible, mais nous avions la chance d'avoir un opérateur caméra exceptionnel, qui parvenait à aligner presque à la perfection son cadre sur ces deux prises. Cette coupe permettait surtout à Claire-Hope Ashitey de se glisser, des pieds au ventre, dans un trou creusé dans le sol du studio, et de relier ses jambes à deux prothèses construites par Nick Dudman. Ainsi, c'est elle qui les manipulait. Entre ces deux jambes, nous avions installé un bébé en silicone, dont la peau était recou-

verte de marqueurs. Cette doublure était inanimée et privée de membres, de façon à faciliter son effacement.

En dehors du bébé numérique et du fondu entre les deux prises, qu'avez-vous fait d'autre sur ce plan ?

Comme le tournage durait longtemps, la lampe-tempête, qui éclairait tout le plateau, ne pouvait fonctionner sur des batteries. Elle était donc reliée à un gros câble électrique que nous avons effacé. Nous avons également ajouté la fumée qui sort de la bouche des deux comédiens. Enfin, nous avons accentué le dégonflement du ventre de la mère, même si cela était déjà simulé sur le plateau par l'équipe de Dudman.

L'étape d'incrustation a dû être cauchemardesque, non ?

Ce fut un travail de titan. Tout d'abord, il nous a fallu repérer tous les mouvements d'appareil ainsi que les changements de luminosité, pour dupliquer le tout dans l'ordinateur, ce qui était extrêmement difficile sur un plan de cette longueur et avec aussi peu de lumière. Ensuite, Alfonso a décidé en postproduction que le bébé allait être beaucoup plus petit que le mannequin ayant servi aux prises de vue. Ce qui signifiait que nous devions reconstituer et réanimer numériquement une grande partie des mains de Clive Owen. Il en va de même avec les vêtements de Kee, quand Theo pose l'enfant sur son torse. En contrepartie, agir de la sorte nous donnait plus de latitudes pour l'animation du bébé.

Parlons de l'animation, justement...

Elle fut assurée par un seul animateur, excepté une brève partie, lorsque Theo pose le bébé sur Kee. Je vous ai dit plus tôt que nous avions dû changer le mouvement des mains de Clive Owen pour les nécessités

de notre plan, mais l'inverse fut également vrai. Ainsi, nous ne savions pas au moment du tournage que nous aurions ce court instant durant lequel l'enfant serait statique, comme mort-né. C'est le jeu de Clive qui nous a suggéré ce superbe moment de suspense qui, d'ailleurs, est pour beaucoup dans la crédibilité de notre plan.

Les résultats incroyables que vous avez obtenus vous ont amené à décrocher un surplus de travail sur le film.

Oui, à chaque fois que vous voyez le bébé, c'est une image de synthèse, exception faite de très rapides bribes de plans utilisant l'animatronique. Dans ces séquences, nous ne devions faire qu'une main ou une petite partie de son visage, mais c'était tout de même un sacré boulot. Nous avons aussi corrigé un défaut mineur sur le faux ventre que portait Claire-Hope Ashitey, quand son personnage révèle à Theo qu'elle est enceinte : on pouvait voir la limite de la prothèse, et nous l'avons gommée numériquement.

En tant que superviseur des effets visuels, comment expliquez-vous l'exploit technique des Fils de l'homme ?

Alfonso fait partie d'une nouvelle génération de réalisateurs qui ont un œil exceptionnel pour la conception de leurs images, qu'elles soient numériques ou autres : il comprend immédiatement ce que nous cherchons à faire, et ce, rien qu'en visionnant un plan en cours de fabrication. Et puis, comme il a des exigences auxquelles nous ne penserions pas nous-mêmes, il nous pousse à obtenir des résultats que nous n'osions même pas espérer.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special thanks to Stephanie BRUNING)





entretien avec

FRAZER CHURCHILL SUPERVISEUR POUR DOUBLE NEGATIVE

Travailler sur un film qui utilise les effets spéciaux comme un outil au service du langage filmique doit être gratifiant pour vous.

Je suis vraiment reconnaissant à Alfonso d'avoir eu l'intelligence de nous employer non pas pour des choses voyantes (à l'inverse de ce qu'il avait fait sur son *Harry Potter*), mais tout simplement pour filmer différemment. Sur ce point, il nous avait été demandé dès le début de rendre notre travail le plus discret possible. Ainsi, il ne voulait pas de mouvements de caméra trop clinquants, ou encore d'incrustation d'éléments science-fictionnels tapageurs. Par exemple, les grands écrans publicitaires que nous avons intégrés dans le Londres futuriste ont été « affadis » et rendus légèrement translucides, pour qu'ils se fondent au maximum dans le reste du décor.

J' imagine qu'être basé à Londres, alors qu'on œuvre sur une version modifiée de cette ville, est un réel avantage.

C'est en effet le cas, surtout que nous étions en charge d'une large partie du design. Nous avons donc dépeint la vision futuriste de ce film en la vivant de l'intérieur. Nous avons énormément travaillé sur les décors. Je vous parlais des écrans publicitaires, mais nous avons également incrusté les panoramas derrière les fenêtres de l'appartement de Theo, du Ministère de l'Art et de la maison de Michael Caine, qui se limitaient à un écran vert sur le plateau.

Quels étaient les objectifs de Cuarón pour les plans-séquences ?

Déjà, il faut savoir que *Les Fils de l'homme* ne contient pas plus de 460 plans au total, soit le tiers d'un film classique. Ces plans-séquences font donc partie d'un véritable principe de mise en scène. Ensuite, ces passages, comme celui de l'ouverture, de la voiture ou de l'immeuble de Bexhill, ont demandé une logistique très importante, qui aurait été ingérable si tout avait été

véritablement tourné dans la continuité. Ainsi, le premier nécessitait la présence de 300 figurants, de vingt cascadeurs et de plus de cent véhicules. Le plan de la voiture employait quant à lui quatre lieux de tournage différents, pour répondre aux divers besoins de la séquence : une route rectiligne pour le dialogue, une route cernée de pentes boisées pour l'attaque, une route tortueuse pour la poursuite, et enfin une route située dans un coude pour la fin.

Expliquez-nous la conception du plan d'ouverture.

Il a été conçu en deux temps : lors d'une première journée de tournage, nous avons filmé l'intérieur du magasin. Sur ce premier plan de la scène, il a fallu ajouter en postproduction ce que diffusent les téléviseurs, mais aussi l'affichage électronique sur la vitrine. Cette journée de tournage s'est terminée avec le travelling avant qui suit Theo sortant dans la rue. C'est là que nous avons repris le lendemain, alors que la boutique avait été vidée de tous ses clients, et que l'équipe des effets spéciaux physiques l'avait remplie d'explosifs. Sur cette seconde partie de la séquence, nous avons ajouté numériquement tous les écrans, en prenant soin de rendre ceux des véhicules moins voyants que ceux des buildings. L'idée était de montrer qu'ils étaient d'une qualité moindre, et qu'ils s'usaient plus vite. L'explosion en elle-même était réelle : nous avons juste incrusté un couple de cascadeurs balayé par le souffle, filmé devant un fond vert.

Comment avez-vous conçu les transitions ?

Fort heureusement, Alfonso tournait avec une focale très courte, ce qui nous donnait beaucoup d'informations visuelles, mais aussi des changements de parallaxes clairs pour repérer les mouvements d'appareil. Bien entendu, nous devons faire particulièrement attention à ce que les deux prises bénéficient d'une lumière sensiblement similaire, ce qui, malgré tous les efforts déployés sur le

tournage, tenait presque de l'impossible. Sur les trois plans-séquences, nous avons donc énormément travaillé sur l'étalonnage. Ensuite, pour toutes les transitions, nous avons majoritairement utilisé la 3D : nous prenions la dernière image de la première prise et la première image de la seconde prise, et en comparant les deux, nous définissions quelles étaient les images dont nous avions besoin pour fusionner ces sections. Nous reconstituions alors numériquement un plan de transition.

Combien de prises différentes comporte le plan-séquence de la voiture ?

Six au total. Mais nous avons fait bien plus que fusionner les plans dans cette séquence. Déjà, nous avons travaillé sur les affichages numériques de la voiture, mais aussi sur l'explosion totalement virtuelle du pare-brise, avec 100 000 pièces de verre modélisées en 3D. Nous avons également ajouté du sang et des projections sur le front de Julianne Moore, et nous avons corrigé tous les soucis de continuité. Enfin, pour le crash de la moto, nous avons remplacé le cascadeur par une doublure entièrement en 3D, qui est présente à l'écran à partir du moment où Theo cogne les deux motards en ouvrant la portière.



Trois images avant/après, permettant de découvrir le travail de retouches effectué par Double Negative.



La Fiat modifiée et le système de suspension de caméra créés pour le plan de la voiture.

Pelure et incrustation du motard numérique pour la même séquence.

es scènes à l'intérieur de l'édifice, nous avons plaqué sur les écrans verts des panoramas numériques de la ville.

Parlez-nous des éclaboussures de sang qui parsèment l'objectif durant ce plan.

À l'origine, c'est le fruit d'un accident : une détonation a explosé trop tôt, et a recouvert la lentille de faux sang. Cette scène fut tournée en décembre, et Alfonso a dû gérer des journées de travail très courtes, puisqu'il perdait la lumière du jour dès 15h30. Il n'a pas pu retourner ce plan, et nous a demandé de nous débarrasser le plus discrètement possible des taches. Dans un premier temps, nous les avons donc effacées, puis nous avons mixé la prise avec et sans taches pour les retirer une à une, en prenant soin de relier leur disparition à des mouvements de caméra.

Avez-vous « improvisé » d'autres effets spéciaux en postproduction ?

Tout était très organisé, mais Alfonso nous a quand même demandé plusieurs choses qui n'étaient pas prévues. Le mol et de la statue de David a ainsi été effacé et remplacé par une barre d'acier grâce aux CGI. Dans le même plan, nous avons créé les reflets sur le sol et nettoyé les murs, pour donner à cet endroit une atmosphère encore plus clinique. Le cochon gonflable suspendu à côté de l'usine de Battersea, et qui fait référence à la couverture de l'album *Animals* des Pink Floyd, fut également un ajout de dernière minute. Je crois d'ailleurs qu'en décidant de l'ajouter, Alfonso a satisfait une envie de toute l'équipe. Car même si ce clin d'œil fait sens dans le film, pour le coup, il s'agissait vraiment de se faire plaisir.

« LES FILS DE L'HOMME NE CONTIENT PAS PLUS DE 460 PLANS AU TOTAL, SOIT LE TIERS D'UN FILM CLASSIQUE. »

Comment furent tournées ces prises ?

Nous avons modifié une Fiat pour qu'elle puisse accueillir une équipe de treize personnes, à savoir quatre comédiens et neuf techniciens. Alfonso, le directeur de la photographie, l'opérateur et le pointeur étaient dans une cabine située au sommet de l'habitacle. Ils manipulaient une caméra fixée au plafond de la voiture, et qui bougeait grâce à un système de suspension créé spécialement pour cette scène. Ce qui signifie qu'à chaque fois que vous voyez le toit du véhicule, il s'agit d'un toit de synthèse que nous avons calé image par image, avec tout ce que cela entraîne de travail minutieux, en particulier en ce qui concerne les ombres sur la tête des acteurs.

Même constat avec le plan-séquence de guérilla urbaine à Bexhill : vous ne vous êtes pas limité à fondre tous les plans.

Il y a en réalité deux plans pour toutes les scènes en extérieur, et trois plans pour les scènes situées à l'intérieur du bâtiment. Mais vous avez raison : nous avons ajouté à cette séquence une énorme quantité d'impacts de balles, un tir de roquette et l'explosion qui s'ensuit, et nous avons considérablement modifié le décor : des immeubles entiers ont été effacés (certains ont été remplacés par des murs décrépis et couverts de graffitis), et nous avons ajouté quatre étages au bâtiment dans lequel se réfugie Theo. Enfin, pour

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special thanks to Aisling O'BRIEN)

Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre



DIDIER ALLOUCH **CÉDRIC DELELÉE** **DAVID DOUKHAN** **JULIEN DUPUY** **LAURENT DUROCHE** **GILLES ESPOSITO** **FAUSTO FASULO** **JEAN-BAPTISTE HERMENT** **STÉPHANE MOÏSSAKIS** **JULIEN SÉVÈRE**

APOCALYP-TO	5 Gibson est un gros son, que ce soit dans <i>Mad Max</i> . Mais son <i>Prophet of Mayhem</i> chez les Mayas est épatant.	6 Un pur film d'action digne du <i>Gladiator</i> . Rien à dire, et que son rythme vient !	6 <i>Friedkin</i> sur ce qu'il dit, car son de Dieu, il sait ce qu'il fait !!	2 Un film de gros budget, parfois placement brutal, souvent très bien géré.	6 Quand un survival organisé raconte la fin d'une (de notre ?) civilisation, difficile d'écrire le mot à chef-d'œuvre.	5 Un survival humaniste aux accents de <i>Conan le Barbare</i> et de <i>Mad Max</i> . Rien que ça !	5 Mel Gibson revête comme il faut : avec des traits parfaits, étonnants, mais beaucoup de talent.			
BUG		2 <i>Friedkin</i> revête ses thèmes de prédilection en faisant du théâtre filmé. Du alors je suis très con et j'en suis sûr, car ce n'est pas exact.	2 <i>Friedkin</i> se perd dans cet exercice de style enjoué et chantant comme la mort. Vive <i>Tragédie</i> !!!	1 Un film de cache-cache-entrouverts qui palient bien mal au manque d'inspiration de <i>Friedkin</i> .	5 Un trip parano et radical à la mode en scène <i>hexagone</i> . <i>Friedkin</i> ne fait pas de quartier, quitte à laisser des spectateurs sur le carreau.	6 <i>Friedkin</i> , you're simply the best !	6 Deux acteurs en tête de jeu, un <i>Friedkin</i> complètement survolté et une histoire d'amour magistrale, c'est pas un film, c'est un <i>travelling</i> impressionnant.	2 Si même William Friedkin tape dans la boue subversive, un n'est pas rendu.		
DEJA VU	4 Scott se caline un peu et offre un solide thriller SF. Et arrive à nous faire croire au voyage temporel avec un Benzel Washington enfoncé dans un micro-onde, c'était pas gagné.	3 Une première de genre foudroyante, mais un concept sous-développé. Cela dit, Brockheimer oblige, c'est bon.	3 Tony Scott s'achève chez Brockheimer, mais c'est déjà plus respectable que <i>Domino</i> .		4 Des variations étonnantes ludiques sur les paradoxes temporels.				4 <i>Excellent d'instinct</i> version SF, j'achète !	
HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL		4 Un DVD traverse de hupances lyriques naviguant entre les genres <i>horreur</i> , le film de guerre trash et un épisode de <i>Hillbilly Merry Dime</i> !	0 <i>Hannibal</i> , c'est bon !	3 Une genèse pas forcément à la hauteur du personnage, mais pas bouscule non plus.		2 Un début fracassant, puis <i>Unel</i> apparaît et le film sombre dans l'académisme barbant et le ridicule même pas drôle. Vive <i>Hannibal</i> , bonsoir !				
LES INFILTRÉS	4 <i>Scorsese</i> s'approprie <i>Infernal Affairs</i> et ne fait un <i>clandestin</i> exercice de style presque aussi bien que l'original.	5 Un vrai film de mœurs et le meilleur <i>Scorsese</i> depuis... <i>Taxi Driver</i> ?	6 <i>Luis et Mall</i> avaient tout en leur bon film, mais attendez de voir le remake surpassant de <i>Scorsese</i> !!! Et les dialogues sont dignes d'un <i>Shame Black</i> !	5 <i>Scorsese</i> dynamise <i>Infernal Affairs</i> et met les nerfs de ses personnages à vif, tendu et vrai, le résultat est électrisant.	2 Remake étiré et boursouflé (<i>scorsese</i> , quoi...) d'un film remarquable.	6 Un single remake ? Non, juste un chef-d'œuvre qui englobe son modèle.	5 En dépit de quelques soucis de caractérisation, c'est le meilleur <i>Scorsese</i> depuis longtemps.	6 Tiens, c'est bizarre, <i>Martin Scorsese</i> serait un meilleur réalisateur qu' <i>Andrew Lau</i> ?		
LOFT					6 Oublier tout ce que vous pouvez savoir des <i>Tobey</i> .	3 J'ai jamais rien compris aux délires de Gilles Esposito !		4 <i>Parasite</i> possède son <i>esprit</i> fantastique pour le moins personnel. Les amateurs apprécieront, les autres ne changeront pas d'avis.		
MASSACRE... : LE COMMENCEMENT	5 <i>Denis</i> double le film de <i>stabilité</i> le plus glorieux et le plus brutal jamais produit, et le <i>français</i> est respectueux. Rien pour ça.	4 Ça reste à 100 copiers au-dessus du <i>hugues</i> , mais putain, c'est vraiment efficace !	1 La continuation après <i>Marta de Tenner</i> que <i>Jonathan Lieberman</i> est un <i>disque</i> <i>yes-man</i> .	4 20 minutes de <i>prequelle</i> et 100 de <i>remake</i> . <i>Ma</i> <i>paré</i> , quel <i>remake</i> ! Le nouveau film préféré de R.B.D.V.	4 Le film publie un peu les personnages en cours de route, mais comme c'est pour mieux les tracter.	5 Le meilleur film de la saga juste après l'original de <i>Maquet</i> . Un <i>miracle</i> !	5 La <i>claque</i> ! On ne <i>mad</i> <i>no</i> , en vrai !	1 Je ne l'ai pas déjà vu ce film ? C'était mieux dans mon souvenir.	4 Sans surprise, mais efficace et <i>mechant</i> .	
PRIMER		4 Trois idées, deux tranches, un bon film. Et tout ça avec 7000 billets verts !				5 C'est de la <i>démocratie</i> poussée à son paroxysme. Un tour de force, parfois <i>excellent</i> , mais toujours fascinant.	5 Deux hommes qui causent de science pendant une heure et demie. Chiant ? Non, <i>parfaitement</i> !	4 Une économie de moyens qui n'empêche pas <i>Shane Carruth</i> d'avoir un <i>ambition</i> <i>vertigéenne</i> <i>impéieuse</i> .	4 Entre <i>hard science</i> et <i>fiction</i> <i>spéciale</i> , <i>Primer</i> est un petit film vraiment <i>atypique</i> .	
ROCKY BALBOA	5 <i>Rostalgia</i> , quand tu nous tiens. <i>Rocky Balboa</i> est <i>touchant</i> , <i>émouvant</i> , <i>crispant</i> . J'avais de nouveau 15 ans quand j'ai vu ce film <i>Rocky</i> ...	6 <i>Hannibal</i> , <i>poignant</i> , <i>virtuose</i> . <i>Sly</i> , la bête que est en toi, je la <i>maîtrise</i> dans mes bras.	6 Pourrais-je vous dire que <i>Sly</i> tout simplement <i>magistral</i> .	5 Un <i>poignant</i> cri du cœur qui revient de très loin.	6 Quand on gâche du <i>cinéma</i> qui on aime nous comme son cœur dans un film <i>digne</i> et <i>humain</i> , les larmes ne sont pas <i>Rocky</i> !! <i>Rocky</i> !!	3 Un <i>cléfilm</i> <i>remon</i> à la <i>nostalgia</i> <i>double</i> , <i>raconté</i> en <i>extremis</i> par un <i>combat</i> <i>fin</i> <i>assez</i> <i>lyrique</i> .	5 Une <i>bourgeoise</i> <i>histoire</i> d'homme, <i>nostalgique</i> , <i>cathartique</i> et tout simplement <i>inoubliable</i> .	5 Le <i>come-back</i> de la <i>démocratie</i> , <i>l'accessoire</i> le plus beau film <i>à</i> <i>stationner</i> <i>depuis</i> <i>Copland</i> .	4 Une <i>variation</i> sur le <i>premier</i> film de la <i>saga</i> qui, sans en avoir le <i>panache</i> , reste la <i>meilleure</i> suite à ce jour. Ah, le <i>message</i> <i>du</i> <i>Conc</i> !	
THE FOUNTAIN	6 <i>Grand</i> <i>arrive</i> à rendre <i>épique</i> et <i>bouleversant</i> une scène avec des gens qui se <i>laissent</i> . <i>Merveilleuse</i> <i>histoire</i> d'amour <i>immortel</i> .	5 <i>The</i> <i>perennials</i> <i>trip</i> .	0 Un <i>peu</i> <i>non</i> <i>age</i> <i>très</i> <i>noir</i> , <i>très</i> <i>bête</i> et <i>très</i> <i>chant</i> .	5 On s'attendait à un <i>trip</i> <i>présenté</i> et <i>arty</i> , on se retrouve avec une <i>nostalgia</i> <i>admirable</i> et <i>habillée</i> sur la <i>mort</i> et l' <i>amour</i> . <i>Requiem</i> <i>for</i> <i>a</i> <i>life</i> ...	1 Le <i>parfait</i> <i>entrevue</i> du <i>dernier</i> <i>David Lynch</i> . <i>La-dessus</i> , <i>personne</i> ne me <i>contredira</i> !	6 <i>Matrix</i> , le 2001 de <i>notre</i> <i>génération</i> ? <i>Laisses</i> <i>mon</i> <i>rire</i> ...	6 <i>Indescriptible</i> . <i>Tout</i> <i>ceux</i> qui ont connu l' <i>Année</i> <i>avec</i> <i>un</i> <i>grand</i> <i>à</i> <i>en</i> <i>ressentiront</i> <i>transformés</i> .			
THE WOODS		4 Encore un <i>remontage</i> <i>très</i> <i>posé</i> <i>sur</i> <i>un</i> <i>studio</i> . <i>Nous</i> <i>le</i> <i>talent</i> <i>de</i> <i>McKee</i> <i>domine</i> <i>la</i> <i>caméra</i> !	5 Un <i>VRAI</i> <i>film</i> <i>fantastique</i> , certes <i>ambitieux</i> , mais surtout <i>racé</i> et <i>élégant</i> . <i>La</i> <i>grande</i> <i>classe</i> .	4 L' <i>ambiance</i> <i>envoûtante</i> et <i>un</i> <i>peu</i> <i>côté</i> <i>old school</i> <i>pas</i> <i>déplacent</i> <i>compensent</i> <i>les</i> <i>carences</i> d'un <i>remontage</i> <i>castrateur</i> .	4 Un <i>bon</i> <i>film</i> <i>d'apprentissage</i> à l' <i>ancienne</i> , malgré des <i>pièces</i> <i>de</i> <i>scénario</i> et un <i>rythme</i> <i>irregulier</i> .	2 <i>Ries</i> <i>de</i> <i>déconner</i> <i>certes</i> , mais en est un <i>droit</i> <i>d'atteindre</i> <i>un</i> <i>peu</i> <i>plus</i> <i>de</i> <i>la</i> <i>part</i> d'un <i>gars</i> <i>comme</i> <i>McKee</i> .	5 <i>Peu</i> <i>importe</i> <i>le</i> <i>remontage</i> , le <i>film</i> <i>transpire</i> <i>l'amour</i> <i>du</i> <i>fantastique</i> !	4 Un <i>nouveau</i> <i>portrait</i> <i>de</i> <i>la</i> <i>part</i> <i>de</i> <i>McKee</i> , dommage que l' <i>histoire</i> <i>soit</i> <i>relativement</i> <i>bataille</i> .		



« TOI AUSSI, MON CHER PETIT
LECTEUR DE MAD MOVIES,
BROSSE-TOI BIEN LES DENTS
AFIN DE MÉRITER TON
ABONNEMENT ! EN REVANCHE,
SI TU NE VEUX PAS FINIR
COMME MOI ET AVOIR LA MÊME
COUPE DE CHEVEUX QUE DAVID
DOUKHAN, FAIS QUAND MÊME
UN SAUT CHEZ LE COIFFEUR ! »

Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS

28 % D'ECONOMIE

Tarif hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° participation aux frais de port inclus

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*

9€ PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

☐ **OUI**, je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec **28 % de réduction** pour 11 numéros

☐ **OUI**, je profite de la nouvelle facilité de paiement de **9 € par trimestre***.

Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).

*Offre réservée à la France métropolitaine uniquement

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. Hors Europe / DOM-TOM (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRÉSENTÉ PAR MAD MOVIES

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

reconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
Nom : _____ Prénom : _____
Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
Établi : _____ Code : _____ Guichet : _____ N° de Compte : _____ Clé RIB : _____

Autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine Mad Movies.

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 75100 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR
493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)

Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____

Code Postal : _____ Localité : _____

Date : _____

Votre signature obligatoire : _____

☐ **Je préfère régler mon abonnement en une seule fois**

par chèque bancaire ou postal, libellé à l'ordre de **CPF/MAD MOVIES**

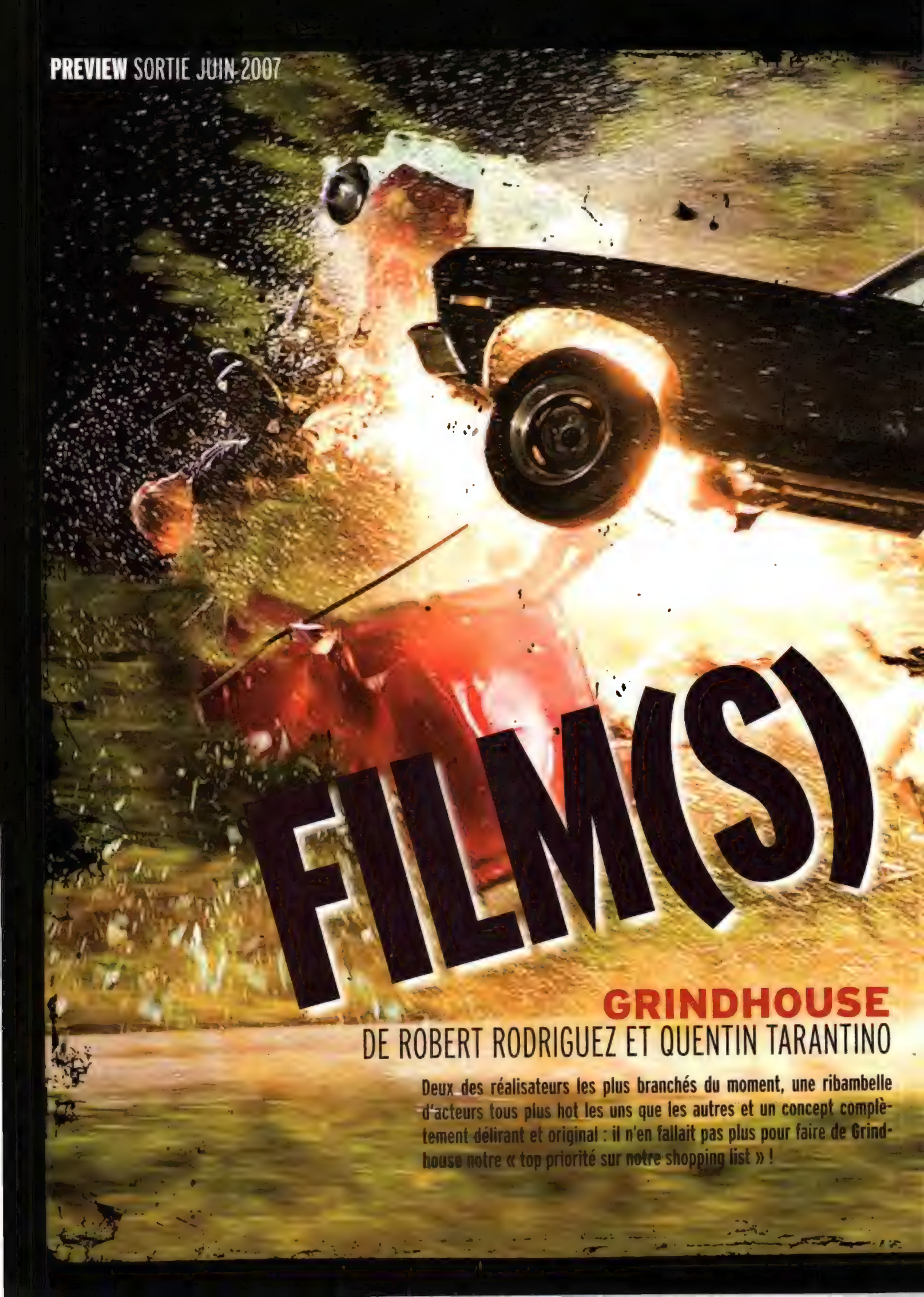
par carte bancaire n° _____ Date d'expiration _____

Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre carte, près de la signature. _____

Date et signature obligatoires

Conformément à la loi sur l'Informatique et Liberté de 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénoms, adresse et numéro d'abonné ou de cocher ici ☐

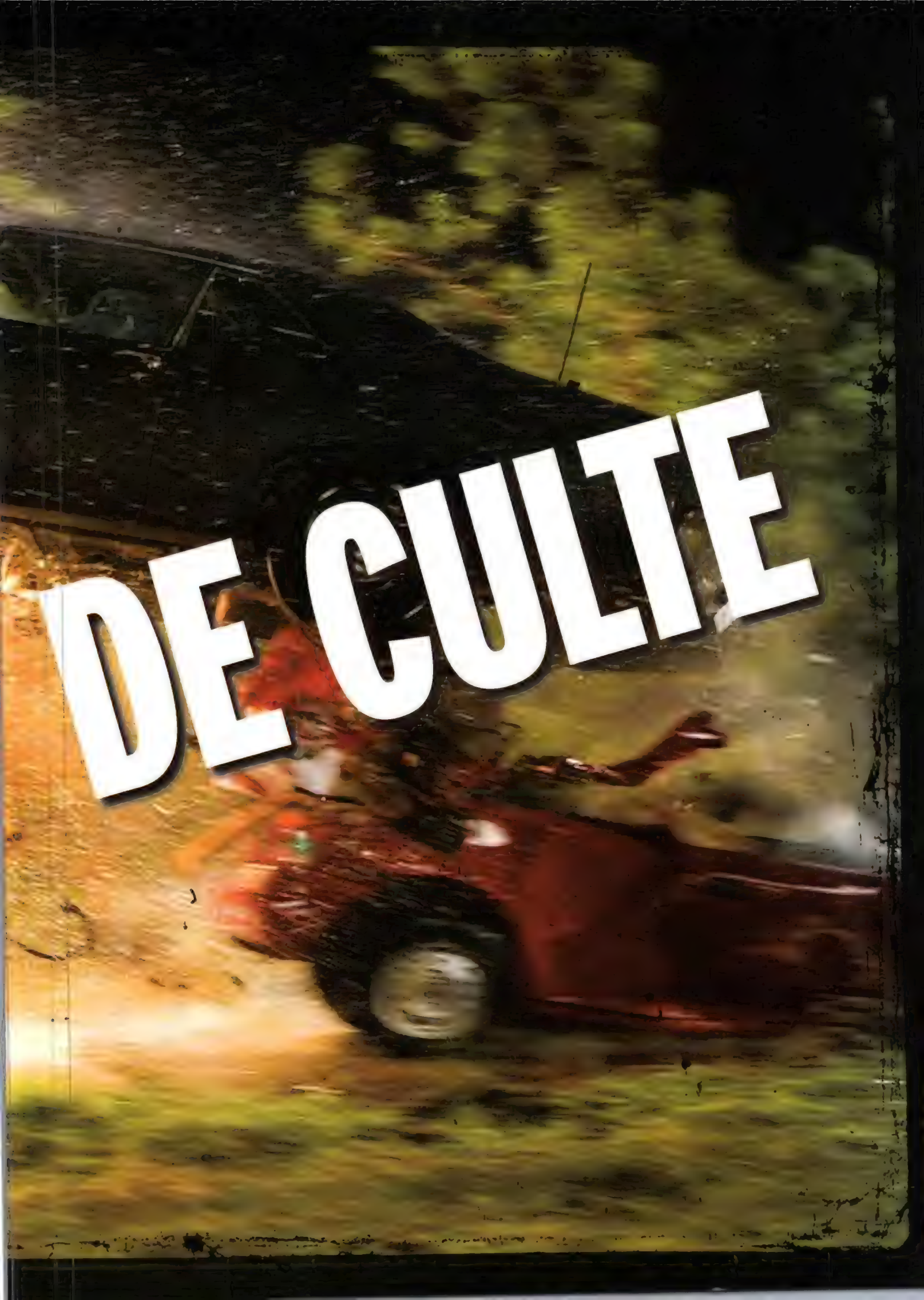
PREVIEW SORTIE JUIN 2007



FILMS

GRINDHOUSE
DE ROBERT RODRIGUEZ ET QUENTIN TARANTINO

Deux des réalisateurs les plus branchés du moment, une ribambelle d'acteurs tous plus hot les uns que les autres et un concept complètement délirant et original : il n'en fallait pas plus pour faire de Grindhouse notre « top priorité sur notre shopping list » !



DE CULTE



« J'avais l'habitude d'aller chez Quentin pour qu'il me montre des films dans sa salle de proje » se souvient Robert Rodriguez. « Il préparait des soirées où il me passait toutes ces bandes-annonces géniales de la grande époque, puis enchaînait sur un film, remettait des bandes-annonces puis encore un autre film. C'est alors que je lui ai dit : « Mec, il faut qu'on recrée ces nuits pour le reste du monde ! ». Et juste après, il était là : « Ouais, et il faut qu'on appelle ça Grindhouse ! ». Tels deux teenagers surexcités, Rodriguez et Quentin Tarantino accouchent tout simplement de l'un des films-concepts les plus excitants de ces dernières années : un double programme comme on n'en fait plus (deux longs-métrages pour le prix d'un), entrecoupé de (faux) trailers complètement délirants ! Les deux amis se précipitent alors chez Dimension pour pitcher leur idée au tout-puissant Harvey Weinstein, le patron du studio et producteur de *Sin City* et *Kill Bill*. Weinstein est euphorique : « Quand nous avons entendu le pitch, nous avons trouvé l'idée fantastique. Un double programme fait par ces deux types-là ? Les gens vont se ruer dans les salles à coup sûr. ». Une fois encore, le studio soutient Tarantino à 100 % en lui laissant un contrôle créatif total sur le métrage (chose rarissime chez les Weinstein). Jamais le dernier pour se lancer des fleurs, le réalisateur de *Pulp Fiction* résume la situation ainsi : « Dimension est toujours content qu'on leur apporte un nouveau projet ! ». De là à ce que le studio produise les films de vacances du bonhomme, il n'y a qu'un pas...

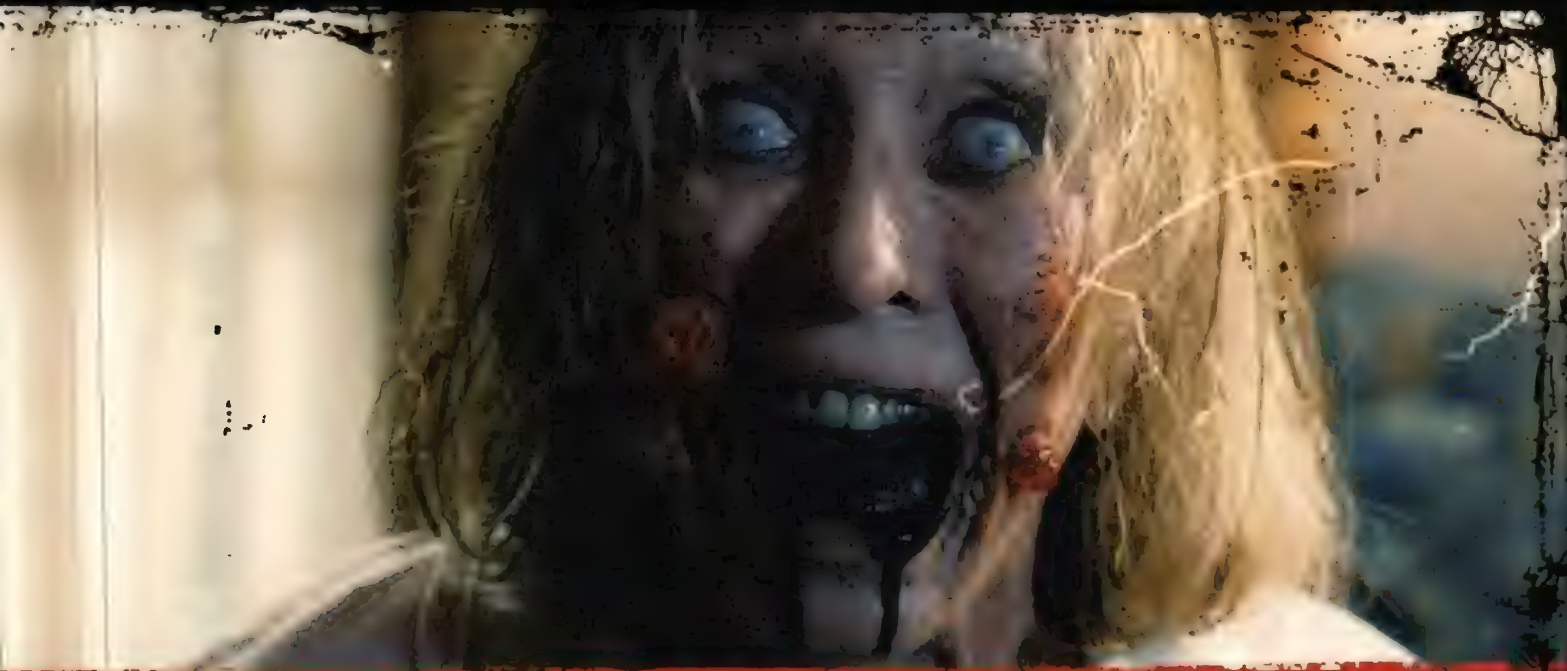
À peine la mise en chantier de *Grindhouse* est-elle rendue publique que le tout Hollywood fait des pieds et des mains pour participer à l'aventure. Le casting est, à ce titre, impressionnant : Rose McGowan (*The Doom Generation*), Freddy Rodriguez (*Bad Times*), Michael Biehn (*Aliens*), Tom Savini, Kurt Russell (*Tango & Cash*), Marley Shelton (*Sin City*), Josh Brolin (*Les Goonies*) ou encore la sexy Rosario Dawson (*Alexandre*) viennent, entre autres, se prêter au jeu

(de massacre) sans se faire prier. Tarantino et Rodriguez invitent aussi certains de leurs potes réalisateurs à tourner les fausses bandes-annonces qui serviront d'intermèdes entre les deux métrages (cf. encadré). *Grindhouse*, ou comment un projet de fanboys devient le film le plus attendu du moment. Le gros Harvey n'est pas peu fier de cet engouement général : « On parle de Robert et de Quentin, là. On est sûr que les scripts sont géniaux, que les réalisateurs sont géniaux, et c'est ça qui attire les acteurs les plus cool du moment. »

LA PLANÈTE DES ZOMBIES

« Mon film est un peu comme un *Carpenter* qui se déroulerait juste entre *New York 1997* et *The Thing*. » balance fièrement Rodriguez. « Ça faisait un moment que je voulais me frotter au film de zombies, parce qu'il n'y en avait pas eu de bon depuis longtemps. Et puis, en pleine phase d'écriture, voilà que déboulent tous ces films de morts-vivants ! Alors je me suis dit : « Bon ben, on ne va pas en faire des zombies, on peut trouver une autre raison pour laquelle ils sont comme ça. ». Et ce sont devenus des infectés. » Des infectés ? Dis donc, Robert, tu jouerais pas un peu sur les mots, là, comme Danny Boyle à l'époque de la sortie de *28 jours plus tard* ? « C'est comme dans ce film... » continue Rodriguez, qui se tourne vers son comparse Quentin pour lui demander de l'aide. « C'est quoi son nom, déjà ? » Tarantino : « C'est un long-métrage réalisé par Umberto Lenzi à la fin des années 70 et qui s'appelle *L'Avion de l'apocalypse*. Quand des amis à moi ont rencontré Lenzi à Rome, ils lui ont dit à quel point j'aimais le film. Et lui de balancer : « Des zombies ? Quels zombies ? Ce sont des infectés ! ». On reconnaît bien la la mauvaise foi légendaire du réalisateur de *Spasmo* ! Pas de zombies, donc, dans *Planet Terror*, mais une horde d'infectés qui sèment une grosse pagaille dans une petite ville du Texas. Jamais aussi bon que quand il s'attaque au genre (*The Faculty*, *Une nuit en enfer* et *Sin City* en témoignent), Rodriguez semble





avoir réussi son coup, puisque les premières images de son segment sont tout simplement jouissives. Weinstein, quant à lui, sait que **Grindhouse** n'aura aucun mal à se distinguer du reste de la production actuelle : « Je suis, bien sûr, un fan de ce qu'on voit actuellement, comme **Saw** ou **Hostel**. La plupart de ces films sont cool, mais ils commencent aussi à se ressembler de plus en plus. Je peux vous assurer que rien ne ressemble à **Planet Terror** ! C'est un peu comme ce que Robert a fait sur **Sin City** ou sur **Desperado**, il a su apporter sa petite touche qui le rend si différent. C'est pareil avec Quentin. Aucun film ne ressemble à **Death Proof**, qui est un slasher avec une voiture. Ça change du tueur de **Scream** ». Histoire de jouer à fond le jeu du double programme, Rodriguez a même prévu de retirer une bobine entière de son métrage, un clin d'œil à tous ces projectionnistes peu zélés à qui il est arrivé d'oublier certains moments-clés des films qu'ils projetaient. « Dans la seconde moitié, vous verrez un panneau qui dit « bobine manquante ». Un peu comme si vous vous étiez absenté 20 minutes aux toilettes et qu'à votre retour, c'était l'enfer sur terre. » Une idée originale et gonflée que l'on doit au réalisateur et ami de Robert Rodriguez, le Texan Richard Linklater (**A Scanner Darkly**).

LA VOITURE QUI TUE

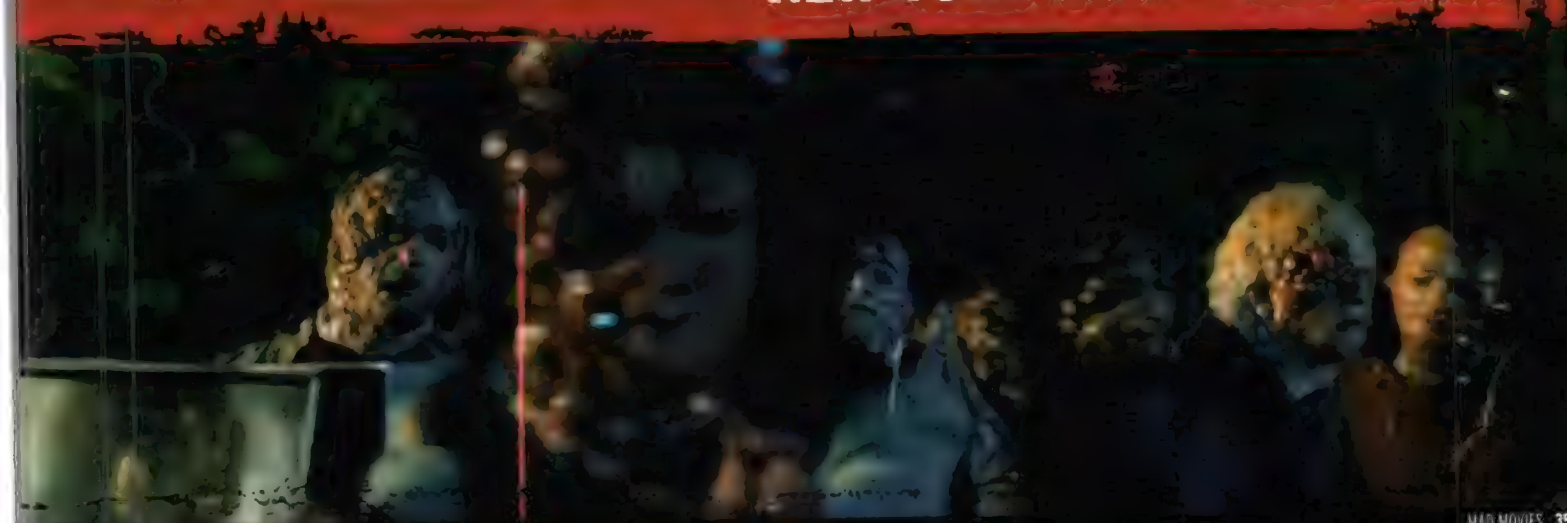
Déclat par Tarantino comme un « slasher où le couteau serait remplacé par une voiture », **Death Proof** narre les mésaventures d'un groupe de filles (dont Rosario Dawson) croisant la route d'un pilote psychopathe (incarné par Kurt Russell) dont le passe-temps

consiste à dézinguer des petites demoiselles à l'aide son gros engin (on parle de sa voiture, bande de pervers !). Pour Tarantino, le choix du slasher movie apparaît comme une évidence, tant ce genre, initié par **Black Christmas** puis **Halloween**, compte parmi ses péchés mignons : « Si le slasher est le genre auquel je voulais me frotter, c'est parce que je suis un gros fan de ceux datant de la fin des 70's/début des 80's. Ce qui les rend si bons, c'est la rigidité de leurs histoires. J'avais une idée sur un mec qui zigouille des nanas avec une bagnole. J'ai donc donné à cette idée la structure d'un slasher, et voilà ». En bon cinéophile, Tarantino cite volontiers les deux références maîtresses de **Death Proof** : « Pour les poursuites en caisses, c'est **Point limite zéro** (de Richard C. Sarafian - ndlr). Et pour les slashers, la référence évidente, c'est **Halloween**, bien qu'avec le temps, je crois que mon favori est peut-être **Meurtres à la St-Valentin** (signé George Mihalka - ndlr). ».

Slasher ou pas, **Death Proof** reste du 100 % Tarantino, puisque l'auteur de **Jackie Brown** ne s'est pas fait prier pour inclure dans certaines séquences quelques-unes de ses obsessions récurrentes, notamment son amour fétichiste des pieds féminins. L'actrice Mary Elizabeth Winstead (l'héroïne de **Destination finale 3**) en témoigne : « La scène est très étrange, mais vraiment cool. Elle a été filmée en noir et blanc et est vraiment flippante, car je fredonne une chanson alors que Kurt Russell tripote les panards de Rosano

Sur cette double-page : L'univers barré et jouissif de **Grindhouse**, où se télescopent pin-up à la jambe-fusil d'assaut, zombies dégénérés, bimbos affriolantes et tueur psychopathe à la queue burinée. Vivement le mois de juin, tiens !

« **PLANET TERROR** EST UN PEU COMME UN FILM DE CARPENTER QUI SE DEROULERAIT JUSTE ENTRE **NEW YORK 1997** ET **THE THING**. »





Dawson à son insu. « Du pur Tarantino, donc. » Bizarrement je crois que c'est l'un des meilleurs scénarios que j'ai écrits » annonce-t-il fièrement. « Ça ne sera pas un film à sketches comme celui tiré de *La Quatrième dimension*, mais un vrai double programme. Avec les trailers que nous tournons, nous essayons de créer un univers alternatif. » On peut reprocher beaucoup de choses au metteur en scène de *Kill Bill* (sa façon de s'habiller comme un mac, par exemple), mais certainement pas sa faculté de monter les projets les plus cool. Mais le bonhomme, tout comme son compère Rodriguez, ne prend cependant pas son travail à la légère, aussi fun soit-il. « Nous n'avons jamais dit que nous faisons un métrage merdique » s'exclame Tarantino. « Jamais ! Ce ne sont pas des films « so bad it's good » (si mauvais qu'ils en deviennent bons - ndr). Faute d'un meilleur terme, je dirais que *Grindhouse*, c'est comme les montagnes russes. Je crois qu'on pourrait sortir chacun de nos films séparément et qu'ils tiendraient la route. Mais c'est ça qui est cool sur ce projet : on a deux films, des bandes-annonces et des mauvaises copies ! Si en plus on pouvait avoir un peu de violence dans les salles, ce serait encore mieux ! Ça rendrait l'expérience encore plus interactive ! ». Des bastons pendant la projection de *Grindhouse* ? Mollo Quentin, faut pas pousser ! À la rigueur, on se contentera de quelques jurons bien sentis...

DOUBLE SUCCES ?

Programmé pour le mois d'avril aux États-Unis, *Grindhouse* s'est dévoilé il y a peu par le biais d'un trailer aussi court qu'addictif. Dimension a depuis mis en ligne le site officiel, qui joue le jeu de la nostalgie en proposant une balade interactive dans un vieux cinéma décrépit, et prévoit la sortie en mars d'un livre sur les coulisses du tournage. Même s'il y a une certaine ironie dans le fait de voir un film de studio bourré de stars rendre hommage à un genre d'ordinaire fauché et peuplé d'inconnus, on préfère ne pas cracher dans la soupe et juger sur pièces. Le métrage semble, lui, promis à un avenir des plus radieux, bien qu'Harvey Weinstein s'évertue à jouer les (faux) candides : « Si personne ne vient voir un double programme signé Rodriguez/Tarantino, très bien. On ne fait pas ça pour le grand public, mais il y a des gens qui meurent d'envie de voir *Grindhouse*. Nous ne prenons aucun risque financier, c'est un projet cool, et nous avons voulu le faire. » Quant aux rumeurs annonçant que le film serait scindé en deux pour son exploitation en salles, le producteur reste on ne peut plus évasif : « Nous voulons être en avance sur notre temps et ne pas suivre le mouvement. Robert et Quentin ont toujours une longueur d'avance. ». Ça a le mérite d'être clair...

Jean-Baptiste HERMENT

« AUCUN FILM NE RESSEMBLE À DEATH PROOF. »

POUR UNE POIGNEE DE TRAILERS...

Véritable cadeau offert aux fans, les fausses bandes-annonces de *Grindhouse* risquent de faire parler d'elles ! Outre le *Machette* de Rodriguez, dont on a pu voir des bouts sur le Net et qui s'annonce monstrueusement fun, *Grindhouse* comportera en sus trois trailers confiés aux bons soins de certains des meilleurs cinéastes du moment. Eli Roth, le réalisateur du controversé *Hostel*, nous offrira avec *Thanksgiving* un hommage sombre et gore aux psycho-killers à la *Maniac*. L'ex-métaux Rob Zombie (*La Maison des 1000 morts*) signe pour sa part la bande-annonce d'un film de loup-garou sobrement intitulé *Werewolf Women of the SS*, dans lequel le mythique Fu Manchu (Joué par Nicolas Cage !) affrontera une horde de SS (parmi lesquels le grand Udo Du sang pour Dracula Kier), dont la mission est de mettre au point une race de lycanthropes surpuissants ! L'anglais Edgar Wright (*Shaun of the Dead*) est récemment venu s'ajouter à la liste, bien que le sujet de son trailer n'ait pas encore été révélé. Difficile de rester de marbre devant une telle distribution... En cas de succès, ces fausses bandes-annonces pourraient même servir d'inspiration à de vrais longs, lors de la mise en chantier d'un hypothétique *Grindhouse 2*. Miam !

J.B.H.

Ci-contre :

Une photo du faux trailer de *Werewolf Women of the SS* que réalise Rob Zombie, un hommage évident à la saga des lisa, pierre angulaire de la racisation.





C'EST UN **SLASHER** AVEC UNE **VOITURE**. ÇA CHANGE DU TUEUR DE **SCREAM**. »



NIGHTMARE DETECTIVE DE SHINYA TSUKAMOTO

LA SCIENCE DES CAUCHEMARS

Les films de Shinya Tsukamoto sont toujours attendus avec impatience. Sorti au mois de janvier dans deux (!) salles à Tokyo, *Nightmare Detective* marque une nouvelle fois un glissement progressif du réalisateur vers des horizons inédits. Surprise, surprise !

Ci-dessous : Tsukamoto dirige le comédien Ryuhei Matsuda sur le tournage de *Nightmare Detective*.

Page de droite : Le *Nightmare Detective* (Ryuhei Matsuda), un personnage énigmatique qui n'a pas encore livré tous ses secrets.

De film en film, Shinya Tsukamoto ne cesse de nous surprendre. Jusqu'à *Bullet Ballet* (1998), son travail était porté par une vitalité destructrice et indépendante qui en avait fait – de façon hâtive – le porte-parole d'un certain cinéma underground nippon. À partir de *Gemini* (1999), le cinéaste change de direction, conscient peut-être de l'asphyxie artistique vers laquelle il se dirigeait. Reniement de ses œuvres de jeunesse ? Pas vraiment, car Tsukamoto n'a jamais aspiré à stagner dans l'underground (à la différence d'une Kei *Organ* Fujiwara, avec laquelle il travailla un temps – ils sont désormais brouillés), et continue au fond à évoluer dans un univers qui lui est propre, sur un plan aussi bien visuel que thématique. Si, en apparence, *Gemini*, *A Snake of June* et *Vital* peuvent sembler à des années-lumière d'un *Tetsuo* ou d'un *Tokyo Fist*, tous ces films partagent des similarités profondes qui font de Tsukamoto un auteur dans le sens le plus cinématographique du terme. Bien sûr, il y a certaines marques de fabrique indélébiles, comme la caméra virevoltante (Tsukamoto signe toujours lui-même sa photo et son montage) ou les compositions musicales aux résonances métalliques (systématiquement composée par Chu Ishikawa). Mais surtout, il existe certains sujets qui forment le cœur de son œuvre et que l'on retrouve dans toute sa filmographie.

DETECTIVE ONIRIQUE

Pour son nouvel opus, Tsukamoto se lance donc dans un thriller horrifique. Un métrage qui, dès le début, nous renvoie à la fois à un courant fantastique typiquement japonais, et à une certaine idée du film noir. Rien de surprenant, au fond, quand on découvre le titre de l'œuvre : *Nightmare Detective*. L'histoire suit une jeune et brillante policière, Keiko Kirishima (Hitomi) qui décide de se faire muter afin de mettre ses talents en pratique sur le terrain. Elle est immédiatement propulsée sur une enquête étrange, où deux victimes semblent s'être suicidées en plein sommeil. Ses supérieurs, conscients d'être face à un cas qui les dépasse, font appel à une aide extérieure. Accompagnée d'un collègue, Keiko prend contact avec un jeune homme suicidaire (Ryuhei Matsuda) capable de pénétrer dans les rêves des gens. Refusant dans un premier temps d'aider la police, il finit par accepter, et se retrouve confronté à un cauchemar d'un nouveau genre.

Nightmare Detective est peut-être (l'avenir nous le dira) le film le plus ouvertement commercial de Tsukamoto. C'est en tout cas son œuvre la plus linéaire, même si, par moments, le métrage porte clairement sa marque. Le premier élément le plus évidemment « vendeur » est le choix de l'actrice principale, la pop star Hitomi. Alors que le cinéaste a toujours eu le nez creux en termes de casting (en dénichant des inconnus sacrément doués, ou en plaçant des comédiens reconnus dans des rôles taillés sur mesure), il fait preuve ici d'une faute de goût évidente. Hitomi ne réussit à afficher que deux expressions durant tout le film – et encore, il faut attendre le dénouement pour voir la seconde. Rigide, gauche et trop typée dans son jeu, Hitomi fait clairement tâche. Mais son nom est vendeur... Autre indication de la vocation commerciale du métrage : une certaine volonté de faire du personnage-titre une sorte de détective récurrent, un Philip Marlowe ou un Kogoro Akechi (le plus célèbre enquêteur créé par Edogawa Rampo) dont les aventures pourraient être déclinées dans des





NIGHTMARE DETECTIVE

TOUT EN S'ADONNANT A UN CINEMA PLUS « GRAND PUBLIC »,
SHINYA TSUKAMOTO CONTINUE DE LIVRER UN TRAVAIL PERSONNEL.

A Shinya TSUKAMOTO
**NIGHTMARE
DETECTIVE**

romans, BD et, évidemment, des suites, aussi bien cinéma que télé. Il faut dire que le nom même du protagoniste principal, *Nightmare Detective*, est extrêmement porteur et digne d'un titre tout droit sorti d'un pulp. La fin du film laisse en tout cas présager d'éventuelles séquelles. Ce qui n'est pas une critique à l'encontre de Tsukamoto, vu que l'idée d'un héros serialisé a quelque chose d'irréremédiablement attachant pour tout amateur de pop culture. Dans sa démarche (commerciale), Tsukamoto se laisse aussi aller à une certaine nostalgie d'un cinéma et d'histoires plus simples, où les forces de l'ordre n'hésitaient jamais à demander au bout de deux minutes l'aide de quelque personnage aux pouvoirs extraordinaires. Pour autant, le *Nightmare Detective* n'est pas un enquêteur de l'étrange comme la littérature et le 7e Art nous en ont offert des dizaines depuis le début du XXe siècle. L'appellation « détective » est d'ailleurs quelque peu mensongère, puisqu'il ne fait qu'assister (à reculons) la police sur un cas particulier. Mais peut-être est-ce, là encore, un signe annonciateur de nouvelles aventures, notre personnage finissant par devenir un consultant régulier pour le compte des poulets... *Nightmare Detective* nous ramène donc vers un terrain relativement connu, celui des investigations surnaturelles, une sorte de croisement entre le travail d'Edogawa Rampo (on y revient), *Twin Peaks* et (dans un autre domaine) *Les Griffes de la nuit*. Détonnant, n'est-il pas ?

VITAL

Mais si Tsukamoto se laisse aller à des plaisirs coupables, le réalisateur reste pourtant proche de ses préoccupations. Commercial, certes, mais pas vide pour autant. *Nightmare Detective* est même le film qui met pour la première fois un nom précis sur l'une des thématiques majeures du travail du cinéaste. Depuis ses débuts, Tsukamoto n'a cessé de parler d'autodestruction, de mort et de violence, sans jamais traiter la question du suicide de façon frontale. Avec ce nouvel effort, c'est chose faite. Et pas qu'un peu, puisque le suicide est en fait le sujet principal du métrage. Même si ce thème sous-tendait presque toute l'œuvre du réalisateur, il ne l'avait jamais abordé sous un angle aussi froid et clinique. Il n'est bien évidemment pas le premier à le faire au Japon, mais cela lui permet une nouvelle fois de dissenter sur la société nippone et ses travers, par exemple les récentes « avancées » dans le domaine : le suicide par rencontre, sur le Net ou via le téléphone portable. Aux yeux de Tsukamoto, le suicidé n'est pas un individu isolé, mais bel et bien l'archétype même du Japonais, un type lambda incarnant toutes les peines et les frustrations de ses concitoyens. Dans deux scènes en particulier, le cinéaste filme une foule dont les pensées sont dominées par une envie d'en finir avec la vie. L'idée de suicide n'apparaît pas toujours consciemment aux différents personnages, mais c'est lorsqu'ils plongent dans leurs rêves, et donc dans leur moi profond, que ce « besoin » se fait sentir. Si le fait que nous sommes tous des suicidés en puissance reste à prouver, une chose est sûre – et Tsukamoto nous le rappelle : nous sommes tous des morts en puissance.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Coincidence pour le moins étonnante, *Nightmare Detective* a été élaboré parallèlement à *Paprika*, le dessin animé de Satoshi Kon qui propulse lui aussi l'un de ses personnages dans les rêves d'autrui afin de percer un mystère. Pas question de parler de plagiat ou d'influence, mais il est très intéressant de constater que deux des réalisateurs majeurs du cinéma japonais moderne ont décidé de se plonger en même temps dans le monde des songes pour faire ressortir certains aspects de la mentalité nippone. Pour Tsukamoto, la liaison rêve/suicide découle d'une

réalité bien concrète dont il traite depuis un moment : celle de la négation de la mort dans la société industrialisée (on se souvient de la scène du chat pourri dans une ruelle obscure dans *Tokyo Fist*), alors qu'elle n'a probablement jamais été aussi présente au Japon depuis une bonne décennie. Avec les pages Internet offrant des conseils pour « bien » se suicider, les sites de rencontres pour mourir en groupe ou la nouvelle mode des « meutres-suicides » (1) qui ne cesse de faire la une des journaux, le suicide est devenu quelque chose de trivial. Comme le dit Tsukamoto dans le film (il interprète « l'ennemi » du *Nightmare Detective*) : « Lorsque l'on est mort, il suffit peut-être juste d'appuyer à nouveau sur le bouton, et ça repart. » Une idée folle qui a pourtant été à de multiples reprises évoquée par de jeunes suicidés nippons, incapables de faire la différence entre un jeu vidéo et la vraie vie...

A SUIVRE

Tout en s'adonnant à un cinéma plus « grand public » (enfin, on se comprend, *Nightmare Detective* n'est pas non plus le genre de film que TF1 diffuserait le dimanche soir en prime time), ou tout du moins plus facilement catégorisable, Tsuka-

Ci-dessous : La pop star Hitomi incarne Keiko Kirishima, une femme-flic qui devra faire appel au *Nightmare Detective* pour coincer un mystérieux tueur.



moto continue donc de livrer un travail personnel. La sensation de « pesanteur » qui caractérisait ses précédents métrages (principalement due aux sujets abordés) s'est ici considérablement amoindrie, même si cela n'empêche pas le cinéaste d'illustrer un thème qui n'a rien de léger – et qu'il n'entend pas traiter comme tel. *Nightmare Detective* apparaît presque comme une œuvre récréative, toujours empreinte d'une certaine noirceur, mais plus décomplexée dans son cheminement et dans son humour, un élément qui ponctue régulièrement l'histoire. Il n'y a jamais eu véritablement de consensus sur le travail de Tsukamoto, sorti de ses tout premiers films « cyberpunk ». Avec *Nightmare Detective*, il est clair que le réalisateur va, plus que jamais, créer un schisme parmi ses fans, tout en réussissant à attirer certains spectateurs jusqu'alors peu réceptifs à son cinéma. Reste à savoir maintenant où vont l'emmener son héros et ses futurs projets. Et pourquoi pas un *Flying Tetsuo vs. Nightmare Detective* ?!

Julien SÉVÉON

(1) Un membre du foyer, souvent le père ou la mère, mais parfois aussi l'un des enfants, tue toute sa famille avant de se suicider.

MEMORIES

On vous rassure tout de suite (et tant qu'à faire, on évacue l'inévitable blague pourrie), David Fincher ne s'est pas attelé à un remake des molles aventures télévisuelles de notre Francis Huster tristement national. S'il est bien ici question de tueur, c'est à un prédateur d'un tout autre calibre que s'attaque le réalisateur de *Fight Club*. Car ce fameux Zodiac est tout simplement au cœur de l'une des plus célèbres affaires criminelles de l'Histoire des États-Unis, et devient devant la caméra de Fincher le sujet d'un des films les plus attendus de l'année 2007. This is the Zodiac speaking...

Fincher, serial killer... Difficile de ne pas penser à *Se7en*, l'un des métrages les plus emblématiques et les plus puissants du genre. Pourtant, ceux qui s'attendent à un déchaînement de visions dantesques et de perversité pelliculée risquent bien d'en être pour leurs frais. Car le réalisateur de *The Game* n'a aucunement l'intention de livrer un *Se7en II*, mais plutôt le JFK du film de tueur en série. Et pour mieux cerner l'ampleur de la tâche, rien de tel qu'un petit rappel des faits.

LES ORIGINES DU MAL

Le 20 décembre 1968, David Faraday, 17 ans, et Betty Lou Jensen, 16 ans, se garent sur la route isolée de Lake Herman, dans la ville de Vallejo, en Californie, certainement dans le but de se livrer à d'innocents attouchements. Mais le sort en décidera autrement. Un homme s'approche de leur véhicule, et tue Faraday d'une balle dans la tête. Jensen tente de s'enfuir à pied, mais est touchée à 5 reprises dans le dos. À cette époque, la thèse du serial killer n'est aucunement envisagée. Ce n'est que 7 mois plus tard, suite à l'agression, dans des circonstances similaires, de Darlene Ferrin (elle n'y survivra pas), et de Michael Mageau (lui, si), que le tueur se manifeste en appelant la police de Vallejo. Il s'arroge la responsabilité de l'attaque de Ferrin et Mageau en donnant des détails seulement connus des enquêteurs, et en fait de même pour le double meurtre Faraday/Jensen. Par la suite, le meurtrier s'adressera aux services de police et à de grands quotidiens américains (dont le *San Francisco Chronicle*) par le biais de lettres énigmatiques, certaines contenant des codes et des énigmes censées révéler sa réelle identité (d'où son surnom). Si, aujourd'hui, on peut avec certitude lier 5 affaires aux agissements du Zodiac, ce dernier se vantait de compter 37 victimes à son tableau de chasse. Peut-être le clame-t-il encore de nos jours, puisque le tueur n'a jamais été appréhendé.

« *Zodiac* est un thriller psychologique qui va au-delà de son sujet de base. Le film suit plusieurs personnes dont les vies ont été irrémédiablement chamboulées par la folie qui régnait alors à San Francisco. » C'est l'acteur Ezra Buzzington (Goggle dans *La Col-*

line a des yeux version Aja) qui met ainsi en évidence les enjeux du nouveau métrage de David Fincher. Car si le film devrait logiquement se poser en métaphore de la désillusion qui a frappé de plein fouet l'Amérique après les douces années du Flower Power, il permet surtout au réalisateur d'*Alien 3* de broser le portrait de personnages obsédés par ce tueur insaisissable. Comme le détective Dave Toschi (Mark Ruffalo, vu entre autres dans *Windtalkers*, *Collateral*, mais aussi dans *Et si c'était vrai...*) – qui servit de modèle à Steve McQueen pour *Bullitt* –, et Robert Graysmith (Jake Donnie Darko Gyllenhaal), dessinateur pour le *San Francisco Chronicle*. Ce dernier s'impliqua à ce point dans l'affaire qu'il écrivit deux livres sur le sujet. Des ouvrages qui sont aujourd'hui à la base du scénario rédigé par James Vanderbilt (coauteur des scripts de *Nuits de terreur* et de *Bienvenue dans la jungle*, et auteur de celui de *Basic*). Celui-ci explique à quel point mettre *Zodiac* sur pied a été facile, loin des limbes du développement hell (même si le projet fût d'abord proposé à Disney par le scénariste Shane Salerno). Vanderbilt soumet l'idée au producteur Brad Fischer, avec qui il avait déjà travaillé sur le McTiernan. « *Nous avons écrit une première mouture, et l'avons envoyée à David Fincher. C'était un peu comme courtoiser la plus belle fille de la classe : au pire, elle peut refuser, et c'est tout. Mais à ma grande surprise, et à mon grand plaisir, Fincher a tout de suite accepté* » explique Vanderbilt. Le projet se monte sous la double égide de la Paramount et de la Warner, et le cinéaste, qui ne cesse de quitter les navires (*Les Seigneurs de Dogtown*, *Le Dahlia noir*) rameute certains de ses fidèles, comme le chef-op Harris Savides (*The Game*, mais aussi les derniers *Gus Van Sant* et *The Yards* de James Gray) ou le monteur Angus Wall (*Panic Room*). Avec 80 millions de dollars en poche, Fincher se lance sur les traces du Zodiac.

LE DETAIL QUI TUE

Ce n'est pas la première fois que le tueur qui terrorisa San Francisco inspire le cinéma. En plus d'avoir servi de modèle pour la création de plusieurs meurtriers de celluloid (entre autres, le Scorpion de *L'inspecteur Harry*, le Gemini Killer de *L'Exorciste : la suite*, ou encore le copycat du récent *Zodiac Killer* d'Ulli Lommel), l'insaisissable maniaque a vu ses actes mis en scène dans deux films : le B/Z *The Zodiac Killer* de Tom Hanson (1971), et le très opportuniste (et très moyen d'après ceux qui l'ont vu) *The Zodiac* d'Alexander Bulkley, sorti dans quelques salles américaines en mars 2006. Des essais peu concluants qui mettent surtout en lumière le poids pesant sur les épaules de Fincher : si l'affaire du Zodiac hante encore la pop culture et l'inconscient collectif américains, le grand film sur le sujet reste à faire. Et le réalisateur ne compte pas livrer un thriller hollywoodien vaguement inspiré de faits réels, mais bien une œuvre pointue et ultra documentée. La maniaquerie légendaire du cinéaste se vérifie une nouvelle fois, tant le bonhomme s'est impliqué dans l'inévitable travail de recherches. « Si le film est basé sur les livres de Graysmith, Fincher a réuni plus d'une tonne de documentation et d'inter-

ZODIAC DE DAVID FINCHER

OF MURDER

views qu'il a lui-même menées. Quand il a montré tout ça à un policier du SFPD, ce dernier s'est exclamé : « Mon dieu, nous n'avons même pas pu rassembler autant d'informations ! », se rappelle Mark Ruffalo. Des recherches tellement pointues que les producteurs affirment avoir recueilli de nouvelles preuves. « Ce que nous avons appris lors de nos recherches, nous le gardons pour le film » déclare Brad Fischer avec malice. Quoi qu'il en soit, cette volonté malade de coller au plus près à la réalité facilite grandement le travail des acteurs, comme l'explique Donal Logue (*Urgences*, *Et si c'était vrai...* – c'est une réunion d'anciens ou quoi ?), qui se glisse ici dans la peau du détective Ken Narlow : « Le truc génial avec Fincher, c'est que tout ce qui vous entoure,

du meuble sur lequel vous êtes assis aux rapports de police dans le dossier en face de vous, est rigoureusement identique aux objets de l'époque. C'est comme si vous étiez réellement au cœur de l'enquête. C'est difficile à décrire... Par exemple, vous ouvrez la mallette que vous a donnée l'accessoiriste, et elle contient les vraies photos des scènes de crime. Du coup, vous ne pouvez que devenir le personnage que vous êtes censé incarner. ». Mais cette tendance obsessionnelle, qui semble lier Fincher aux protagonistes et thèmes de son film, peut aussi mettre mal à l'aise. Ainsi la comédienne Pell James (*Broken Flowers*), qui incarne la victime Cecelia Shepard : « C'était vraiment bizarre. Nous avons tourné à l'endroit même où elle a été tuée, et c'était presque le jour de



De haut en bas et de gauche à droite : Robert Graysmith (Jake Gyllenhaal) et Paul Avery (Robert Downey Jr.), du *San Francisco Chronicle*, vont devenir les interlocuteurs privilégiés du *Zodiac*.

Le modus operandi du *Zodiac* : tuer de façon rapide, précise et implacable.

Une silhouette indéfinie, menaçante et dominante : le *Zodiac* selon Fincher.



l'anniversaire de sa mort. ». Une authenticité qui trouble également les authentiques acteurs du drame, certains ayant officié comme consultants. Pour le vrai Ken Narlow, qui a assisté au tournage de la scène de l'attaque du couple Cecelia Shepard/Bryan Hartnell sur les lieux mêmes de l'agression, « cela a ravivé beaucoup de souvenirs. (...) Revivre aux premières loges certaines des choses qui se sont déroulées à l'époque – l'agonie, la douleur des familles – ne fait que mettre en exergue votre impuissance. ».

VIPER AU POINT

« Ma conception des notions de « facile » et « difficile » a été complètement chamboulée par ce film. Le premier jour, pour le premier plan, il y a eu 67 prises. Je me demandais si c'était une sorte de blague... » Le responsable des malheurs du pauvre Jake Gyllenhaal ? La technologie. Car Fincher a choisi de tourner intégralement en HD, faisant de *Zodiac* le premier gros film de studio entièrement numérique. « Nous sommes véritablement au cœur d'un processus d'où la cassette analogique a été bannie, car nous enregistrons les images sur des disques durs qui vont directement en salle de montage. Là, nous déchargeons et sauvegardons les données, puis nous les convertissons dans un format utilisable par le monteur. Dans le même ordre d'idée, lorsque nous envoyons nos images aux compagnies d'effets spéciaux, nous leur livrons directement des fichiers informatiques. Les seules cassettes impliquées sont celles qui servent à conserver les sauvegardes. Mais du coup, sur le plateau, nous tournons sans filet, puisque cette sauvegarde se fait dans la salle de montage. Pour un film de studio, c'est vraiment nouveau » explique le superviseur de la

postproduction Peter Mavromates. Un processus qui a pourtant longtemps fait peur aux studios, comme le raconte Fincher, qui, pour rassurer les pontes, a dû promettre d'y aller de sa poche en cas de perte de données : « Déjà, à l'époque de *Panic Room*, je voulais filmer en HD. Mais Sony Pictures pensait que ce système n'était pas assez sûr pour l'utiliser sur l'intégralité d'un film à gros budget... ».

Après l'avoir testée sur quelques publicités, Fincher choisit d'utiliser sur *Zodiac* la fameuse caméra Viper FilmStream, déjà employée par Michael Mann sur *Collateral* et *Miami Vice* : « La Viper ne ressemble ni à la pellicule, ni à la vidéo. Elle a sa propre patine. Cela correspond tout à fait à ce que je veux faire sur *Zodiac*. L'image possède une certaine beauté, très ancrée dans le réalisme, ce qui est parfait pour cette histoire. ». Et les particularités liées à la nature numérique de l'appareil lui permettent de filmer quasiment à volonté : « Rien que le fait de ne pas avoir de clap de début et de fin (ils sont automatiquement générés par le système – ndlr) nous fait économiser 30 minutes par jour. De plus, il n'y a quasiment jamais de pause pour recharger la caméra. Robert Downey Jr. m'a dit qu'il n'avait jamais été debout aussi longtemps sur un tournage. ». Fincher laisse libre cours à sa boulimie et à son jusqu'au-boutisme, s'offrant ainsi le luxe de posséder une infinité de choix au moment du montage. Au total, le nombre de prises conservées, converties en autant de fichiers informatiques, se monterait à plusieurs centaines de milliers !!! On comprend mieux pourquoi Gyllenhaal a été fortement dérouté par son premier jour de tournage... « Si vous êtes un acteur expert en technique, vous survivrez. Dans le cas contraire, vous détesterez David Fincher. Moi, je l'adore ! » se marre Robert Downey Jr., qui interprète Paul Avery, journaliste au *San Francisco Chronicle*.

LOIN DES YEUX, PRES DU CŒUR

Sujet passionnant, obsession du détail, technologie visionnaire... *Zodiac* a tous les éléments en main pour créer l'événement. Fincher semble même avoir calmé ses ardeurs formalistes, qui en irritèrent certains à la sortie de *Panic Room*. Aux dires de ceux qui ont eu la chance d'assister aux projections-tests, la mise en scène de *Zodiac* se veut avant tout réaliste, via de longs plans-séquences certes élaborés, mais jamais tape-à-l'œil. Le feeling documentaire, appuyé par une référence évidente, déjà palpable dans la bande-annonce, aux *Hommes du président* (le score est d'ailleurs signé David Shire, compositeur sur le film de Pakula, mais aussi sur le *Conversation secrète* de Coppola), ne se limite donc pas aux efforts déployés en termes de reconstitution, et imprègne les 3 heures du métrage. Un bon signe. Pourtant, tel le pigeon à la

grise robe, **Zodiac** ne cesse de se dérober à nos regards : le film a été maintes fois repoussé, aussi bien aux États-Unis qu'en France. La raison de ces reports ? Encore une fois, la maniaquerie de Fincher, qui a organisé des séances de reshoots afin d'approfondir quelques points. De plus, on murmure que le métrage pâtirait de sa durée conséquente. Les déboires subis par **The Assassination of Jesse James by the Coward Robert Ford**, que la Warner ne se résout pas à sortir en raison de sa longueur (3 heures là aussi), ne sont pas faits pour rassurer, et l'on se demande si le studio n'a pas demandé à Fincher de livrer une version écourtée. Bref, **Zodiac** est un authentique pari à plus d'un titre, mais pour nous, le film est surtout la promesse d'une expérience ultra immersive et, paraît-il, sacrément flippante. Et quand on sait que le cinéaste devrait s'atteler, après **The Curious Case of Benjamin Button**, à une adaptation du roman graphique **Torso** (à ne pas confondre avec le giallo/slasher de Sergio Martino) narrant l'affrontement entre Eliot Ness et un meurtrier retors, on se prend à rêver d'un plus vaste dessein, qui placerait **Zodiac** au centre d'une trilogie sur les tueurs en série. **Se7en**, **Zodiac**, **Torso**, ou la Sainte Trinité du serial killer selon David Fincher ?

Laurent DUROCHE



De haut en bas :
Les inspecteurs
Dave Toschi
(Mark Ruffalo) et
Bill Armstrong
(Anthony Edwards)
se lancent sur
la trace de
l'insaisissable
tueur.

Dave Toschi arrive
sur les lieux d'une
nouvelle tuerie.

« DEJA, A L'EPOQUE DE **PANIC ROOM**, JE VOULAIS **FILMER EN HD**.
MAIS SONY PICTURES PENSAIT QUE CE **SYSTEME** N'ETAIT PAS ASSEZ
SUR POUR L'UTILISER SUR L' **INTEGRALITE** D'UN FILM A GROS BUDGET... »



BUG DE WILLIAM FRIEDKIN

MYSTERIOUS SKIN

« LA REALITE EST JUSTE UNE FAÇON
DE VOIR LES CHOSES » (PHILIP K. DICK)

Un titre mystérieux, un réalisateur exalté, un casting atypique... La résultante de l'équation est d'une simplicité absolue : chef-d'œuvre total. Attention, l'expérience que vous allez vivre avec *Bug* n'est pas interdite, elle est juste furieuse, inclassable, presque indescriptible. Préparez vos trousse de secours, Friedkin va sévèrement vous amocher.

Un motel miteux paumé au beau milieu d'un désert désolant. Une jeune femme seule, vivant recluse dans une minuscule chambre décrépite et crasseuse après avoir perdu son enfant dans des circonstances étranges (Ashley Judd). Une amie fidèle trimballant son corps de déesse dans ce décor glauque (Lynn Collins). Un ex-boyfriend sorti de taule, adepte de la persécution et des roustes musclées (Harry Connick Jr.). Un énigmatique vétéran de guerre étrangement bienveillant, contaminé par un mal inconnu (Michael Shannon). Cadre et personnages sont plantés, il ne reste plus qu'à dynamiter le tout et à y injecter une bonne dose d'obsessions morbides, de pulsions destructrices, de chaos primitif. Et à ce petit jeu, William Friedkin va faire preuve d'une adresse à vous laisser pantois. L'enfer est à lui certes, mais il compte bien vous y plonger l'espace d'une centaine d'inoubliables minutes.

DE BRUIT ET DE FUREUR

Adapté d'une pièce de théâtre à succès, et tourné en une vingtaine de jours avec une petite équipe et des acteurs ultra impliqués, *Bug* tranche radicalement avec les grosses machines hollywoodiennes précédemment confiées à William Friedkin. Ici, pas de stars capricieuses, d'exécutifs manipulateurs





Ci-dessus :
Agnes (Ashley
Judd) en plein cœur
de l'antré de la
folie...

ou de planning oppressant, le cinéaste est entièrement libre, focalisant ainsi son énergie sur la conception de son œuvre. Le luxe, total, permet au maître de livrer son long-métrage le plus abouti depuis *Police fédérale*, *Los Angeles*. Oui, rien que ça ! Car autant l'annoncer d'emblée : vous n'avez rien vu de tel sur un écran de cinéma de toute votre vie, et rien ne peut vous y préparer. *Bug* est un film « vivant » et traumatisant. Lors de sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, il laissa bon nombre de spectateurs médusés, tous pris de court par cette déflagration d'émotions brutes, ce crescendo terrifiant aux relents d'apocalypse. Un conseil néanmoins : tenez-vous à l'écart de toute image trop parlante et de certaines révélations que vous trouverez ici et là. Pour apprécier *Bug* et vivre l'impact de sa découverte avec intensité, il est fortement conseillé d'en savoir le moins possible et de « recevoir » le métrage en plein dans les mirettes, sans sommation aucune.

MOTEL HELL

Dès le premier plan, une sublime vue aérienne plongeant lentement vers le motel – le lieu principal de l'action –, Friedkin prouve qu'il n'a rien perdu de sa maestria visuelle. Rappelant à la fois l'ouverture du *Sang du châtiment* et celle de *Traqué*, cette scène, parasitée par une sonnerie de téléphone inquiétante (on pense d'ailleurs instantanément à l'entêtante sonnerie d'*Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone), donne le « la » en matière de paranoïa larvée. D'où vient ce bruit ? Qui se cache derrière cet appel ? Pourquoi cette insistance ? Les questions assaillant le personnage campé par Ashley Judd (qui fait oublier, le temps d'un rôle, toutes les purges dans lesquelles elle a pu tourner) sont les mêmes que les nôtres, et Friedkin, en à peine quelques secondes, enclenche avec brio le sacrosaint processus d'identification, si laborieux à mettre en place chez les réalisateurs les moins talentueux. En une poignée de

plans, nous savons tout, ou presque, du personnage principal. Relative nouveauté dans *Bug* à ce propos : Friedkin délaisse les figures viriles de son cinéma pour se concentrer sur une femme forte qui n'aurait pas détonné dans une œuvre de Kathryn Bigelow. Et quand on connaît le machisme revendiqué du bon-homme (qui avoue sans détour ne s'intéresser qu'à des histoires de mecs), on se dit qu'il s'agit là d'un tournant surprenant de la part d'un cinéaste si entêté. Mais qu'on ne se y trompe pas : ce n'est pas parce que Friedkin abandonne les récits policiers survoltés qu'il va se laisser aller à l'apathie filmique. Bien au contraire, sa mise en scène n'a jamais été aussi inventive et électrique. Chaque dialogue, chaque regard, chaque face-à-face est filmé comme une véritable séquence d'action. Les procédés chers au réalisateur (zooms brutaux, décadrages violents...) sont mis ici au service d'une histoire sordide de folie contagieuse. À l'instar de McTiernan qui explosait les limites topographiques de son action dans *Basic*, Friedkin transcende son huis clos et le propulse dans une dimension puissamment immersive. L'hystérie des situations atteint ainsi la même puissance et la même explosivité que les poursuites automobiles de *French Connection*, *Police fédérale*, *Los Angeles* ou *Jade* (film à réhabiliter d'urgence soit dit en passant). En un simple mouvement de caméra ou inclinaison de cadre, le réalisateur de *L'Exorciste* parvient à rendre spectaculaires des échanges verbaux qui, chez un autre metteur en scène, auraient pu être d'une platitude lénifiante. Car si le matériau d'origine est bel et bien une pièce de théâtre, il n'est pas question pour le cinéaste d'en livrer une « simple » version filmée complètement amorphe. Friedkin, réalisateur du mouvement, ne peut appliquer aucune restriction à ses désirs plastiques. Grand amateur d'art, il compose ses cadres telles des toiles de maître, à l'instar d'autres esthètes du cinéma comme Michael Mann et Dario Argento. L'image de Max von Sydow planté devant la maison

BUG EST UNE EXPERIENCE SENSORIELLE UNIQUE, QUI SE



des MacNeil dans *L'Exorciste* citait directement *L'Empire des lumières* de Magritte. La jungle hostile du *Convoi de la peur* rappelait la végétation morbide de *L'Île des morts* de Böcklin. Les orgies urbaines de *Cruising* paraissent sortir tout droit d'une œuvre de Jérôme Bosch. Peut-être inconscientes (Friedkin reconnaît être bien plus influencé par la musique – comme Scorsese – que par d'autres images), ces références nourrissent le cinéma du réalisateur qui, une nouvelle fois, parvient à donner une teneur esthétique véritablement cohérente à son métrage, décuplant ainsi l'effet d'un récit déjà ravageur.

IN THE ABSENCE OF LIGHT, DARKNESS PREVAILS

Si *Bug* s'inscrit dans la continuité des grandes thématiques du cinéma de Friedkin (la contamination du Mal, la perte d'identité...), il puise aussi son inspiration dans la littérature, et plus particulièrement dans l'œuvre de Philip K. Dick, l'écrivain de la paranoïa. *Substance mort*, son roman déjà adapté par Richard Linklater, se voit ainsi cité dans *Bug*, par l'intermédiaire du personnage parano incarné par le génial Michael Shannon (qui reprend d'ailleurs le rôle qu'il tenait déjà dans la pièce originale). On pense aussi à l'absurdité kafkaïenne dans certains passages complètement azimutés, dont le final, qui à coup sûr restera longtemps gravé dans les mémoires. Et de séquences déjà cultes, *Bug* en regorge : la première apparition d'Harry Connick Jr., émergeant d'un nuage de fumée tel un démon sortant des ténèbres, ou cette scène de sexe, sublime de moiteur et de sensualité, entre Shannon et Judd, aussi magnétique que l'étreinte désespérée de Donald Sutherland et Julie Christie dans le *Ne vous retournez pas* de Nicolas Roeg (1). Expérience sensorielle unique, qui se doit d'être vue jusqu'à l'ultime seconde de son générique (les fans de *Police fédérale*, *Los Angeles* feront immédiatement le parallèle), *Bug* est certainement le long-métrage le plus inventif de ces dix dernières

années, et le plus radical de son auteur depuis belle lurette. C'est dire le jusqu'au-boutisme de la bête !

FABRIZIO FASULO

(1) Sommet de cinéma paranoïaque qui partage d'ailleurs très curieusement avec *Bug* le thème de la perte d'un enfant et du besoin obsessionnel de le retrouver. Quand on sait à quel point le film de Roeg a été pillé, notamment par Dario Argento et Brian De Palma, on peut se poser la question de son influence sur le dernier opus de Friedkin.

USA. 2006. REAL : WILLIAM FRIEDKIN. SCEN. : TRACY LETTS D'APRES SA PROPRE PIÈCE. DIR. PHOT. : MICHAEL GRADY. MUS. : BRIAN TYLER. PROD. : KIMBERLY C. ANDERSON, MICHAEL BURNS, GARY HUCKABAY, MALCOLM PETAL, ANDREAS SCHARDT ET HOLLY WIERMSA POUR BUG LLC, DMK MEDIENFONDS INTERNATIONAL, INFERNO. DISTRIBUTION : HOLLY WIERMSA PRODUCTIONS, LIFT, PRODUCTION ET LIONSGATE FILMS. INT. : ASHLEY JUDD, MICHAEL SHANNON, LYNN COLLINS, BRIAN F. O'BYRNE, HARRY CONNICK JR. DUR. : 1H40. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 FÉVRIER 2007.

Ci-dessus, de haut en bas :

Tout juste sorti de prison, Jerry (Harry Connick Jr.) revient terrifier son ex-compagne.

Agnes et Peter (Michael Shannon), deux outcast réunis par la solitude... et la folie.

Peter, un personnage mystérieux et ambigu qui cache un lourd secret.

DOIT D'ÊTRE VUE JUSQU'À L'ULTIME SECONDE DE SON GÉNÉRIQUE.

ACTUALITE SORTIE LE 21 FEVRIER

BACK

PRIMER DE SHANE CARRUTH

Lauréat du Grand Prix au Festival de Sundance en 2004, le premier film de Shane Carruth débarque enfin chez nous, précédé d'une excellente réputation. Tourné pour trois francs six sous, *Primer* ne manque pas d'ambition et constitue déjà l'une des grandes surprises de ce début d'année 2007 !

Un groupe d'ingénieurs travaille sans relâche sur une invention révolutionnaire. Lorsque l'un d'eux parvient enfin à faire fonctionner ladite machine, le choc est énorme : ils ont trouvé le moyen de remonter dans le temps. Plutôt que d'en parler à leurs collègues, deux des membres décident de garder leur découverte secrète et de l'utiliser à des fins personnelles. Mais on ne joue pas impunément avec le temps sans en payer le prix.

Les paradoxes temporels, on connaît. Que ce soit le T-800 tentant de faire la peau à la mère de John Connor avant même sa naissance, le timide Marty McFly repoussant inlassablement les avances de sa maman lycéenne ou encore

ce pauvre Bill Murray condamné à revivre cette maudite journée de la marmotte, on ne compte plus les situations scientifiquement impossibles que la magie du cinéma a su rendre crédibles le temps d'une projection. Champ d'expérimentation formidable pour tout scénariste, le « time travel movie » a connu ses échecs (*Dar l'Invincible 2*, *Les Maîtres de l'univers*, *Star trek IV – Retour sur Terre*...) et ses réussites (les 2 premiers *Terminator*, les 2 premiers *Retour vers le futur*...) sans jamais lasser son public. *Primer*, quant à lui, s'inscrit sans mal dans la seconde catégorie, tant il transcende à chaque instant son manque de moyens par une ingéniosité redoutable.

Autant mettre les points sur les « I » : que ceux qui espèrent un déluge d'action et/ou une production gorgée de SFX spectaculaires passent leur chemin, car ils risquent d'être sacrément déçus. Avec un budget ridicule de 7000 (!!!) dollars, le premier long de Shane Carruth est l'antithèse même d'un blockbuster ! *Primer*, c'est avant tout deux hommes qui discutent de paradoxes temporels pendant près d'une heure et demie. Le réalisateur ne prend jamais le spectateur par la main et refuse de simplifier l'aspect scientifique de



IN TIME

son œuvre dans le but de plaire au plus grand nombre. Loin de rendre le métrage hermétique, cette approche froide et rigoureuse du voyage dans le temps donne au film une authenticité imparable. À la manière d'un épisode de *Striptease*, *Primer* se vit comme un reportage pris sur le vif, sans voix off ni explication superflue. Il faut donc tenter d'en assimiler tous les tenants et aboutissants, sans jamais vraiment y parvenir (ce qui permet de nouvelles découvertes à chaque vision). Si cette approche radicale et exigeante, éloignée de toute considération commerciale, pourra en décontenancer plus d'un, elle a le mérite d'ancrer *Primer* dans une réalité tangible à laquelle chacun peut s'identifier. À l'image de Vincenzo Natali, Shane Carruth sait que les bonnes idées valent de l'or. Il compense donc les limites de son budget dérisoire par un script en béton armé, construit comme un thriller paranoïaque de la grande époque bourré d'audace et de surprises (on pense souvent au Frankenstein de *L'Opération diabolique* ou au cinéma d'Alan J. Pakula). Pour pinailler, on pourra reprocher à Carruth de ne pas toujours approfondir les (nombreuses) pistes effleurées dans la seconde partie du film, mais on se doute que les

conditions de tournage mouvementées y sont pour quelque chose (cf. interview).

Du côté de la forme, la facture technique, proprement ahurissante pour un budget de 7000 dollars (cadres au millimètre, direction artistique inspirée et score entêtant), place d'emblée *Primer* au-dessus du lot et confère au métrage une aura toute particulière, à la fois hypnotique et fascinante. Les acteurs (dont Carruth), bien que non-professionnels, sont tous excellents et constituent le cœur d'une œuvre entièrement vouée à ses personnages. Imparfait certes (mais quel film ne l'est pas ?), *Primer* mérite amplement son prix récolté à Sundance et démontre que le vrai cinéma indépendant n'est pas (complètement) mort. On a connu pire nouvelle.

Jean-Baptiste « je hais les maths » HERMENT

USA, 2004. RÉAL. ET SCÉN. SHANE CARRUTH. DIR. PHOT. SHANE CARRUTH ET ANAND UPADHYAYA. MUS. SHANE CARRUTH. PROD. SHANE CARRUTH. INT. SHANE CARRUTH, DAVID SULLIVAN, CASEY GOODEN, ANAND UPADHYAYA. DUR. 1h17. DIST. E.D. DISTRIBUTION. SORTIE LE 21 FÉVRIER 2007.

interview

SHANE CARRUTH, RÉALISATEUR, SCÉNARISTE, COMPOSITEUR, ACTEUR... LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT !

ANCIEN INGÉNIEUR, SHANE CARRUTH A CONSACRÉ PRÈS DE TROIS ANS DE SA VIE À PRIMER, FILM QU'IL A FINANCÉ LUI-MÊME ET SUR LEQUEL IL CUMULE PRATIQUEMENT TOUS LES POSTES (ON NE VA PAS VOUS FAIRE LA LISTE, CE S'ERA TROP LONG). RENCONTRE AVEC UN RÉALISATEUR MODESTE ET SYMPATHIQUE, DONT ON ATTEND LE PROCHAIN COUP D'ÉCLAT AVEC IMPATIENCE.

Commençons par LA grande question : comment fait-on un film pour 7000 dollars ?

En étant très naïf ! (rires) Tout d'abord, nous avons pu récupérer de la pellicule en solde grâce à ma mère. Ensuite, nous avons rarement tourné plus d'une prise par scène. Comme j'avais aussi pré-monté *Primer* dans ma tête, je connaissais chaque angle, chaque ligne de dialogue à l'avance. Donc, au bout du compte, nous n'avons pas utilisé énormément de pellicule.

Comme le film est très court, je me suis demandé si vous aviez dû abandonner certaines idées à cause du budget...

Nous avons juste retiré deux scènes du montage final, en raison de problèmes techniques. Quelqu'un a ouvert le chargeur de la caméra par mégarde, et comme la pellicule a été exposée à la lumière, nous n'avons pas pu nous en servir. Mais en dehors de ça, pratiquement tout ce que nous avons tourné se retrouve dans le montage définitif.

Les acteurs sont excellents.

J'ai passé pas mal de temps à trouver les bonnes personnes, et pendant un mois, nous avons répété chaque scène pour que tout soit le plus carré possible.

La première partie est très difficile à suivre à cause du jargon scientifique. Pourtant, on partage sans mal les angoisses que vivent les deux héros.

Oui, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de saisir toutes les nuances de leur discours, car les personnages se chargent de

transmettre les émotions aux spectateurs. Même celui qui n'y connaît rien en maths peut comprendre qui est le chef du groupe et pourquoi chacun réagit comme il le fait. Et ça, c'est le plus important. L'idée, c'est que si j'arrive à faire ressentir les sentiments des protagonistes, tout le jargon technique passe au second plan.

Les termes scientifiques donnent aussi un côté très réaliste à Primer. Cela confère au métrage une certaine plausibilité.

C'était le but. Je ne voulais pas faire un film débile. Dans la réalité, ce que font les personnages est impossible, mais je pense qu'en situant *Primer* dans un environnement familier, j'ai pu donner à l'histoire une impression de crédibilité.

Vous êtes à la fois réalisateur, scénariste, acteur, chef-opérateur... Vous n'êtes jamais devenu fou ?

(rires) Il m'est parfois arrivé d'avoir envie de tout arrêter. J'ai souvent été dépassé. Heureusement, mes parents m'ont beaucoup aidé. Ils nous ont fait à manger, ils nous servaient de chauffeurs quand nous en avions

besoin... Le montage a vraiment été long, et j'ai abandonné deux fois. Je me disais : « Ça ne va jamais aboutir, reprends ton ancien boulot ! ». Mais comme je montais sur mon propre PC, il m'arrivait de retomber sur une scène de temps à autre, et je ne pouvais m'empêcher de faire des modifications par-ci par-là. Et comme je trouvais que le résultat tenait plutôt bien la route, je me suis remis au boulot. Mais oui, il y a eu des moments où j'ai cru que je n'y arriverais jamais !

Sur ces deux pages : Aaron (Shane Carruth) et Abe (David Sullivan) complètement absorbés par une aventure temporelle qui les dépasse cruellement.

Certains critiques ont comparé Primer à 2001. Ce n'est pas rien !

C'est clair ! *2001* est mon film préféré. (Il réfléchit.) Mais je ne comprends pas vraiment la comparaison...

Sans doute parce que ce sont deux métrages de science-fiction et que les critiques n'ont rien compris au jargon scientifique...

(rires) Ça doit être ça ! En fait, quand j'ai fait *Primer*, mes principales influences étaient des films des années 70 comme *Les Hommes du président* ou *Conversation secrète*. Des œuvres qui tirent leur force de leur histoire, et pas des effets spéciaux ou d'acteurs qui en font des tonnes. Je voulais filmer de vraies gens confrontées à des choix de tous les jours, et voir comment ce qu'ils ont inventé peut changer leur univers. Je désirais également montrer comment une simple décision peut modifier toute une vie. *Primer* parle avant tout d'amitié et des choix que l'on doit faire en tant qu'être humain. C'est pour ça que dans la deuxième partie, plutôt que de verser dans l'outrance et le spectaculaire, j'ai privilégié les dilemmes et les confrontations psychologiques. À la fin du film, (ATTENTION SPOILER) on se retrouve avec deux amis qui, sachant ce qu'ils savent, ne peuvent plus rester ensemble et sont forcés de se séparer.

Justement, dans la deuxième partie, on a parfois le sentiment que certaines idées ne sont pas totalement exploitées.

Comme je vous le disais, j'ai vraiment essayé de m'éloigner des conventions et de coller à mes personnages. Mais vous savez, c'est mon premier long-métrage, j'ai donc fait des erreurs. Et puis, le manque d'argent en fin de compte aussi en jeu.

J'ai lu que vous aviez réalisé et monté des lettres très complètes, avec des comparaisons entre le story-board et le résultat final. Pourtant, on





n'en trouve aucune trace sur les DVD sortis un peu partout...

Oui, je suis déçu. J'avais fait plein de suppléments, des vidéos, des making-of et tout un tas d'autres trucs. Mais le distributeur (ThinkFilm) n'en a pas souhaité les utiliser et depuis, notre relation s'est quelque peu envenimée. On en est arrivé à un point où je faisais tout le travail et eux ne se bougeaient pas vraiment. Pour *Primer*, j'avais fait une bande-annonce grâce à laquelle ils ont vendu le film à l'étranger. Un jour, on m'a demandé cette bande-annonce et je n'ai pu l'obtenir, car elle appartient désormais à ThinkFilm. Vous voyez le genre... Au lieu de continuer à perdre mon temps, je préfère aller de l'avant et me consacrer à mon prochain projet.

Justement, quels sont vos projets ?

Je ne sais pas trop. J'écris depuis plus d'un an maintenant. C'est à propos d'un groupe de mômes qui tombe sur quelque chose de magique. Ça parle de religion, de science et des choix que l'on peut faire.

*Un peu comme *Primer*, donc.*

Ouais mais contrairement à *Primer*, il n'y aura pas de charabia scientifique. Tout sera très simple, beaucoup plus accessible.

Propos recueillis et traduits par Jean-Baptiste HERMENT

« SUR LE TOURNAGE DE **PRIMER**,
MES PRINCIPALES **INFLUENCES** ÉTAIENT DES
FILMS DES ANNÉES 70 COMME
LES HOMMES DU PRÉSIDENT OU **CONVERSATION**
SECRÈTE... DES ŒUVRES QUI TIRENT LEUR
FORCE DE LEUR HISTOIRE, ET PAS
DES EFFETS SPÉCIAUX OU D'ACTEURS
QUI EN **FONT DES TONNES.** »



EVENEMENT TV/DVD

SCARY STORIES

GRANDS D'

À partir du mercredi 7 février sur 13ème rue, en DVD chez One Plus One dès le 22 février, non sans être passés par la case Mad Movies avec l'épisode À louer de Jaume Balagueró, les six tomes de l'anthologie Scary Stories (Películas para no dormir en VO) réunissent, à l'exception notable d'Alejandro Amenabar, les principaux artisans du jeune cinéma fantastique espagnol, auxquels le vétéran Narciso Ibanez Serrador montre la voie...



ESPAGNE

Le producteur Julio Fernandez aime le fantastique. N'a-t-il pas, sous le pavillon de la société Filmax, lancé la *Fantastic Factory* au lendemain du succès de *La Secte sans nom* ? Bientôt renforcée par l'arrivée de l'Américain Brian Yuzna, la *Fantastic Factory* connaît des fortunes diverses : avec des projets ambitieux (*Darkness*, *Les Enfants d'Abraham*, *L'Enfer des loups*, *Fragile*), des séries B assumées (*Dagon*, *Beyond Re-Animator*), des nanars (*Faust*, *Rottweiler*, *La Norme*) et même un chef-d'œuvre (*The Machinist*). Toutefois, la firme perd peu à peu de sa superbe. Julio Fernandez prend alors conscience d'un phénomène nouveau qui agite les ondes hertziennes américaines : la production croissante d'anthologies d'histoires fantastiques pour la télévision. Dans l'écume des *Masters of Horror* et de *Rêves et cauchemars* (inspiré de Stephen King), il exhume une autre anthologie, véritable

icône de la télé ibérique : *Historias para no dormir*, littéralement « histoires à ne pas dormir ». De 1966 à 1984, les *Historias* multiplièrent les contes macabres, portant à l'écran scripts originaux et adaptations de cadors de la littérature anglo-saxonne, notamment Fredric Brown, Ray Bradbury, Edgar Poe et Henry James. À l'origine de la série, Narciso Ibanez Serrador qui, au cinéma, fit surtout parler de lui grâce au magnifique *La Résidence*, et aux *Révoltes de l'an 2000*. Et c'est à lui que Julio Fernandez demande, au milieu des années 2000, de réactiver *Historias para no dormir*. À une différence près : les « *Historias* » deviennent des « *Películas* », soit des films confiés à quelques-uns des plus brillants réalisateurs espagnols. Des réalisateurs proches du genre ou à sa périphérie, familiers de la *Fantastic Factory* ou nouveaux venus dans ses rangs.

Sur cette page,
colonne de gauche :
Les visions
cauchemardesques
de l'épisode
Spectre de Mateo
Gil.

Colonne de droite :
La Chambre du fils,
ou la maison hantée
selon Alex de la
Iglesia.

SPECTRE (REGRESO A MOIRA) DE MATEO GIL

Assistant et scénariste d'Alejandro Amenabar sur *Tesis* et *Ouvre les yeux* (il a également écrit le thriller *La Méthode*), Mateo Gil ne fait pas avec *Spectre* ses débuts à la mise en scène. Si, au cinéma, *Jeu de rôles* démontrait surtout son aptitude à provoquer la peur, sa Scary story lui permet de s'exprimer pleinement. Exilé en Allemagne depuis quarante ans, un écrivain revient au pays suite au suicide de sa femme et à la réception d'une carte de tarot, symbole d'une tragédie passée. Rongé par la culpabilité, l'homme revit sa rencontre avec Moira, une jeune femme libre et émancipée dans la très catholique Espagne rurale du début des années 60. Une jeune femme dont il tombe amoureux avant, dans un sursaut de jalousie, de la dénoncer en tant que sorcière et violeuse à sa bigote de mère. C'est alors que le drame survient, réminiscence des traditions obscurantistes de l'Inquisition... Ce n'est que progressivement, à pas feutres même, que Mateo Gil ouvre toutes grandes les portes de la mémoire de son héros, brassant habilement présent, passé et fantasmes. Pas nouveau certes, mais le cinéaste confère à ses images une telle atmosphère de malaise que *Spectre* gagne en opacité au fur et à mesure que progresse un pèlerinage dont les fantômes pourraient n'être que d'innocents épouvantails. Ghost story classique ou pur produit de l'imaginaire d'un homme ? Mateo Gil ne se prononce jamais et laisse planer le doute. Superbe et envoûtant. Un vrai classique hors du temps et des modes.



LA CHAMBRE DU FILS (LA HABITACION DEL NIÑO) D'ALEX DE LA IGLESIA

Retour aux sources pour Alex de la Iglesia qui, après des années d'activité dans la comédie décapante (*Mes chers voisins*, *Le Crime parfait*), renoue avec le fantastique qui imprégnait ses premiers longs, *Action mutante* et *Le Jour de la bête*. Mais, contre toute attente, il impose au scénario de *La Chambre du fils* un style classique qu'aucun excès ne viendra perturber. Sous le vernis d'un académisme relativement sage, le turbulent réalisateur demeure néanmoins fidèle à sa thématique fétiche : la déraison qui l'emporte sur la raison, l'irrationnel en lieu et place du rationnel. En clair, le pétage de plombs ! Juan, un journaliste, emménage avec femme et bébé dans une superbe résidence située dans un quartier huppé. Très vite, d'étranges phénomènes se produisent. Une voix adulte se fait entendre dans l'émetteur installé dans la chambre du nourrisson, puis une silhouette apparaît sur l'écran du moniteur de vidéosurveillance... De fil en aiguille, Juan en arrive à croire la maison hantée ou, du moins, sous l'influence d'un massacre passé. En dehors du twist final et du déroulement des manifestations paranormales, rien de vraiment novateur dans *La Chambre du fils*. Conventionnel certes, mais Alex de la Iglesia, secondé par son fidèle scénariste (Jorge Guerricaechevarría), manie avec autant d'efficacité que de modestie les ficelles du genre, conscient qu'*Amityville* et *Shining* l'ont précédé. Non sans taper au passage sur la xénophobie d'une société espagnole paranoïaque qui voit en chaque immigré un danger potentiel, il fait preuve, avec une remarquable aisance, d'un académisme puissant et très premier degré.



A LOUER (PARA ENTRAR A VIVIR)

DE JAUME BALAGUERO

Lié à la Fantastic Factory de Julio Fernández depuis son premier long-métrage en solo, *La Secte sans nom*, Jaume Balagueró répond naturellement par l'affirmative à l'offre de réaliser l'épisode le plus percutant de *Scary Stories*. Le privilège du fils prodigue. *À louer* relève du pur cauchemar immobilier. Cadre de l'action : un superbe immeuble, perdu dans la zone industrielle d'une banlieue reculée. Alléché par une annonce juteuse, un couple, Carolina et Tony, vient visiter l'un des appartements vacants. Certes, les lieux demandent un sérieux coup de pinceau, et les pleurs du bébé des voisins se font clairement entendre... Rien de bien alarmant, toutefois. En revanche, lorsque la prétendue employée de l'agence insiste lourdement pour que les locataires potentiels signent sur-le-champ, l'atmosphère se charge d'électricité. Elle y tient même tellement qu'elle séquestre violemment Carolina et Tony, étouffant ainsi son parc de résidents idéaux, et luttant par la même occasion contre la désertification d'un quartier promis à la rénovation... Bien secoué, le scénario choisi par Jaume Balagueró. Tellement barré, même, que le réalisateur en perd sa réserve habituelle, abandonnant un style généralement posé au profit d'images sauvages, d'un montage heurté et d'une explosion de violence, le tout sur un tempo frénétique. Comme si la manière forte d'Alex de la Iglesia avait déteint sur la délicate façon de faire de l'auteur de *Darkness* et *Fragile*... Animé par une méchante de premier choix, gardienne d'immeuble frustrée et démente, *À louer* décolle les papiers peints.

UN VRAI AMI (ADIVINA QUIEN SOY)

D'ENRIQUE URBIZU

Bien qu'on y croise Leatherface, plusieurs zombies, Nosferatu et Mr. Hyde, *Un vrai ami* tient moins du fantastique pur que de la psychanalyse à alibi onirique. D'ailleurs, à ce titre, ne descend-il pas de *Cria cuervos* et, surtout, de *L'Esprit de la ruche*, deux métrages espagnols des seventies explorant les refoulements et névroses de l'enfance ? Scénariste de *La Neuvième porte* de Roman Polanski et réalisateur de huit longs-métrages, dont l'excellent polar *Box 507*, Enrique Urbizu a forcément vu les classiques de Carlos Saura et Victor Erice, tant son héroïne ressemble à ses aînées. Estrella, 10 ans, dévore des films d'horreur dont elle fait des monstres ses amis. Leatherface en tête, débonnaire maniaque à la tronçonneuse devenu garde du corps de la jeune fille. Elevée par sa mère depuis la mort de son père, Estrella rencontre, entre deux rêves, un motard chauve qu'elle identifie à un vampire. Un type tellement sympa qu'il règle en deux coups de pelle son compte au professeur de la gamine, prédateur sexuel en puissance. Sous influence, insolite, *Un vrai ami* navigue donc entre deux eaux, traitant de l'évasion par le surmatériel avec une infinie tendresse, les créatures imaginaires les plus maléfiques se transformant en protecteurs de la petite fille contre les dangers du monde réel. Belle entreprise de réhabilitation.

Sur cette page,
colonne de gauche :
Jaume Balagueró
s'énervait pour les
besoins du furieux
À louer.

Colonne de droite :
Quand le bestiaire
du cinéma
d'horreur vient
au secours d'une
petite fille, cela
donne *Un vrai ami*
d'Enrique Urbizu.



AVEC A LOUER, JAUME BALAGUERO ABANDONNE SON STYLE GÉNÉRALEMENT POSE AU PROFIT D'IMAGES SAUVAGES, D'UN MONTAGE HEURTE ET D'UNE EXPLOSION DE VIOLENCE, LE TOUT SUR UN TEMPO FRÉNETIQUE.

CONTE DE NOËL (CUENTO DE NAVIDAD)

DE PACO PLAZA

Stand by Me, Les Goonies, Karaté Kid, Douce nuit, sanglante nuit... Par ses clins d'œil adressés à quelques-uns des succès du cinéma américain des années 80, *Conte de Noël* est certainement la Scary story la plus légère. Cinq gamins de douze ans, quatre garçons et une fille, découvrent dans une forêt, au fond d'un trou, une femme portant les habits du Père Noël. Réalisant que cette dernière, Rebecca la braqueuse, possède sur elle dans les deux millions, les gosses veulent leur part du magot. Après avoir nourri leur captive de gâteaux et de sucreries, ils l'affament afin de la faire craquer. Mais, alors qu'ils la croient morte, la criminelle sort de sa prison et, armée d'une hache, traque ses bourreaux en culottes courtes. Lesquels ne manquent pas de ressources...

Assistant de Jaume Balaguero, avec lequel il cosigne d'ailleurs *OT : la película* (la tournée estivale d'un groupe pop), Paco Plaza s'émancipe en tournant quatre courts-métrages, puis *Les Enfants d'Abraham* et *L'Enfer des loups*. Malheureusement, son *Conte de Noël* est loin d'être la meilleure des *Scary stories*. En dépit d'une absence de complexe dans l'amoralité, du côté kitsch et amusant du film dans le film (*Zombie invasion*, hommage à la série B ibérique des seventies) et de l'évidente volonté de s'engager sur les mêmes sentiers qu'un Stephen King, sa contribution s'avère trop prévisible et ses références trop lourdement appuyées pour sortir de l'ornière de l'aimable divertissement.

LA FAUTE (LA CULPA)

DE NARCISO IBANEZ SERRADOR

Par la grâce des *Scary Stories*, Narciso Ibanez Serrador ne resuscite pas seulement la vieille anthologie *Historias para no dormir*, il en profite également pour revenir au cinéma fantastique, genre dont l'a écarté pendant des années la série *Un, dos, tres...* Un fantastique extrêmement discret dans le cas de *La Faute*, situé dans l'Espagne franquiste des années 70. La gynécologue Ana Torres pratique clandestinement l'avortement, malgré les risques et la curiosité d'une police bien renseignée. À son cabinet, elle accueille une infirmière, Gloria, et sa petite fille Vicky. Un geste pas tout à fait désintéressé, surtout que sa préférence sexuelle va aux femmes. À ce stade du scénario, *La Faute* ne doit son éventuelle appartenance au genre fantastique qu'à l'évocation d'une pièce interdite et d'un grenier « plein de vieilles choses ». Pourtant, Serrador ne verse jamais vraiment dans le surnaturel, et se montre surtout soucieux de dépeindre les rapports ambigus qu'entretiennent les deux personnages principaux. Il s'intéresse plus particulièrement à la culpabilité de la plus jeune suite à l'avortement pratiqué sur elle par sa protectrice. Lors de l'opération, défilent devant ses yeux les visages austères et réprobateurs d'un curé, d'un notable, d'une vieille dame... Est-ce à dire que le réalisateur milite en faveur de l'IVG ? Négatif. Plutôt le contraire même, l'image finale d'une femme se mettant dans la position du fœtus achevant un film lent et oppressant, la sixième et dernière *Scary story*, par laquelle Narciso Ibanez Serrador boucle la boucle.

Dossier réalisé par Marc TOULLEC

UN VRAI AMI TRAITE DE L'EVASION PAR LE SURNATUREL AVEC UNE INFINIE TENDRESSE, LES CREATURES IMAGINAIRES LES PLUS MALEFIQUES SE TRANSFORMANT EN PROTECTEURS DE L'HEROINE CONTRE LES DANGERS DU MONDE REEL.



CANNES
CÔTE D'AZUR
www.cannes.com

PALAI
DES
FESTIVALS
ET DES
CONGRÈS
Cannes

FIMO

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU MAKING OF DE CANNES

mimc MARCHÉ INTERNATIONAL
DU MAKING OF ET DES EFFETS SPÉCIAUX

DU 21 AU 25 MARS 2007
AU PALAIS DES FESTIVALS

fimo.fr

INTERVIEW CARRIERE MIKE HODGES





La sortie en DVD de *Seule la mort* peut m'arrêter nous rappelle qu'en découvrant le grand Clive Owen, Mike Hodges a effectué un come-back retentissant, après un parcours en dents de scie qui l'a baladé entre l'Angleterre et les États-Unis. Toujours bon pied bon œil à près de 75 ans, le réalisateur retrace une carrière où, entre deux films noirs dépressifs, il fit éructer à Queen son fameux « *Flash ! Ha Haaa !!!* ».

LE DEUXIÈME SOUFFLE

Vous faites partie d'une génération de cinéastes britanniques qui a fait ses classes à la télévision. Qu'y avez-vous appris ?

Avant tout, qu'il n'y a pas de mystique particulière derrière l'expression « faire des films », que ce n'est pas aussi compliqué et effrayant qu'il n'y paraît. La première chose que j'ai apprise est donc d'avoir confiance en moi. De plus, j'ai débuté avec des documentaires, ce qui impliquait beaucoup de recherches en termes de contexte et de personnages. Enfin, dans cette période des années 50 et 60, on jouissait à la télévision de beaucoup de liberté pour expérimenter, apprendre. C'était mieux qu'une école, c'était la réalité du métier ! J'ai ainsi réalisé une série d'émissions sur le cinéma, *Profiles*, avec des numéros sur Jacques Tati, Jean-Luc Godard, Orson Welles... Mais, au bout d'un moment, j'ai commencé à trouver les documentaires trop limités : j'avais besoin de plus de liberté et d'émotions. C'est alors qu'en 1968/69, j'ai eu la chance de diriger et produire deux « 90 minutes » pour la télévision, qui ont bénéficié d'une très bonne exposition, surtout un téléfilm en 16mm intitulé *Rumour*, dont j'avais également écrit le scénario. Après les avoir vus, le futur producteur de *La Loi du milieu* m'en a proposé le script, en m'indiquant que Michael Caine jouerait le rôle principal. Mon passage de la télé au long-métrage s'est donc effectué très facilement. En effet, tous les moments de l'existence, et notamment dans le monde du cinéma, doivent énormément à la chance.

Les recherches documentaires dont vous parlez vous ont-elles servi à dépeindre Newcastle, la vieille ville industrielle où se déroule La Loi du milieu (Get Carter, 1971) ?

Dans le livre dont le scénario était adapté, *Jack's Return*, l'action n'était pas située précisément. On savait juste que le personnage arrivait en train, après avoir effectué un changement dans une gare du nord de l'Angleterre. Or, j'avais fait mes deux ans de service militaire dans la marine, et mon navire faisait régulièrement escale dans tous ces ports du Nord. Même si je ne venais pas d'un milieu bourgeois, j'y avais découvert toute une face cachée de la vie anglaise, ces clubs et ces pubs dont j'ai retrouvé l'ambiance dans le roman. J'ai donc demandé au producteur de tourner à Newcastle et dans les environs de North Shields. Comme lors de mes années de documentariste, je suis allé sur place et j'ai repéré moi-même tous les extérieurs : cela fait partie intégrante de ma mise en scène. Par exemple, la fusillade a été filmée dans un port où j'avais accosté vingt ans auparavant. De même, la maison où se déroule la fête, à la fin du film, avait été un véritable repaire de truands : à court d'argent, ils avaient dû la vendre et, comme elle était sur le marché, j'ai pu l'utiliser. Car j'avais aussi enquêté sur les différentes histoires qui s'étaient passées là-bas, et j'avais même découvert une affaire de meurtre très similaire à celle que nous racontions. En fait, même si ce n'était pas une grande ville, ce n'était pas très difficile d'y ajouter du « noir » :

elle empestait déjà la corruption ! D'ailleurs, le maire et plusieurs notables ont fini en prison cinq ou six ans après. (Rires) Il faut comprendre qu'à l'époque, on nous répétait que la police était merveilleuse, que tout allait bien, bien que mon expérience à la télévision m'avait démontré le contraire. Les Britanniques n'admettent jamais qu'ils sont corrompus : ils prétendent que c'est réservé aux Américains ou aux Continentaux, aux Français. Les gens ont donc été surpris et assez mécontents de la réalité montrée par *La Loi du milieu*.

En plus de cette volonté de réalisme, votre intention était-elle d'acclimater le film noir au 7e Art anglais ?

J'ai été élevé dans une petite ville de campagne, où il y avait trois salles de cinéma, avec à chaque séance un métrage A et un métrage B. Or, j'avais remarqué que je préférais souvent le B, qui était la plupart du temps un polar en noir et blanc de la Warner Bros. C'était la grande époque d'*Assurance sur la mort* de Billy Wilder, que j'apprécie particulièrement. Alors oui, j'ai adoré faire des films noirs en Angleterre, mais on peut en tourner partout. Par exemple, je suis un fervent admirateur de Jean-Pierre Melville, même si je ne serais même pas capable de prononcer son nom correctement ! *Croupier* a été très influencé par ses œuvres, notamment par *Le Samourai*.

À l'instar d'Alain Delon dans ce dernier film, Michael Caine a une présence extraordinaire. Dès qu'il apparaît, on sait que son personnage est un vrai caïd...

C'est un homme de grande taille, comme Clive Owen, d'ailleurs. C'est intéressant, car des acteurs hollywoodiens tels que James Cagney ou Edward G. Robinson étaient plutôt petits, mais semblaient grands à l'écran. Alan Ladd, lui, devait carrément monter sur une estrade pour enlacer ses partenaires féminines sans paraître ridicule ! J'ai beaucoup plaisanté à ce sujet avec Mickey Rooney, qui a participé à mon second long-métrage (*Retraite mortelle*, aka *Pulp*, 1972 - ndr). Pour revenir à votre question, Michael Caine possède une technique qui lui permet de savoir, au moment où il joue, l'effet exact qu'il produit. Pour mes téléfilms, j'avais travaillé avec des gens qui étaient de bons comédiens, mais qui n'étaient pas des acteurs de cinéma. Lors de la première scène de *La Loi du milieu*, où Caine entre dans le bar, commande une bière, demande le téléphone, etc., je me souviens avoir regardé dans l'œillet de la caméra et m'être dit : « ça, ce n'est plus de la télévision, ce n'est plus du réel, c'est du cinéma ! ».

Avez-vous vu le remake de *La Loi du milieu* ?

On m'a offert un DVD édité à Hong Kong, mais je n'ai pas réussi à le lire sur mon lecteur. Mais tout le monde m'avait dit que c'était affreux ! (Rires)

Le personnage de Carter se distingue par sa grande solitude, un thème qui est encore accentué dans *L'Homme terminal* (*The Terminal Man*, 1974)...

Est-ce moi qui l'ai réalisé ! ? (Rires) Ça fait si longtemps... J'ai toujours pensé que les tueurs étaient des gens isolés, comme nous tous d'ailleurs : être humain est une activité solitaire, vous savez. Mais c'est vrai que le héros de *L'Homme terminal* est le protagoniste le plus seul que j'aie jamais mis en scène. Ce n'est pourtant pas un homme mauvais ; il est juste malchanceux, et personne ne peut rien faire pour lui.

Cette impression est renforcée par l'absence, une fois n'est pas coutume, de tout contexte social...



J'avais pensé aux Pink Floyd, car leur travail a un côté mathématique, mais j'ai fini par téléphoner à Glenn Gould pour lui demander l'autorisation de me servir de ses enregistrements. C'était un homme très étrange, complètement hypocondriaque. Après avoir pris des dizaines de pilules, il a vu le film, assis seul dans une salle. Vu le sujet et l'ambiance, je n'ose imaginer l'expérience que ça a dû être pour lui.

Et vous avez eu des rapports avec l'auteur du roman, Michael Crichton ?

J'ai changé un certain nombre de choses à son adaptation, notamment la fin, puis je lui ai renvoyé le script. Il m'a répondu par une gentille lettre, où il disait qu'il n'aimait pas ce que j'avais fait - et c'est tout. Mais il faut savoir qu'à l'origine, il devait écrire et réaliser le film. Il a fini par passer à la mise en scène quelques années plus tard. D'ailleurs, il a apparemment changé d'avis puisque George Segal, l'acteur principal, m'a rapporté qu'il avait dit un jour que *L'Homme terminal* était l'une des meilleures adaptations d'un de ses romans.

Est-il exact que vous ayez commencé *Damien*, la malediction II (1978), terminé et signé par Don Taylor ?

J'ai dirigé trois semaines de tournage, dont j'ai détesté chaque moment.

Quel était le problème ?

Si j'ai signé pour *Damien*, ce n'est pas juste pour l'argent, mais parce que je n'avais pas tourné depuis quatre ans. En plus, je trouvais l'histoire absolument

Pour faire *L'Homme terminal*, je suis allé vivre à Los Angeles. Or, c'est une ville très étrange, où il n'y a pas de centre ou de structure, pas de point auquel s'accrocher. Comme il n'y avait littéralement rien à filmer, j'ai choisi de créer mon propre monde, et l'univers du livre étant très « antiseptique », j'ai fait de la ville une sorte de grand hôpital. Pour cela, je voulais tourner en noir et blanc, mais la Warner ne m'a pas laissé faire. J'ai donc décidé de restreindre les couleurs, mis à part le rose/rouge et la couleur du sang. Les teintes sont ainsi très maîtrisées. Mais vous, vous pensez que l'ensemble est trop contrôlé ?

Euh, j'ai surtout trouvé l'opération chirurgicale très longue...

Je pense que si vous aviez vu *L'Homme terminal* en salle, votre perception aurait été différente. Mon intention était de montrer en détail tout le processus de déshumanisation du personnage. Je savais que je prenais un grand risque, et à l'arrivée, ce n'est pas un de mes films les plus appréciés. Mais maintenant, c'est trop tard pour moi...

Comment avez-vous choisi d'utiliser la musique de Glenn Gould ?

J'ai longtemps hésité sur la question de la bande-son.

« UN JOUR, J'AI DEMANDÉ À DINO DE LAURENTIIS POURQUOI IL M'AVAIT ENGAGÉ POUR RÉALISER FLASH GORDON, ET IL M'A RÉPONDU : « PARCE QUE J'AIME BIEN TA TÊTE. » »

fascinante, d'un point de vue politique : Thorne Industries voulait contrôler le marché alimentaire mondial avec des OGM. Le Diable s'était en effet immiscé dans une grande dynastie américaine, qui n'était pas sans ressemblance avec la famille Bush. J'ai donc dirigé les séquences situées dans l'académie militaire, mais les producteurs trouvaient que je tournais trop lentement. Et surtout, ils étaient effrayés, car j'étais en train de faire un film différent que celui qui était prévu. Tout ce qui les intéressait était de reproduire les clichés du cinéma d'horreur. D'un commun accord, nous avons décidé d'arrêter là, et ils ont appelé un autre metteur en scène... En fait, ils en avaient déjà engagé un, sans que je sois au courant ! Mais c'est de ma faute, j'avais triché sur mes intentions pour obtenir la réalisation.

Lorsque vous avez entamé *Flash Gordon* (1980), vous vouliez rendre hommage aux serials des années 30 ?

Je ne connaissais rien à *Flash Gordon*. Dans un village comme celui où j'ai grandi, il n'y avait pas ces séances du samedi matin où étaient projetés les serials. Quant aux bandes dessinées que nous avions, elles étaient presque toutes d'origine britannique. D'ailleurs, les rares comics américains étaient systématiquement retouchés, car ils étaient beaucoup plus graphiques en termes de violence et de sexe.

Justement, le métrage est assez érotique, avec notamment les flagellations ordonnées par la belle Ornella Muti...

Mais les comics étaient érotiques ! De nombreux amis américains m'ont dit que leurs fantasmes sexuels venaient de la lecture de *Flash Gordon*. J'ai ainsi joué sur plusieurs niveaux : on pouvait emmener ses enfants voir le film, mais on pouvait aussi s'y amuser... sans les enfants. (rires)

Comment s'est passée votre collaboration avec le grand chef-décorateur Danilo Donati ?

Il ne se souciait pas du tout de l'histoire, tout ce qui l'intéressait était d'édifier ses décors monumentaux. Sur le *Caligula* de Tinto Brass, il avait d'ailleurs bâti une immense galère romaine qui s'étendait au-delà des portes du studio : on ne pouvait donc pas la filmer entièrement, mais il était content de l'avoir construite ! Quand j'ai réalisé que je ne contrôlais plus le tournage, j'ai décidé d'arriver très tôt le matin sur le plateau, pour essayer de trouver des solutions. Par exemple, les costumes des monstres ne comportaient pas d'ouvertures pour que les figurants puissent voir à l'extérieur : j'ai utilisé cette aberration pour en faire des créatures aveugles, ce qui n'était pas dans le script. Bref, j'ai rajouté beaucoup d'humour, alors que le producteur Dino De Laurentiis pensait que c'était une histoire sérieuse. Pourtant, si personne n'était encore allé sur la Lune quand Alex Raymond a écrit la BD, on ne pouvait plus, à l'époque du film, montrer un savant construisant une fusée dans sa maison. Mais Dino avait cette merveilleuse croyance enfantine qui, combinée à mon cynisme, a donné naissance à ce *Flash Gordon*.

En même temps, avec De Laurentiis, vous deviez avoir l'impression de travailler pour « le dernier des nababs »...

Exactement ! C'était un personnage extraordinaire, une sorte de gangster avec un ego énorme. Mais j'ai vite trouvé la clé pour obtenir gain de cause. Vers cinq heures de l'après-midi, je lui faisais une suggestion, à laquelle il rétorquait : « *Je vais y penser* ». Le lendemain matin, il venait vers moi en disant (imitant l'accent italien) : « *Hé Mikey, j'ai une idée !* », et il me ressortait celle de la veille, comme si c'était la sienne ! Je n'avais alors qu'à répon-

Ci-contre, de haut en bas : Deux photos du cultissime et kitschissime *Flash Gordon*.

Mike Hodges verse dans la SF satyrique avec *Les Débiles de l'espace*.



MIKE HODGES

dre : « *Oh Dino, mais tu es un génie !* ». Un jour, j'ai fini par lui demander pourquoi il m'avait engagé, et il m'a dit : « *Parce que j'aime bien ta tête.* ». Nous nous sommes bien amusés, même si j'ai dû presque tout improviser !

On a quand même l'impression que la musique de Queen est utilisée avec une grande précision. Les musiciens étaient présents au montage ?

Embaucher ce groupe était l'idée de Dino. J'avais à nouveau pensé aux Pink Floyd, dont je suis fan, et je diffusais justement *Dark Side of the Moon* sur le plateau quand Queen est venu le visiter. Mais je me suis très bien entendu avec Freddie Mercury et les autres, et ça a été un grand moment d'apposer leur score sur les images. Pour la bataille finale, Brian May jouait devant l'écran et j'ajustais le montage en conséquence, car la guitare était la force motrice de la scène.

Je n'ai pas vu votre seconde incursion dans la SF, Les Débiles de l'espace (Morons from Outer Space, 1985)...

Vous avez raté un authentique classique ! C'était ma contribution majeure au XX^e siècle ! (rires) En fait, mon opinion est qu'on assiste simultanément à un déclin de la culture et à un grand progrès technologique, avec les ordinateurs, etc. L'Amérique en est un bon exemple : c'est le pays le plus développé, fiscalement, militairement, scientifiquement, et pourtant, 80 % de la population croit toujours en Dieu, pense que le Monde a été créé en 7 jours... Le principe du film était donc que la Terre voyait arriver des extraterrestres très avancés technologiquement, mais aussi totalement débiles, à l'image des gens qui participent aux pires talk-shows. Le scénario était dû à deux comédiens de la télévision anglaise, très intelligents, une sorte de chaînon manquant entre les Monty Python et Mister Bean. Mais c'était leur premier long-métrage, et ils étaient hélas trop caricaturaux. Je souhaitais un traitement plus réaliste, mais ils n'ont rien voulu entendre. Toutefois, je pense que 70 % de l'ensemble est réussi.

En 1985, vous réalisez un épisode du Voyageur, une série culte pour les ados de l'époque. Rien que pour le plaisir, vous pouvez en raconter l'histoire ?

L'épisode s'appelait *WGOD*. Un prêcheur radiophonique fondamentaliste y recevait l'appel d'une personne venue de son passé – en fait son propre frère, qu'il avait jadis assassiné. Il se rendait sur sa tombe, sous la pluie, puis devenait fou et avouait la vérité à l'antenne. Lorsque la police arrivait, le micro se mettait à dégorger du sang. Même si nous n'avons eu que sept jours de tournage, j'ai adoré le faire. J'avais notamment fourni une très bonne musique et des effets sonores, mais les producteurs les ont remplacés par d'autres éléments, à mon insu. Quand ils m'ont proposé de réaliser un second épisode, j'ai donc refusé tout net.

On dit que L'Irlandais (A Prayer for the Dying, 1987) vous a valu de sérieux problèmes avec l'IRA...

Ça a effectivement été un désastre, mais pour d'autres raisons. Les Américains de la Samuel Goldwyn Company n'aimaient pas la performance de Mickey Rourke – ils avaient bien sûr tort, en plus, son accent irlandais était parfait. Ils ont donc remonté le film aux États-Unis, en supprimant des personnages essentiels, si bien que j'ai demandé que mon nom soit retiré du générique. Ils ont refusé, mais n'en ont pas moins lancé une campagne de presse disant que *L'Irlandais* reflétait mon soutien à l'IRA. Or, c'était très dangereux à l'époque ; j'ai d'ailleurs reçu des lettres de menaces, qui n'émanaient pas des



Sur cette page :
Deux photos de
L'Irlandais, un film
dont Mike Hodges
ne garde pas un
très bon souvenir...

Page de droite :
L'affiche anglaise
et une photo de
Seule la mort peut
m'arrêter, polar
noir où Hodges
met en scène pour
la seconde fois le
grand Clive Owen.

républicains irlandais, mais de leurs adversaires. Pour tant, si les gens avaient vu le film, ils auraient compris que c'était l'histoire d'un terroriste qui a perdu foi en l'IRA, et qui cherche à s'en échapper. En plus, alors que tout le monde savait que je l'avais renié, **L'Irlandais** a été choisi pour faire l'ouverture du Festival du Film de Londres, un comble puisque cette manifestation est censée être dédiée aux réalisateurs et aux créateurs. Mais deux jours avant la projection, il y a eu un terrible attentat, qui était la réplique exacte de celui qu'on voyait dans le film. Ce dernier a ainsi été retiré illico de l'affiche, ce qui accréditait encore l'idée qu'il était favorable à l'IRA. Voilà comment les médias ont monté de toutes pièces une histoire qui n'en était pas une...

Comment avez-vous eu l'idée de *Black Rainbow* (1989), qui porte un regard inhabituel sur l'Amérique profonde ?

Pour effectuer les repérages, j'ai traversé une bonne partie des États-Unis. Dans chaque ville, j'achetais les journaux locaux, et où que j'aille, il y avait toujours une histoire relatant la mort d'un ouvrier dans un accident du travail. Dans beaucoup d'états, il n'y a en effet aucun syndicat, et donc très peu de règles de sécurité. Juste en face de l'hôtel où nous tournions, un incendie s'était d'ailleurs déclaré dans une fabrique de conserves de poulet. Le feu s'est propagé très rapidement à cause de la graisse alimentaire. Comme toutes les sorties d'urgence étaient fermées, trente personnes ont été tuées. D'autre part, j'ai pu observer le milieu des religieux, qui tenaient un discours messianique, voire apocalyptique. J'ai donc voulu faire quelque chose sur le triste état de notre planète, sur la pollution, et j'ai eu l'idée d'un médium qui prédit des événements horribles. Le résultat est un film très étrange, que j'ai eu beaucoup de plaisir à faire.

L'ubiquité de la médium jouée par Rosanna Arquette annonce la scène de *Seule la mort peut m'arrêter* (1991) où Clive Owen croit apercevoir son frère décédé...

Lorsqu'on attend impatiemment quelqu'un, on s'imagina qu'il est en train d'arriver au coin de la rue : je suis sûr que vous avez déjà eu cette sensation. De même, le personnage pense tellement à son frère qu'il finit par le voir apparaître. Dans **Black Rainbow**, c'est un principe différent, qui ressemble à la mécanique quantique. Au début, la médium fait du charlatanisme puis, quand son pouvoir devient réel, elle se met à glisser dans le temps, si bien que le tueur lancé à ses trousses la voit là où elle n'est plus.

Pour *Black Rainbow*, vous avez eu le concours de *Gerry Fisher*, le chef-opérateur de *Joseph Losey*...

J'avais vu son travail sur **Le Malin** (*Wise Blood*) de John Huston, qui traitait aussi des fondamentalistes américains. Il existe beaucoup de bons chefs-opérateurs, mais Gerry est exceptionnel pour sa rapidité, et surtout parce qu'il utilise très peu d'éclairages. Son grand secret est de contrôler la lumière naturelle, ce qui est très difficile. Sur mes films noirs, j'ai au contraire utilisé des éclairages très orientés. Par exemple, on ne voit jamais le ciel dans **Croupier**.

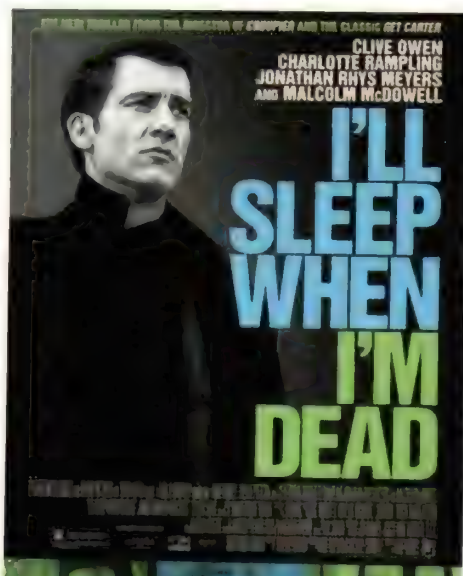
Croupier, justement, marque votre énorme comeback en 1998...

Après les problèmes que j'avais rencontrés dans les années 80 (remontage de mes longs-métrages, etc.), je ne pensais plus refaire de cinéma. Puis les choses

ont changé, et grâce au succès de **Croupier**, tout s'est remis à marcher : c'est ironique, puisque l'histoire parle du jeu de la chance. Ça a donc été ma revanche, mais une revanche douce, de gentleman.

Comment avez-vous procédé pour structurer *Croupier* autour de la voix off, laquelle instille un décalage entre le personnage joué par Clive Owen et le héros du roman qu'il est en train d'écrire ?

Oui, il y a une série de petites différences entre les deux, jusque dans leurs prénoms : Jake et Jack. En fait, nous



« CLIVE OWEN EST UN GÉNIE DE LA PRÉCISION : IL DONNE AU SPECTATEUR L'IMPRESSION QU'IL SE CONFIE DIRECTEMENT À LUI. »



nous inventons tous des histoires, nous avons tous un livre à l'intérieur de nous, mais nous sommes souvent de piètres écrivains. Ici, c'est différent : le personnage qu'il écrit prend le pas sur sa propre personne. Ce qui est intéressant dans la performance de Clive, c'est que nous avons géré la voix off d'une manière très inhabituelle. Normalement, on tourne les scènes, puis on enregistre la postsyncho et on monte les images en conséquence. Sur **Croupier**, Clive a appris par cœur le texte de la voix off, et il se l'est récité mentalement durant les prises, si bien qu'on voit apparaître toute une gamme d'expressions sur son visage, aussi minimes soient-elles. Par exemple, dans la séquence où il revient chez la femme croupier, ils parlent chacun leur tour tandis qu'il se demande : « Est-ce qu'elle sait ? », et j'ai pu intégrer tous ces éléments dans un seul plan, sans coupes. Clive est

un génie de la précision : il donne au spectateur l'impression qu'il se confie directement à lui.

Croupier se distingue aussi par sa bande-son jazz...

J'ai travaillé avec un jeune homme nommé Simon Fisher-Turner, qui m'a apporté de courts morceaux tout au long de la production. J'adore cette méthode, elle correspond à mon approche minimaliste de l'utilisation de la musique. De nos jours, on en entend sans arrêt dans les films, car une fois que les cinéastes ont fait enregistrer un score, ils n'osent plus le refuser.

Le générique de *Seule la mort peut m'arrêter* vous fait partager la paternité du film avec le scénariste Trevor Preston. Vous vouliez rendre hommage à un autre duo mythique du cinéma anglais, Michael Powell et Emeric Pressburger ?

Aux USA, on appelle ça les « possessive credits », et c'est devenu une obligation légale. Mais quand j'ai fait **La Loi du milieu**, on n'allait pas mettre « un film de Mike Hodges », car j'étais un inconnu ! Je ne comprends ça que pour Scorsese ou Hitchcock, leur nom est un argument pour le box-office. Si j'ai partagé les possessive credits, c'est parce que je suis très proche des scénaristes, dont la situation est terrible, surtout en Grande-Bretagne, où ils sont sous-payés. Pourtant, Powell et Pressburger coécrivaient et coproduisaient leurs œuvres, en collaborant durant tout le processus de création. Quant à Trevor, c'est un homme très fort et déterminé, qui a été un semi-criminel dans sa jeunesse, puis qui s'en est sorti en faisant une école d'art. Ses

nombreux travaux à la télévision parlaient déjà de la famille, une institution très importante dans les quartiers pauvres du sud de Londres.

***Seule la mort peut m'arrêter* revient justement aux sources de *La Loi du milieu* en décrivant une vengeance familiale liée aux tabous : viol homosexuel dans l'un, pornos clandestins dans l'autre...**

La différence est que Carter est un personnage malade, psychotique, qui n'essaie jamais d'échapper à la mort, tandis que Graham (Clive Owen) est fatigué de cette obsession pathologique de la vengeance. C'est pourquoi il change brusquement d'avis, et décide de tuer Malcolm McDowell ; s'il l'avait juste planté là, terrifié pour le restant de ses jours, il aurait du même coup ruiné sa propre vie, et celle de Charlotte Rampling. Mais dans les deux cas, j'avais besoin de quelque chose d'extraordinaire pour déclencher une telle vengeance, et toucher à un membre de la famille, c'est franchir clairement une ligne de démarcation. Pour autant, la connotation sexuelle de **Seule la mort...** touche plus précisément à la virilité qui est cultivée dans le milieu des truands : Jonathan Rhys Meyers se suicide parce qu'il ne supporte pas d'avoir été transformé en fille. Je voulais ainsi explorer cette peur irraisonnée et machiste de la femme, car au fil de ma vie, j'ai pu observer la lente érosion du rôle de l'homme. Maintenant, nous ne servons plus qu'à la reproduction !

Propos recueillis et traduits par Gilles ESPOSITO

AFM

2006

La nouvelle édition de l'American Film Market s'est déroulée du 1 au 8 novembre dernier, au Loews Hotel de Santa Monica qui chaque année, pendant une semaine, se transforme en véritable Vatican de la série B. Une nouvelle édition qui annonçait fièrement une augmentation du nombre de participants et de films projetés par rapport à l'année dernière. Depuis qu'il a remplacé le MIFED, force est de constater que l'AFM se porte très bien. En ce qui nous concerne, le programme reste inchangé. Au menu : des découvertes, des surprises, des déceptions... et des pizzas aux pepperonis !



HIGHLANDER : THE SOURCE

(HANDMADE FILMS - USA - 2006 -
DE BRETT LEONARD)

Si vous ratez le début, déjà vous n'allez rien comprendre, mais surtout, vous penserez vous être trompé de salle, tant ça ressemble plus volontiers aux *Guerriers du Bronx 3*. Pourtant, il s'agit bien du nouvel *Highlander*, même s'il aurait plutôt fallu l'appeler *2074* après la chute d'*Highlander*. Et à tous ceux qui trouvaient déjà les précédents bien nuls, Brett Leonard répond fièrement : « Nan, pas du tout les gars, le plus pourri, c'est le mien ! ». Et le réalisateur du *Cobaye* et de *Food* ne fait pas les choses à moitié. Dans cette série Z ultime, les héros d'*Highlander* (ceux de la série, Lambert, il en avait plein le cul) partent à la recherche de leur « Graal », traversent tout un tas de terrains vagues situés dans les pays de l'Est, se frittent avec un bad guy disco-travelo adepte de la vanne pourrava et passent leur temps à regarder une constellation dans le ciel. Perso, je me suis pissé dessus de rire tout du long. Mais les fans hardcore de la mythologie vont être vénérés. Fais gaffe, Brett, ils vont mettre un contrat sur ta tête.



HATCHET

(ECHO BRIDGE ENTERTAINMENT – USA – 2006
– DE ADAM GREEN)

Au rayon série B neuneu totalement décérébrée et décomplexée qui s'assume et qui cartonne, **Hatchet** montre l'exemple. Slasher sans prétention doté d'un esprit des plus naïfs, le film accumule les clichés dans un bon esprit général fort agréable. Personnages caricaturaux et décalés, gags fofreux à répétition, bonasses qui se désapent gratuitement, boogeyman (Kane Hodder rules !) amusant qui pointe rapidement le bout de son nez, meurtres gore à souhait arrivant sans prévenir et durée on ne peut plus adaptée (77 minutes, donc pas le temps de s'emmerder)... Le réalisateur et scénariste Adam Green (la comédie *Coffee & Donuts*) semble avoir bien compris qu'on ne jugerait pas son film sur la complexité du script, ni sur ses qualités techniques (d'ailleurs, le monteur devait être passablement bourré tant on passe parfois du coq à l'âne), alors autant aller à l'essentiel. Et c'est précisément ce qu'il fait !

EVIL BONG

(FULL MOON FEATURES - USA - 2006 - DE CHARLES BAND)

En plus d'avoir la tronche à Jackie Sardou, il parle comme elle, ce putain de bong ! Si ça se trouve, Charles Band écoute *Femmes des années 80* tous les matins sous sa douche et a vu *Le Clan des veuves* au moins autant de fois que je me suis tapé *La Chèvre*, et c'est sa manière à lui de rendre hommage à celle qui a toujours incarné l'élégance et la délicatesse. Grand monsieur, ce



Charles Band. Par contre, je vous préviens, pour se farcir son film, faut prévoir plusieurs cubits d'alcool frelaté et de la beuh par saladiers, histoire d'être sur la même

longueur d'onde. Auquel cas, cette histoire de jeunes glands qui se défoncent avec un bong ayant juré la mort de tous ces petits branleurs de fumeurs est très drôle (surtout quand déboule le Gingerdead Man, qu'on n'attendait pas forcément). Petite précision : je ne l'ai pas encore testé à jeun, donc méfiance si vous êtes du genre : « Ah mais moi, je touche pas à ça, monsieur ! » (1).

(1) Bande de petits hypocrites...

SEED (BOLL KG - CANADA - 2006 - DE UWE BOLL)

Avant la projection de son film, Uwe Boll est venu rendre une petite visite à l'assistance pour annoncer que « ce film a été fait pour de mauvaises raisons, suite à mes démêlés avec la presse qui ont lieu depuis quelque temps. Il s'agit donc d'un film d'une rare violence, dans lequel j'ai mis beaucoup de rage, beaucoup de haine, même. ». Et en effet, niveau violence, *Seed* n'y va pas par quatre chemins. Tourné à la va-vite (très certainement en moins d'une semaine) entre *In the Name of the King : A Dungeon Siege Tale* et *Postal*, ses nouvelles adaptations de jeux vidéo, *Seed* ressemble étrangement à certains films d'Albert Pyun. Constitué d'une dizaine de scènes à tout casser, toutes très longues, très limitées en dialogues (7 minutes grand max) et accompagné d'une musique très reposante, *Seed* est un étrange film de serial killer. Enterré vivant suite à une exécution sur la chaise électrique qui a failli, l'infâme Seed, un tueur en série particulièrement prolifique, revient se venger de tous ceux qui l'ont envoyé six pieds sous terre. Et c'est là que ça se corse, que ça devient pessimiste et déprimé, très gore et très méchant. Notamment le meurtre de cette ménagère qui se fait littéralement éclater la tête au marteau, morceau par morceau, et en temps réel ! C'est très bête, aussi.

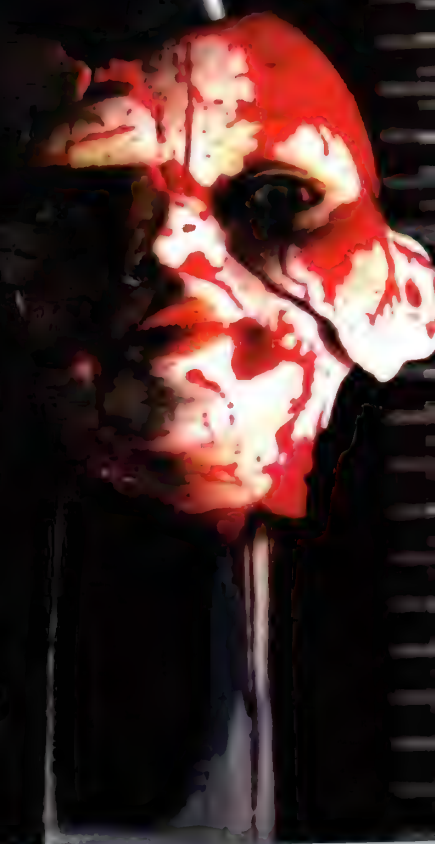
TRIPLE PROGRAMME
DARCLIGHT FILMS

DARK RIDE (USA - 2006 - DE Craig Singer)
THE SICK HOUSE (G-B - 2006 - DE Curtis Radclyffe)
SNOOP DOGG'S HOOD OF HORROR (USA - 2006 - DE Stacy Title)

Division « cinéma de genre » de la société Arclight Films, à qui l'on doit déjà *The Gravedancers* (le dernier et décevant Mike Mendez - et je peux vous assurer que ça me fait grave mal au cul de le dire), Darclight Films a cette année débarqué en force à l'AFM, puisque la société présentait trois nouveaux films. Le meilleur d'entre eux ? Le slasher *Dark Ride*, une sorte de remake inavoué du *Massacres dans le train fantôme* de Tobie Hooper, puisqu'il se déroule dans... un train fantôme. Des jeunes qui aiment se faire peur (le jeune est con, quand même...) s'introduisent dans un parc d'attractions fermé depuis des années après avoir été le théâtre de plusieurs meurtres. Mauvaise nouvelle pour eux : le malade mental à l'origine de la tuerie vient tout juste de s'échapper de l'asile où il était interné sous haute surveillance... Si l'on fait abstraction de la révélation finale sur la véritable identité du tueur, le film de Craig Singer reste très distrayant, grâce

notamment à son boogeyman de deux mètres arborant un masque de bébé des plus dérangeants et qui démastique le teenager à tour de bras. Mais *Dark Ride* séduit surtout par son côté old school et son obstination à vouloir se démarquer à tout prix des slashers post-*Scream* pour revenir aux sources du genre. Beaucoup moins réussi, l'anglais *The Sick House* de Curtis Radclyffe, au sujet très proche du *Death Tunnel* des frangins Philip Adrian et Christopher Saint Booth, est l'un de ces films où la réalité des événements n'est jamais avérée, et où les personnages passent leur temps à avoir des hallucinations sans queue ni tête et totalement déconnectées de l'histoire. Bref, le genre de métrage qui permet au réalisateur de faire ce que bon lui semble, très pratique lorsqu'on tourne avec un scénario handicapé par de monstrueuses carences. Encore plus corse, *Snoop Dogg's Hood of Horror* est surtout très instructif quand on sait qu'il aurait dû être réalisé par

Tim Sullivan. Mais pour une question d'arnaque entre producteurs qui ne nous regarde pas, les responsables de *2001 Maniacs* préfèrent se retirer, le projet échouant finalement entre les mains de Stacy Title (*L'Ultime souper*). Film à sketches dans l'esprit de la série *Les Contes de la crypte* avec le rappeur Snoop Dogg dans le rôle du Crypt Keeper, *Hood of Horror* est un bon gros Z qui ressemble à ces films qu'on faisait entre potes le week-end quand on était ados. Aucun des trois segments, tous très courts, ne parvient à faire illusion. Du coup, les scènes d'animation qui parsèment le métrage s'imposent comme ce qu'il y a de plus réussi, même si on se demande ce qu'elles viennent foutre là. Le film est d'ailleurs tellement court qu'il se conclut par un clip de Snoop Dogg, constitué des « meilleurs moments » de ce triste spectacle, histoire de rallonger un peu la sauce. Si j'avais su, je me serais pointé à la fin !





BIG BAD WOLF

(MOTION PICTURE CORPORATION OF AMERICA - USA - 2006 - DE LANCE W. DREESEN)

Depuis quelque temps déjà, Richard Tyson (rien à voir avec Mike) enchaîne les rôles de beaufs ultimes avec une justesse inégalée dans toutes les séries B qu'on lui propose. Et celui qu'il tient dans **Big Bad Wolf** est assez inédit, puisqu'il s'agit du premier loup-garou queutard de l'Histoire du cinéma ! Le regard toujours porté sur les nibards ou le derrière des copines de son beau-fils, il a bien du mal à contrôler ses pulsions et se transforme en (très belle) grosse bestiole à poil à chaque poussée d'hormones. Mais ne vous y trompez pas, **Big Bad Wolf** n'a rien d'un téléfilm érotique pour soirées tardives sur M6. Le second long de Lance W. Dreesen (**Terror Tract**) sait également se montrer généreusement gore quand il le faut, son loup-garou étant très maladroit et ayant beaucoup de mal à contenir sa force (en gros, dès qu'il écarte les cuisses d'une jeune fille, il la déchire en deux). Ne se prenant jamais au sérieux et affichant sans cesse un réjouissant esprit de transgression, **Big Bad Wolf** a peu de chances de devenir le nouveau film culte de Patrick Brin. Par contre, en ce qui me concerne, c'est bien parti pour !

ISLAND OF THE LIVING DEAD

(FILMEXPORT GROUP - ITALIE - 2006 - DE BRUNO MATTEI)

Bruno Mattei, le Jean Girault transalpin, prouve une nouvelle fois qu'il n'y a pas besoin de scénario (et de bien d'autres choses) pour faire un film (mais attention, c'est peut-être pas un exemple à suivre, sauf si vous vous êtes juré de devenir le king du DVD discount). S'ils sont toujours aussi grand-guignolesques, ses « méfaits » sont également de plus en plus nuls. Et donc de plus en plus drôles. Surtout quand deux protagonistes se retrouvent face à un zombie et qu'il est évident qu'aucun des trois acteurs ne sait vraiment ce qu'il doit faire. Alors le mort-vivant reste carrément statique pour gagner du temps pendant que les deux autres débattent des âneries du style : « Mais enfin, que se passe-t-il sur cette île ? Tiens, demandons à cet homme qui a l'air tout aussi perdu que nous... », tout en pointant le zombie du doigt, zombie qui se trouve à tout casser à 30 centimètres d'eux ! Et des situations comme celle-là, y'en a plus qu'il n'en faut. Alors oubliez **Les Bronzés 3** et **Camping**. La voilà, LA comédie de l'année.



THE TRIPPER (VOLTAGE PICTURES - USA - 2006 - DE DAVID ARQUETTE)

La première réalisation de David Arquette est un peu à son image, c'est-à-dire outrancièrement décalée et déjantée, brel, complètement à la masse. Son **The Tripper** est un slasher politique sur l'ère reaganienne dans lequel une bande de jeunes hippies part s'éclater à une rave se déroulant dans le trou du cul des États-Unis, chez des bouseux du genre à régler leurs comptes eux-mêmes à coups de shotgun ou de tronçonneuse. Mais là n'est pas le problème. Car un tueur a décidé de sévir pendant la rave. Son objectif : se faire un maximum de jeunes cons. Un tueur arborant un masque de Ronald Reagan et portant son célèbre costume bleu, et qui donne ses victimes à manger à un cochon qu'il a surnommé George W. Vous voyez le tableau ? Hilarant, bourré d'allusions à la politique (de merde selon Arquette) de Bush, gore à souhait et complètement psychédélique, **The Tripper** brille aussi et surtout par un casting quatre étoiles, notamment Thomas Jane et Paul « Pee Wee » Reubens, qui n'ont jamais été aussi bons. Avec une mention spéciale à l'excellente Jaime King, la petite star qui monte.



NIGHTMARE MAN

(AMERICAN WORLD PICTURES - USA - 2006 - DE ROLFE KANEFSKY)

Les Fred Olen Ray et autres Jim Wynorski ont définitivement trouvé leur digne héritier. Aujourd'hui, celui qui représente dignement l'esprit campy, c'est lui, Rolfe Kanelesky. Ses films se succèdent, au rythme d'un par an, ne se ressemblent pas et sont à chaque fois meilleurs que les précédents. Après *Corpses*, *The Hazing* et *Jacqueline Hyde*, *Nightmare Man* vient confirmer cette règle, et prouver à ceux qui en doutaient encore que Tiffany Shepis n'est pas seulement une blonette, mais aussi une bonne actrice. Après avoir reçu un masque de sorcier africain par courrier anonyme, une femme au bord de la crise de nerfs croit voir des boogeymen partout. Ses proches lui assurent qu'il s'agit là d'un tour que lui joue son imagination débordante, mais les meurtres, eux, sont bien réels. Malgré l'indigence de ses budgets, Rolfe Kanelesky parvient toujours à s'en sortir avec les honneurs grâce à des scénarios qui débordent d'idées originales et de gags hilarants.

NIGHT OF THE LIVING DEAD 3D

(SHOWCASE ENTERTAINMENT - USA - 2006 - DE JEFF BROADSTREET)

Si, depuis quelque temps, le patrimoine de George Romero ne cesse d'être exploité à toutes les sauces, voire même un peu n'importe comment, *Night of the Living Dead 3D* a au moins le mérite d'être original. Et les films en relief se font trop rares pour qu'on crache dessus. Il est toutefois fort regrettable que le gimmick ne soit (très maladroitement) utilisé que pour filmer des personnages tchatchant dans une vieille bicoque. Les zombies se font rares et leurs attaques manquent singulièrement de pêche (et surtout ne sont jamais frontales, ce qui annihile illico toute idée de relief). On s'amuse un peu (principalement grâce au personnage de Sid Haig), on pense souvent à Romero qui doit halluciner devant le manque d'imagination de ses prétendus dignes héritiers, on se chope un bon mal de crâne, et on sort de là en se disant que Jeff Broadstreet nous avait habitués à beaucoup mieux avec *Sexbomb* et *Dr. Rage*.

Dossier réalisé par Damien GRANGER

MEME PAS VU LA F-IN

Un rendez-vous à ne surtout pas manquer ? Une subite envie de clope ? Une grosse colique incontrôlable ? Non, juste un ras-le-bol !

RAZORTOOTH

de Patricia Harrington
Une bestiole en 3D mal animée avec tout un tas de longues dents très pointues et de gros yeux tout ronds bouffe du redneck à en faire une indigestion. Bien entendu, tout



comme le monstre, les acteurs sont en freestyle. C'est très gore et très - souvent involontairement - fun. Mais pas jusqu'au bout, quand même !

MERCURY MAN

de Bhandit Thongdee
Il paraît qu'il s'agit du premier film de super-héros thaïlandais. C'est sûrement vrai, car il y a beaucoup de progrès à faire. Il paraît aussi que les combats et cascades ont été supervisés par l'équipe d'Ong-Bak. Ça, c'est moins sûr, ou alors de loin. Vite fait - comme dirait un pote - tout aussi vite fait, on quitte la salle !

THE CADAVER

de Dulaisit Niyomku
Une étudiante en médecine est hantée par le cadavre d'une de ses camarades, assassinée par un prof aux tendances « pervers pépère ». Vengeance, vengeance... Ennuï, ennui... Encore un film avec une fille aux longs cheveux noirs tout sales qui cachent son visage. Et un ingé son qui s'en donne à cœur joie.

CULT

de Joe Knee
Celui-là, je me suis endormi direct. Tout ce dont je me souviens, c'est de nanas topless qui se plantent un couteau dans le cœur, d'un sosie de Dennis Hopper qui lance des boules de lumières et d'une révélation à deux balles n'ayant provoqué aucune réaction dans la salle. Tous ceux qui

n'ont pas dormi m'ont confirmé que ça n'avait aucun sens !

BLOODY MARY

de Richard Valentine
Dans les sous-sols d'une université au bout d'un interminable tunnel, se trouve un miroir. Une fois devant, si vous répétez trois fois « Bloody Mary », elle déboule et vous met en morceaux. Une pouffe qui veut être la plus belle et la plus forte envoie les plus récalcitrantes au casse-pipe. En fait, *Bloody Mary* c'est une sorte de *Candyman* pour étudiantes white trash. Et une bonne grosse purge trop bruyante pour pioncer.



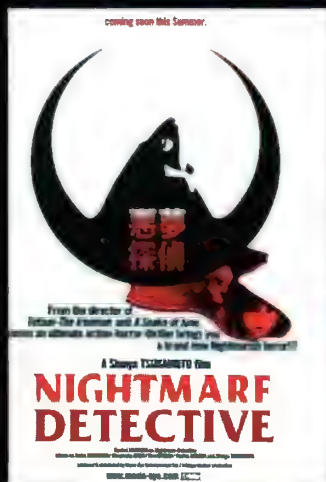


BEST OF THE BEST

NIGHTMARE DETECTIVE

(Movie-Eye Entertainment - JAPON - 2006 - De Shinya Tsukamoto)

Un psycho sévissant sur Internet semble pousser les gens au suicide. La flicette chargée de l'enquête fait appel aux pouvoirs du Nightmare Detective, un homme qui se glisse dans les rêves d'autrui pour résoudre l'énigme et affronter cet insaisissable psychopathe... Même si Shinya Tsukamoto cultive soigneusement son image de réalisateur fou, et même si ses derniers films, celui-ci y compris, auraient plutôt mérité un traitement de moyen-métrage, **Nightmare Detective** est une authentique petite bombe. Un peu à la manière de **Gemini**, entre film de commande et projet personnel, Tsukamoto raconte son histoire de manière très classique pour mieux se laisser aller à de soudains étiars de folie et de fureur, qui font mouche à chaque fois. Dommage toutefois que le **Nightmare Detective**, le personnage le plus intéressant du film (et censé être le héros), ne soit que très peu exploité, voire quasiment absent. On aurait pourtant aimé mieux le connaître et en savoir plus sur ses dons. Mais la beauté du métrage et la brutalité des meurtres rattrapent aisément le coup (voir également preview dans ce même numéro).



THE KOVAK BOX

(Filmax International - ESPAGNE - 2006 - De Daniel Monzon)

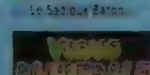
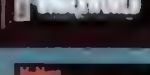
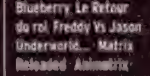
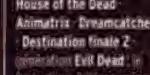
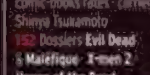
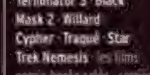
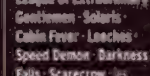
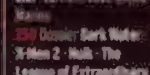
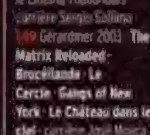
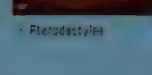
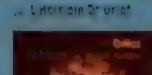
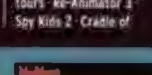
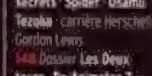
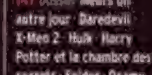
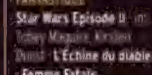
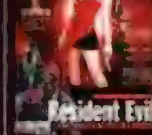
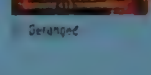
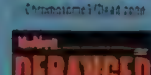
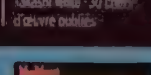
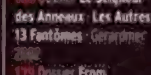
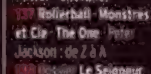
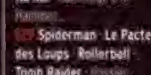
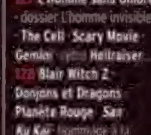
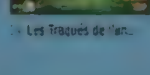
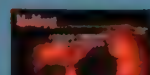
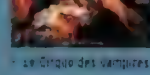
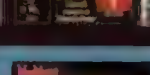
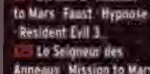
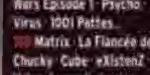
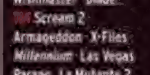
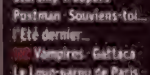
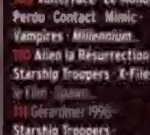
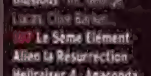
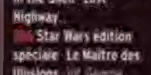
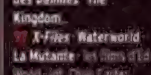
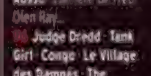
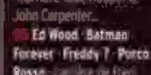
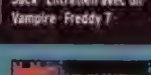
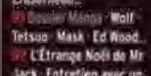
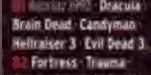
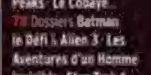
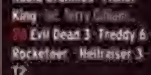
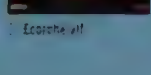
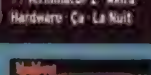
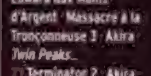
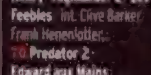
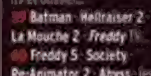
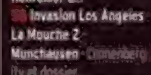
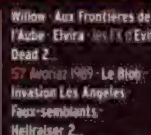
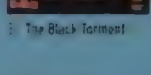
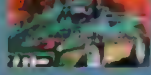
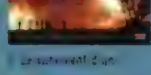
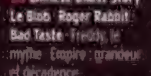
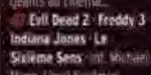
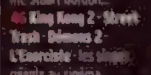
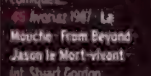
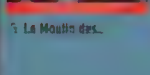
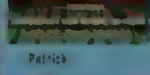
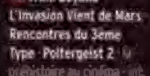
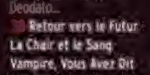
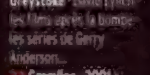
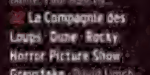
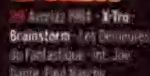
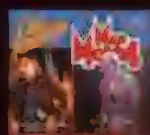
Daniel Monzon s'était déjà distingué, il y a 6 ans, avec **Le Cœur du guerrier**, un excellent heroic fantasy moderne et urbain. Son troisième film (il a entre-temps réalisé l'excellente et très dynamique comédie **The Biggest Robbery Never Told**), un thriller haletant légèrement teinté de science-fiction, ne déroge en rien à la règle et vient enrichir une filmographie jusque-là irréprochable. Timothy Hutton y incarne un auteur de best-sellers plongé au cœur d'une machination machiavélique (l'assassinat collectif de 300 personnes) liée à l'intrigue de son tout premier roman. Grâce à un scénario solidement ficelé, truffé de surprises et de rebondissements (signé en collaboration avec Jorge Guerricaechevarria, le scénariste attitré d'Alex de la Iglesia), on est pris aux tripes par cet inquiétant thriller qui rappelle parfois certains des meilleurs Hitchcock. Lucia Jimenez (**Eyes of Crystal**) et David Kelly (**Charlie et la chocolaterie**) complètent la distribution, malheureusement peut-être pas assez musclée pour intéresser un distributeur français.

PLANE DEAD

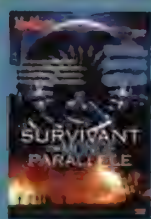
(Imageworks Entertainment - USA - 2006 - De Scott Thomas)

Voilà un film qui ne partait pas forcément gagnant. Malgré son concept à la con et une boîte de prod qui n'avait pas encore fait ses preuves, si ce n'est niveau nanars, **Plane Dead** s'est pourtant immédiatement imposé comme LA véritable surprise de cet AFM cuvée 2006. Le plus impressionnant, c'est que le film semble avoir coûté 8 millions de dollars, alors qu'en réalité, vous pouvez en soustraire au moins 6. Mettant en scène une invasion de morts-vivants dans un avion transportant des scientifiques totalement véreux et peu scrupuleux, ainsi qu'un dangereux criminel (Kevin J. O'Connor, le petit comique de **La Momie**, mais aussi **Le Maître des illusions**), **Plane Dead** réussit l'exploit de renouveler le film de zombies tout en y restant très fidèle. Le réalisateur Scott Thomas (jusque-là cantonné à des polars et des thrillers tels que **Latin Dragon** ou **Anacardium**) trouve ainsi une solution pour intégrer l'incontournable scène où les zomblands s'extraient de leurs tombes en les faisant surgir de la soute par le plancher ! Action non-stop, effets spéciaux abondants et soignés, rebondissements multiples... N'ayons pas peur des mots, **Plane Dead** mériterait carrément une sortie en salles.

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES



Patrick



Le sauvetage d'un



Le Corps et le Jovet



Créatures



L'île de l'épouvante



Le Groupe des vampires



Le Club des monstres



The Stuff



Le Film de Jack



Esmead for



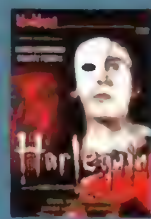
e. Death Race 2000



Transmutations



Soleil de sang



Horreur



Society



Chromosomes/Dead zone



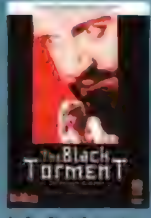
L'Horreur Dr. Urie



Le Sacrilège Banton



La Mouth des...



The Black Torment



Ecorché vit



2

Héro Identity. Les 11-12
La Ligue des gentlemen
extraordinaires. Skinned.
Deep. Monster Man.
Willard. Cowboy Bebop.
100 Dossier Freddy
contre Jason. The Texas
Chain Saw Massacre. May
Infernal Affairs. Mystic
River. Bad Boys 2.
100 Dossier Charles Bronson
carrière John Philip Law.
100 Dossiers Hellboy 1 Kill
Bill. Matrix Revolutions.
Gothika. Zataichi. Le
Moïse de Nemo. S.W.A.T.
Alien. Flash for the Beast.
Slashers. carrière John
Philip Law (2^{ème} partie)



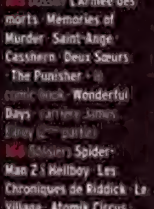
100 Dossier Le Retour du
Roi. Mindhunters. Les
Rivieres Pourpres 2.
Battle Royale 2. The
Cave Player. Bloodgame.
carrière Dario G. Castellani.
100 Dossier Massacre à la
tronçonneuse. 100 Dossier
2004. Spider-Man 2.
Gothika. Dead or Alive 1.
2.3. Jeepers Creepers 2.
carrière Dean Cain. Castellani
(2^{ème} partie)



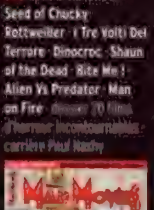
100 Dossiers Van Helsing &
Blagfish. Manson Family.
Big Fish. Patchwork.
Open Range. L'Hirondelle
d'or. Cheng Pei Pei.
Cannibal Holocaust.
carrière Ruggiero Scodale.
100 Dossier May.
Harry Potter 3.
Immortal Agents.
Secrets. Kiki, la petite
sorcière. Alvin.
Allegory. Screaming Dead.
Remasanta. Azumi. The
Unliving. carrière Ruggiero



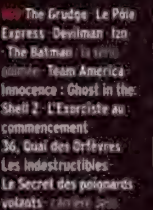
100 Dossier Ong Bak.
100 Baies. L'Armée des
morts. The Machinist.
Le Convoyeur. Séance.
La Passion du Christ.
Fenêtre secrète. A.M.
2004. carrière Eric de
la Jolibois.
100 Dossiers Kill Bill
volume 2.1 Van Helsing.
Alien Vs Predator. Atomix.
Circus. Le Jour d'après.
Undead. La Caravane
de l'Étrange. carrière
James Ellroy.



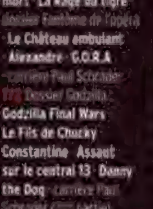
100 Dossier L'Armée des
morts. Memories of
Murder. Saint-Angel.
Cashmere. Deux Sœurs.
The Punisher. 100
comic-book. Wonderful
Days. carrière James
Ellroy (2^{ème} partie).
100 Dossiers Spider-
Man 2.1 Hellboy. Les
Chroniques de Riddick. La
Village. Atomix Circus.
1. Robot. Ghost in the
Shell. Innocence. The
Storyteller. Clonus 2004.
carrière Romy Yu.
100 Special Preview:
Batman Begins. Sin City.
Blade. Trinity. Resident
Evil. Apocalypse. Sky
Captain. Steamboy. Old
Boy. Collateral. Infernal
Affairs. Les 1X de
Spiderman 2. carrière
Romy Yu (2^{ème} partie).
100 Special Halloween:
Seed of Chucky.
Rottweiler. 170 Volts Del
Terror. Dinocroc. Shaun
of the Dead. Bite Me!
Alien Vs Predator. Man
on Fire. dossier 10 films
d'horreur incontournables.
carrière Paul Nashy.



100 Dossier May.
Harry Potter 3.
Immortal Agents.
Secrets. Kiki, la petite
sorcière. Alvin.
Allegory. Screaming Dead.
Remasanta. Azumi. The
Unliving. carrière Ruggiero



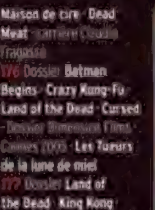
100 The Grudge. Le Pâle
Express. Devilman. Zen.
The Batman. La série
cinéma. Team America.
Innocence. Ghost in the
Shell 2. L'Exorciste au
commencement.
36. Quel des Orfèvres.
Les Indestructibles.
Le Secret des poignards
volants. carrière Paul
Nashy.



100 Saw. Ginger Snaps 2.
6.3. Decoy. The Eye 2.
Blade. Trinity. Ghost
in the Shell. Stand
Alone Complex. The
Grudge. dossier Clonus.
100 Dossier A.M. 2004.
carrière Umberto Lenzi.
100 Special zombies:
Return of the Living Dead.
4.4.5. Day of the Beast 2.
Choking Hazard. Bloody
Bill. The Machinist.
L'Empreinte de la
mort. La Rage du tigre.
dossier Emmanuelle Béart.
Le Châleau ambulant.
Alexandre. G.O.R.A.
carrière Paul Schrader.
100 Dossier femmes fatales:
Underworld 2. Aeon Flux.
Bloodrayne. Domino.
The Descent. Lady Vengeance.
Doom. Evil Aliens.
L'Exorcisme d'Emily
Rose. Kiss Kiss. Bang
Bang. Les Frères Grimm.
Night Watch. PTU.
The Descent. Dossier
Shylock. Fragile. Serenity.
A History of Violence.
The Dark. Hammer films ex
100. Samurais Champloo.
carrière Stuart Gordon.
100 Doom. Hostel. Seven
Swords. The Roost. Harry
Potter 4. Lady Vengeance.
Domino. L'Exorcisme
d'Emily Rose.
100 King Kong. Silent
Hill. Masters of Horror.
Slither. Saw 2. Shogun
2005. carrière Walter Hill.
100 Masters of Horror.
Géardner 2006. Sheitan.
Munich. Bruce Campbell.
Le Labyrinthe de Pan. Les
4000. carrière Walter Hill
(2^{ème} partie).



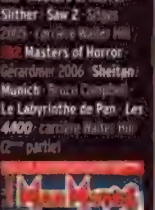
100 Dossier Saw. 1.
Calvaire. Capitaine Sky
et le monde de demain.
Dossier Series. Team
America. Le Cercle.
The Ring 2. Dva 117.
Géardner 2002. carrière
Daria Dugay.
100 Dossier Star Wars.
Episode 3. célébration
Star Wars. Otage. Creep
3. Extremes. Kingdom
Hospital. Breaking News.
The Hitchhiker's Guide to
the Galaxy. Death Tunnel.
Satan's Little Helper.
carrière David Schindler.
100 Dossier Sin City. Le
Crime Farpa. Amityville.
Fierres de sang. Kingdom
of Heaven. The Nun. La



100 The Grudge. Le Pâle
Express. Devilman. Zen.
The Batman. La série
cinéma. Team America.
Innocence. Ghost in the
Shell 2. L'Exorciste au
commencement.
36. Quel des Orfèvres.
Les Indestructibles.
Le Secret des poignards
volants. carrière Paul
Nashy.



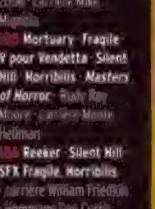
100 Saw. Ginger Snaps 2.
6.3. Decoy. The Eye 2.
Blade. Trinity. Ghost
in the Shell. Stand
Alone Complex. The
Grudge. dossier Clonus.
100 Dossier A.M. 2004.
carrière Umberto Lenzi.
100 Special zombies:
Return of the Living Dead.
4.4.5. Day of the Beast 2.
Choking Hazard. Bloody
Bill. The Machinist.
L'Empreinte de la
mort. La Rage du tigre.
dossier Emmanuelle Béart.
Le Châleau ambulant.
Alexandre. G.O.R.A.
carrière Paul Schrader.
100 Dossier femmes fatales:
Underworld 2. Aeon Flux.
Bloodrayne. Domino.
The Descent. Lady Vengeance.
Doom. Evil Aliens.
L'Exorcisme d'Emily
Rose. Kiss Kiss. Bang
Bang. Les Frères Grimm.
Night Watch. PTU.
The Descent. Dossier
Shylock. Fragile. Serenity.
A History of Violence.
The Dark. Hammer films ex
100. Samurais Champloo.
carrière Stuart Gordon.
100 Doom. Hostel. Seven
Swords. The Roost. Harry
Potter 4. Lady Vengeance.
Domino. L'Exorcisme
d'Emily Rose.
100 King Kong. Silent
Hill. Masters of Horror.
Slither. Saw 2. Shogun
2005. carrière Walter Hill.
100 Masters of Horror.
Géardner 2006. Sheitan.
Munich. Bruce Campbell.
Le Labyrinthe de Pan. Les
4000. carrière Walter Hill
(2^{ème} partie).



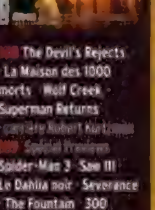
100 Dossier Saw. 1.
Calvaire. Capitaine Sky
et le monde de demain.
Dossier Series. Team
America. Le Cercle.
The Ring 2. Dva 117.
Géardner 2002. carrière
Daria Dugay.
100 Dossier Star Wars.
Episode 3. célébration
Star Wars. Otage. Creep
3. Extremes. Kingdom
Hospital. Breaking News.
The Hitchhiker's Guide to
the Galaxy. Death Tunnel.
Satan's Little Helper.
carrière David Schindler.
100 Dossier Sin City. Le
Crime Farpa. Amityville.
Fierres de sang. Kingdom
of Heaven. The Nun. La



100 The Grudge. Le Pâle
Express. Devilman. Zen.
The Batman. La série
cinéma. Team America.
Innocence. Ghost in the
Shell 2. L'Exorciste au
commencement.
36. Quel des Orfèvres.
Les Indestructibles.
Le Secret des poignards
volants. carrière Paul
Nashy.

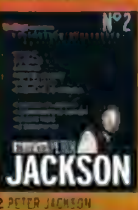


100 Saw. Ginger Snaps 2.
6.3. Decoy. The Eye 2.
Blade. Trinity. Ghost
in the Shell. Stand
Alone Complex. The
Grudge. dossier Clonus.
100 Dossier A.M. 2004.
carrière Umberto Lenzi.
100 Special zombies:
Return of the Living Dead.
4.4.5. Day of the Beast 2.
Choking Hazard. Bloody
Bill. The Machinist.
L'Empreinte de la
mort. La Rage du tigre.
dossier Emmanuelle Béart.
Le Châleau ambulant.
Alexandre. G.O.R.A.
carrière Paul Schrader.
100 Dossier femmes fatales:
Underworld 2. Aeon Flux.
Bloodrayne. Domino.
The Descent. Lady Vengeance.
Doom. Evil Aliens.
L'Exorcisme d'Emily
Rose. Kiss Kiss. Bang
Bang. Les Frères Grimm.
Night Watch. PTU.
The Descent. Dossier
Shylock. Fragile. Serenity.
A History of Violence.
The Dark. Hammer films ex
100. Samurais Champloo.
carrière Stuart Gordon.
100 Doom. Hostel. Seven
Swords. The Roost. Harry
Potter 4. Lady Vengeance.
Domino. L'Exorcisme
d'Emily Rose.
100 King Kong. Silent
Hill. Masters of Horror.
Slither. Saw 2. Shogun
2005. carrière Walter Hill.
100 Masters of Horror.
Géardner 2006. Sheitan.
Munich. Bruce Campbell.
Le Labyrinthe de Pan. Les
4000. carrière Walter Hill
(2^{ème} partie).



100 Dossier Saw. 1.
Calvaire. Capitaine Sky
et le monde de demain.
Dossier Series. Team
America. Le Cercle.
The Ring 2. Dva 117.
Géardner 2002. carrière
Daria Dugay.
100 Dossier Star Wars.
Episode 3. célébration
Star Wars. Otage. Creep
3. Extremes. Kingdom
Hospital. Breaking News.
The Hitchhiker's Guide to
the Galaxy. Death Tunnel.
Satan's Little Helper.
carrière David Schindler.
100 Dossier Sin City. Le
Crime Farpa. Amityville.
Fierres de sang. Kingdom
of Heaven. The Nun. La

LES HORS-SERIES



BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19 (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

29	32	33	36	37	38	39	40	41
42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60
61	62	63	64	65	66	67	68	69
70	71	72	73	74	75	76	77	78
79	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97
98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115
116	117	118	119	120	121	122	123	124
125	126	127	128	129	130	131	132	133
134	135	136	137	138	139	140	141	142
143								
149	150	151	152	153	154	155	156	157
158	159	160	161	162	163	164	165	166
167	168	169	170	171	172	173	174	175
176	177	178	179	180	181	182	183	184
185	186	187	188	189	190			

HORS-SERIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement

N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
N°7 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
N°8 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
N°9 JEUX VIDEO N°2 : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
N°10 PRISON BREAK : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement

N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES B'MOVIES (frais de ports compris) Prix unitaire 7€ Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31	32	33	34	35	36
37	38	39	40	41	42			

Je règle par

☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM PRENOM

ADRESSE

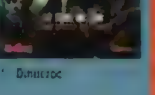
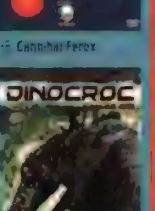
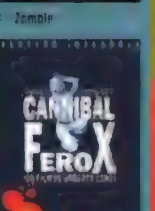
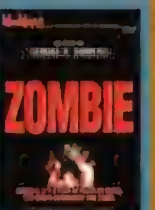
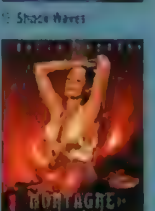
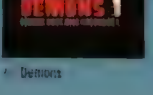
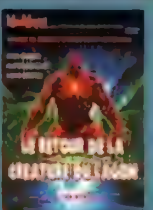
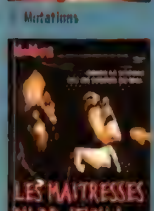
CP VILLE

PAYS

Date d'expiration
Mois/Année

Numéro d'abonnement Date et signature obligatoires

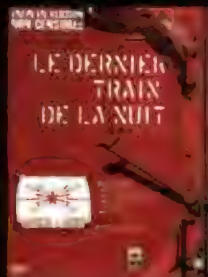
« Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Pour nous le faire connaître, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »



DVD ZONE 2 NEUFS



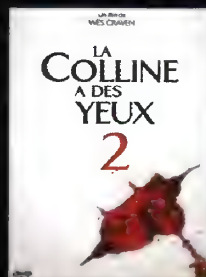
Spasmo 20 €



Le dernier train... 20 €



Beatrice Cenci 25 €



La Colline à des yeux 2 12 €



La Maison de la terreur 15 €



Le Tueur à l'orchidée 20 €



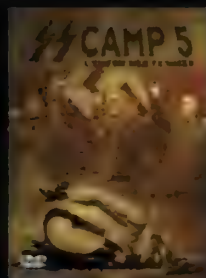
Mais qu'avez-vous fait à Solange 20 €



Bloody Bird 20 €



La Maison au fond du parc 20 €



Camp 5 20 €



La Clinique sanglante 20 €



La Sorcière sanglante 23 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

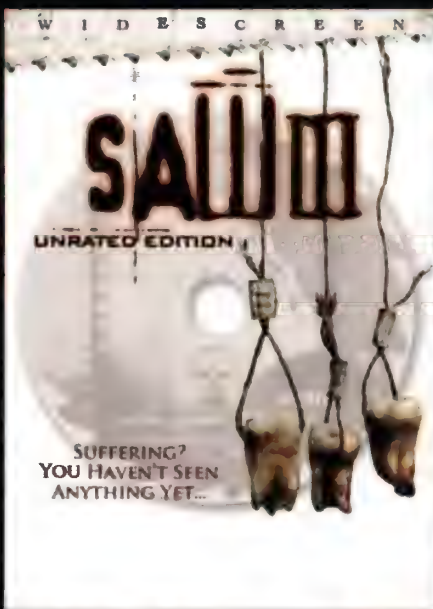
MAD MOVIES
FRÈRE DU SOUTHAUS

AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

LES NUMÉROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE.

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

DVD ZONE 1 NEUFS



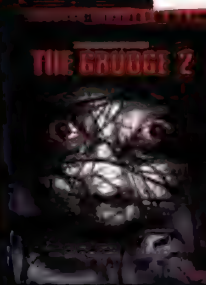
Saw III 35 €



The Texas Chainsaw... 35 €



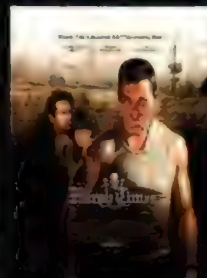
Flags of our Fathers 35 €



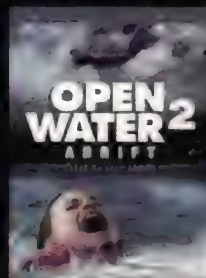
The Grudge 2 35 €



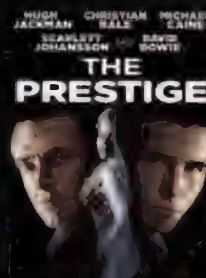
The Departed 35 €



Harsh Times 35 €



Open Water 2 35 €



The Prestige 35 €



The Return 35 €

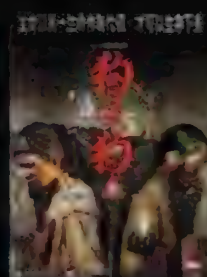
DVD ASIATIQUES NEUFS



The Host (Koi, Corail) 39 €



City of Violence 29 €



Dog Bites Dog 29 €



Reincarnation 29 €



Dragon Tiger Gate 29 €



Exiled 29 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appelez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TÉL. : 01 45 26 81 20.

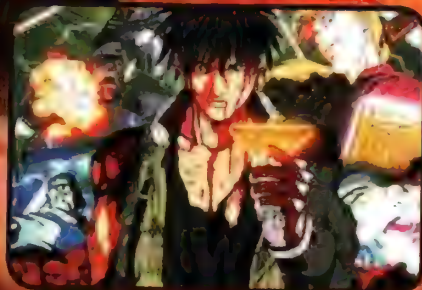
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00.

MADgazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GUDDIES • LIVRES • MUSIQUE

HAVE FUN!

- 76 DVD
- 88 TELEMAG
- 89 ANIME NATION
- 90 PLAYMAD
- 91 SANG D'ENCRE
- 92 MELOMAD
- 94 MAD IN FRANCE



HARD

DE JOHN HUCKERT

LA PERLE DU MOIS NOUS VIENT TOUT DROIT DES COFFRES DE L'ÉDITEUR LE CHAT QUI FUME. DÉCOUVREZ **HARD**, FILM DE SERIAL KILLER GAY DE JOHN HUCKERT, QUI A DÉCHAÎNÉ PASSION ET HOSTILITÉ DEPUIS SA PROJECTION DANS DIVERS FESTIVALS EN 98.

Voilà un film qui n'aurait pas déparé dans le dossier « slashers oubliés » réalisé il y a peu par J.B. Herment. Car **Hard**, malgré sa sortie en catimini aux États-Unis, jouit d'une aura très particulière que les bonus explorent en détail, d'un commentaire audio concocté par l'éditeur français à des débats parfois houleux organisés par des festivals américains.

Tourné dans des conditions ultra précaires, et avec un budget d'une misère évangélique (pas plus de 100 000 dollars !), le long-métrage de John Huckert s'est en effet heurté à l'hostilité de plusieurs laboratoires californiens, qui ont carrément refusé de le développer. La raison du délit ? Le caractère homosexuel de l'intrigue, qui voit un serial killer gay multiplier les victimes parmi les tapins et autres gitans croisés sur les bords de route de Los Angeles. Jusqu'ici, rien d'inédit, mais l'affaire se corse lorsque l'enquête est confiée à un flic novice. Divorcé et père d'un enfant, celui-ci est en fait un homo caché et honteux, qui ne tarde pas à succomber à une certaine fascination pour le tueur. Pour autant, ce label de « première œuvre ayant pour héros un flic gay » s'avère parfois encombrant pour une pellicule dont les réelles qualités ne sauraient faire oublier que toute médaille a un revers.

Une partie du scénario s'attache ainsi à décrire les tracasseries subies par le jeune inspecteur dans le milieu très macho du département de police, après avoir été méchamment « outé » par ses collègues. Mais si la thèse est évidemment défendable, son traitement demeure très démonstratif, même s'il s'inspire du cas du premier flic de Los Angeles à avoir révélé son homosexualité, lequel interprète d'ailleurs ici un petit rôle. L'autre problème est que l'attraction trouble entre un enquêteur et un serial killer a fini par devenir la tarte à la crème du genre « profiler en immersion ». Et **Hard** peine à donner une illustration originale du thème, à l'exception remarquable d'une hallucinante scène de



cul où le chasseur et le chassé s'étreignent sauvagement. Car la grande réussite du film réside probablement dans la description très plausible qu'il donne des ébats homosexuels. À mille lieues de l'ambiance cuir d'un **Cruising**, ceux-ci s'inscrivent délibérément dans le quotidien. Voir cette étonnante scène de drague : le tueur aborde un type ressemblant furieusement à un hétéro de base, et finit par lui sortir : « *T'aimes la bite ?* », et alors qu'on s'attend à ce que l'autre lui mette son poing dans la figure, il s'entend répondre : « *J'ai un endroit...* ». Or, ce parti pris rend tout aussi plausibles – et effrayantes – des scènes de torture et de meurtre reposant sur la volonté de puissance du serial killer, qui se plaît à humilier et déshumaniser ses victimes. Cela culmine bien sûr avec la découverte de son repaire, vision d'enfer peuplée de corps nus et en-

chaînés, où Huckert témoigne d'un sens du plan aussi simple qu'efficace.

Mais les auteurs ont aussi consacré tous leurs soins à dépendre la routine d'un service de police. À cet égard, le personnage le plus fouillé et intéressant, est peut-être ce vieux flic bourru et désabusé qui prend en main le héros. Après l'avoir un peu rudoyé, il lui apprendra toutes les ficelles du métier et, contre toute attente, acceptera avec bienveillance son homosexualité, probablement moins par largesse d'esprit qu'à cause de ce lien secret qui unit les représentants de l'ordre. On en vient d'ailleurs à se demander si **Hard**, pour modeste qu'il soit, n'a pas exercé une influence souterraine sur la vague actuelle des séries policières de « scènes de crime ». Un des tout premiers épisodes du génial **New York - Unité spéciale** de Dick Wolf, revu l'autre soir sur TF1, utilisait en effet la même expression : « *pas d'humains impliqués* » – employée par des flics peu regardants pour passer sous silence certains assassinats, quand les victimes sont des prostituées ou des pédés, et a fortiori quand ils sont les deux ! C'est surtout dans l'exploration de ces crimes anonymes, perpétrés dans les marges de la société, que **Hard** convainc. Il est donc un peu dommage que le DVD ne reprenne pas l'intégralité des bonus du Zone 1 éditée par REV Releasing : on en retrouve les scènes coupées (nombreuses, mais en pitoyable état), mais les deux commentaires audio, l'un dédié aux auteurs et l'autre aux acteurs, ont disparu.

Saluons néanmoins l'initiative du Chat Qui Fume, qui a eu le culot de sortir cette œuvre atypique, et de la présenter comme il se doit, en version intégrale.

Gilles ESPÓSITO

ZONE 2 INÉDIT. LE CHAT QUI FUME. 1.85 (16/9), 2.0 (VO). SUPP : PRESENTATION, CDM AUDIO, SCÈNES COUPÉES, ITW, AUDITION, BANDES-ANNONCES.



LORELEI : LA SORCIÈRE DU PACIFIQUE DE SHUNJI HIGUCHI



Parlons et écrivons le film sort-il chez nous ? Quel espace possible ? Le livre raconte dans un pack box à un acte grand. Comment parler autrement cette édition française.

(comme si le vrai Thomas Bangalter avait apprécié le mélange dans Mad Asia, ou le réalisateur était également interviewé) d'un film que même son réalisateur, le maître des SFX Shunji Higuchi, ne parle guère dans son cœur ? A force de sortir n'importe quoi portant le label « Asia », les éditeurs vont surtout réussir à saturer le marché (ce qui est déjà probablement fait) et à minimiser peu à peu l'intérêt du grand public pour tout ce qui promet de « la Asia ». Le passage long et, pour son premier film japonais, semble que Lorelei, a effectivement peu de chance de poursuivre plus avant sa découverte du cinéma nippon. Julien SEVEDN

ZONE 2 IMÉDIT FTD 1.05 (16/9) 5.1 (V) ET 2.0 (VO ET V)

UNE CREATURE DE REVE DE JOHN HUGHES



Quel geek n'a jamais rêvé de créer une série télévisée de trois pièces et d'être invité aux soirées spéciales pour l'occasion ? « Zéro tout à bouillir ! » « Comme ça, ça va ! » « Merci ça va ! »

sont autant d'injonctions que Gilles Esposito et bien d'autres membres de la rédaction athermalisent déclamer sans vergogne, le cul enfoncé dans leur canapé. Et ça, John Hughes l'a très bien compris avec le *Wired Science: Une Creature de Reve* en VF, qui fait une étrange polémique créée par le héros fumant Joel Silver. Comme à son habitude, Hughes capte avec justesse les étonnements des fans en short et distille un humour lourdique mais toujours aussi attachant. Ultime plaisir : les cameos jubilatoires de Michael J. Fox et de Norman Macdonald (*Wired* dans *Mad Max 2*) dans une scène finale anthologique. À voir en VF, le volume au max ! (Freddy FATH)

ZONE 2 UNIVERSAL 1.05 (16/9) 5.1 (V) ET 2.0 (VO ET V) SUPP. BANDS-ANNONCES

PROMIZOULIN !

(COFFRET MORTS-VIVANTS : LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 3 + L'ATTAQUE DES MORTS-VIVANTS + L'ABÎME DES MORTS-VIVANTS + UNE VIERGE CHEZ LES MORTS-VIVANTS + LE LAC DES MORTS-VIVANTS)



Sorti en catimini chez quelques revendeurs spécialisés, ce coffret vendu pour un prix dérisoire (18 euros !) est à ne pas négliger. Passons sur *Le Retour des morts-vivants 3* et *L'Attaque des morts-vivants* (Killing birds), recadrés et déjà disponibles ailleurs dans de meilleures éditions, pour nous attarder sur les trois films produits par la firme Eurociné : *L'Abîme des morts-vivants*, *Une vierge chez les morts-vivants* et *Le Lac des morts-vivants*. Les deux premiers titres, signés Jess Franco, sont très symptomatiques de l'œuvre du cinéaste espagnol, avec leurs zooms incessants, leurs acteurs complètement à côté de la plaque et leur façon d'étirer sur 90 minutes ce qui tiendrait en 10. Si quelques passages, franchement Z, sont plutôt marrants, les films finissent par tourner en rond et devenir sacrément répétitifs, défaut typique de beaucoup de Franco.

Meilleur film du lot (et par meilleur on veut dire « pire »), le mémorable et génial *Lac des morts-vivants* mène à lui seul l'achat du coffret. Faux raccords en pagaille, acteurs inexpressifs et SFX complètement foireux : chaque recoin de cette œuvre inénarrable fleurit bon l'amateurisme. Et c'est à mourir de rire ! *Le Lac des morts-vivants*, ou le plus court chemin entre le néant et le génie ! La qualité technique du coffret est argement acceptable pour un si petit prix, et l'éditeur a logiquement inclus les excellentes et hilarantes VF d'origine, dignes des pires bouillards des années 70.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. OPENING. 1.33 (4/3) ET 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : ITW, FILMOS, BANDES-ANNONCES.



SUPERMAN RETURNS DE BRYAN SINGER

En reprenant à la lettre le cahier des charges du chef-d'œuvre de Richard Donner, Bryan Singer est parvenu à mettre un terme à un développement fait tellement historique que l'on s'étonne de n'en trouver aucun écho au sein de ce DVD collector, pas même en préambule d'un journal de production de plus de trois heures. Strictement objectif et n'abordant jamais les enjeux thématiques du script, cet étonnant making-of souligne par ailleurs l'absence de prise de risque du métrage : Brandon Routh y livre une imitation timorée de Christopher Reeve, Kevin Spacey s'approprie le cynisme élégant de Gene Hackman, la production design cite constamment le travail du décorateur John Barry, tandis que les morceaux de bravoure développent des idées esquissées en 1978 (sauvetage d'un Boeing, le vol à l'aveugle, le vol de banque, course-poursuite contre une roquette, tremblement de terre, etc.). C'est tout ça, en somme, qui se remêle en bonne et due forme si Singer, réellement passionné par la stature iconique du personnage, ne multiplie les références mythologiques, de Prométhée à Ulysse, d'Atlas à Râ. Une direction qui, à l'instar d'une scène finale, est tout à fait digne d'un monologue de Marlon Brando, essaie cependant une suite un tantinet plus ambitieuse.

Alexandre PONCET

ZONE 2 WARNER 2.35 (16/9) 5.1 (VO ET VF) SUPP. MAKING-OF, FEATURETTE, SCENES COUPEES



PIXOTE, LA LOI DU PLUS FAIBLE D'HECTOR BABENCO

Pivot central d'une trilogie informelle et atemporelle sur les conditions de vie de la jeunesse des favelas des grandes cités sud-américaines (complétée par *Los Olvidados* de Bunuel et *La Cité de Dieu* de Meirelles), *Pixote* est un film qui, plus de 25 ans après sa sortie, fait toujours mal. Physiquement. Montrant avec lucidité et sans pathos inutile l'apprentissage de la vie — forcément biaisé — d'un gamin des favelas de Sao Paulo, le métrage d'Hector Babenco frappe par son mélange de lyrisme discret et désespéré et de réalisme à toute épreuve. Le plan final, d'une simplicité et d'une lucidité déchirantes, voit sa force décuplée par le triste destin du jeune Fernando Ramos Da Silva, incroyable interprète du rôle-titre, qui connaîtra une fin tragique, celle-là même qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer pour son personnage. Son histoire est abordée, ainsi que la genèse et le succès du film, dans un documentaire de plus d'une heure intitulé *Pixote, in memoriam*, unique mais indispensable bonus de cette excellente édition.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. CARLOTTA. 1.85 (16/9). 1.0 (VO ET VF).
SUPP : DOC, BANDE-AN-
NONCE.

BLEU D'ENFER DE JOHN STOCKWELL

Adapté de la série de Christopher (il prend le rôle de Anne Corcoran) et réalisateur du sexy *Blue Crush* avec

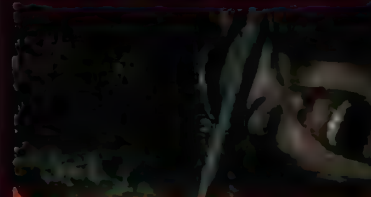


Kate Winslet en surfiste. John Stockwell ne quitte pas l'écran avec cette série. Et cette dystopique qui ne se limite pas à décrire une

crise (on dirait qu'on ne se plaint pas). Outre des images de plongée sous-marine, Stockwell présente les plus belles qu'on ait pu voir au cinéma. Le film explore la pollution, la histoire de l'océanographie, les technologies et d'échantillons de rochers. Il est peut-être le plus beau film à Pointe-à-Pitre. Stockwell y fait d'ailleurs preuve d'un réel sens du rythme. Avec une mise en scène percutante et une production, le tout porté par un Paul Walker au grand écran. L'histoire, qui est un peu celle d'un diplôme en biologie marine et une histoire d'âme plus humaine que jamais. L'histoire des rochers ne sont pas dénuées de... Vincent Tardieu

clé de lecture

ZONE 2. GUSTO. 1.85 (16/9). 1.0 (VO ET VF).
SUPP : COM AGRI, LEONETTI, SCARF, CÉLÈBRE, SCREEN TESTS



ILS DE DAVID MOREAU ET XAVIER PALUD

Les deux auteurs d'une histoire vraie. L'histoire, qui est la plus belle qu'on ait pu voir au cinéma. Le film explore la pollution, la histoire de l'océanographie, les technologies et d'échantillons de rochers. Il est peut-être le plus beau film à Pointe-à-Pitre. Stockwell y fait d'ailleurs preuve d'un réel sens du rythme. Avec une mise en scène percutante et une production, le tout porté par un Paul Walker au grand écran. L'histoire, qui est un peu celle d'un diplôme en biologie marine et une histoire d'âme plus humaine que jamais. L'histoire des rochers ne sont pas dénuées de... Vincent Tardieu

réaliser il s'agit d'un film. Les deux auteurs d'une histoire vraie. L'histoire, qui est la plus belle qu'on ait pu voir au cinéma. Le film explore la pollution, la histoire de l'océanographie, les technologies et d'échantillons de rochers. Il est peut-être le plus beau film à Pointe-à-Pitre. Stockwell y fait d'ailleurs preuve d'un réel sens du rythme. Avec une mise en scène percutante et une production, le tout porté par un Paul Walker au grand écran. L'histoire, qui est un peu celle d'un diplôme en biologie marine et une histoire d'âme plus humaine que jamais. L'histoire des rochers ne sont pas dénuées de... Vincent Tardieu

LA JEUNE FILLE DE L'EAU DE M. NIGHT SHYAMALAN

Si l'on peut reprocher à Shyamalan de nager consciemment, depuis quelques années, à contre-courant des attentes de ses fans, difficile de nier l'impertinence de son propos dans un paysage cinématogra-

phique de plus en plus cynique et ostentatoire. Phagocytant littéralement les codes du conte, à commencer par une suspension d'incrédulité qui frappe l'intégralité de ses personnages, l'auteur d'*Incasable* appelle ici son public à retrouver une âme d'enfant. À l'inverse de *Signes*, *La Jeune fille de l'eau* n'aspire ainsi en aucun cas à une narration à la K. Dick. Bien que le film gagne progressivement en onirisme (cadres évocateurs et arpèges hallucinés de James Newton Howard à l'appui), Shyamalan ne laisse jamais planer le moindre doute quant



à la réalité de cette étrange aventure. En résulte un métrage aux atours étonnamment naïfs, mais dont les enjeux humains, es-

quissés en filigrane de la trame principale, éclateront lors d'un final bouleversant. Truffé d'images de tournage et d'anecdotes pertinentes, le DVD permet surtout d'assister à l'enregistrement du score et dévoile les superbes effets animatroniques de Spectral Motion.

Alexandre PONCET

ZONE 2. WARNER. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, AUDITIONS, SCENES COUPEES, BETISIER.

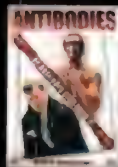


Il s'agit d'un film. Les deux auteurs d'une histoire vraie. L'histoire, qui est la plus belle qu'on ait pu voir au cinéma. Le film explore la pollution, la histoire de l'océanographie, les technologies et d'échantillons de rochers. Il est peut-être le plus beau film à Pointe-à-Pitre. Stockwell y fait d'ailleurs preuve d'un réel sens du rythme. Avec une mise en scène percutante et une production, le tout porté par un Paul Walker au grand écran. L'histoire, qui est un peu celle d'un diplôme en biologie marine et une histoire d'âme plus humaine que jamais. L'histoire des rochers ne sont pas dénuées de... Vincent Tardieu

Il s'agit d'un film. Les deux auteurs d'une histoire vraie. L'histoire, qui est la plus belle qu'on ait pu voir au cinéma. Le film explore la pollution, la histoire de l'océanographie, les technologies et d'échantillons de rochers. Il est peut-être le plus beau film à Pointe-à-Pitre. Stockwell y fait d'ailleurs preuve d'un réel sens du rythme. Avec une mise en scène percutante et une production, le tout porté par un Paul Walker au grand écran. L'histoire, qui est un peu celle d'un diplôme en biologie marine et une histoire d'âme plus humaine que jamais. L'histoire des rochers ne sont pas dénuées de... Vincent Tardieu



ZONE 2. STUDIOCANAL. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : ATTICHES, MAKING-OF, DOC.



ANTIBODIES DE CHRISTIAN ALVART

Un flic avec un sens des responsabilités d'un autre âge demande à interroger un tueur en série accusé de crimes pédophiles, qui pourrait être également l'auteur du meurtre érapuleux d'une fillette. Un peu passé inaperçu lors de sa sortie en salles, *Antibodies* cultive tout au long de son histoire un suspense haletant. Et, comme le disait l'ami Gilles Espósito (« *Où Gilles, on sait que tu es fan de ton frère Marc. Mais quand même, Le Cœur des hommes, est-ce bien raisonnable ?* ») dans *Mad l'été dernier*, *Antibodies* est solidement interprété, et associe habilement étude de mœurs et drame criminel. Alors, bien sûr, ce premier film du réalisateur tuteur Christian Alvart manque beaucoup du côté du *Silence des agneaux*, en nettement plus malsain, soit dit en passant. Mais pour qui aime les whodunit et les tueurs en série, c'est un vrai régal.

Alexis DUPONT-LARVET

ZONE 2 : LA FABRIQUE DE FILMS, 2.35 (16/9), 5.1 (VO ET VF), SUPP. : BANDE-ANNONCE

INDEFENDABLES ?

(TERREUR SUR LA LIGNE + BOOGEYMAN)

Descendus par l'ensemble de la presse lors de leur sortie en salles, *Terreur sur la ligne* et *Boogeyman* sont loin de valoir un tel acharnement critique. Remake du film de Fred Walton, *Terreur sur la ligne* prend le contrepoint de la majorité des productions actuelles en choisissant de filmer l'invisible. Idée intrigante que l'on doit au scénariste Wade Wall et qui aurait pu (dû) permettre au film de

valider son triste statut de remake destiné aux teenagers. Malheureusement, le tournage de Simon West (*Les Ailes de l'enfer*) préfère jouer la carte du divertissement à l'œil et ne rend malheureusement pas justice à un script bien plus intéressant. On y paraît (pensez à écouter le commentaire de Wall). Quelques trucs au niveau de *Boogeyman* de Stephen T. Kay (*Get Carter*) réussit presque son mélange de thriller psychologique à la Polanski grâce à une mise en scène souvent invraisemblable. Un très bon Barry Watson, qui confirme tout le bien que l'on pense de lui depuis *When Strangers Appear*. Malheureusement, le remontage du studio et la fin particulièrement spectaculaire (et dont Kay ne voulait pas) rendent le résultat caduc et empêchent le film d'atteindre sa cible. Au niveau des DVD, même traitement pour les deux ouvrages : copies soignées et bonus standards.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2 : COLUMBIA, 1.85 ET 2.35 (16/9), 5.1 (VO ET VF), SUPP. : COM AUDIO (SUR *TERREUR...*), DOC, SCENES COUPEES (SUR *BOOGEYMAN*), COMPARAISON SFX (SUR *BOOGEYMAN*), BANDES-ANNONCES

BATTLEFIELD BASEBALL DE YUDAI YAMAGUCHI



Premier long du coscénariste de *Versus* et *Alive* de Ryuhei Kitamura (qu'on retrouve ici en tant que producteur), ce *Battlefield Baseball* est un petit délire nawakesque qui transforme ses principaux défauts (budget visiblement

microscopique, scénario brinquebalant) en autant de qualités. Mettant en scène un outcast (Tak Versus Sakaguchi) ayant tué son papa en lançant trop fort sa balle de base-ball et qui rempile afin d'aider son lycée à affronter une équipe composée de zombies psychopathes (!), cette adaptation du manga de Man Gataro brille par

son humour excessif et ses quelques saillies gore. Un bon début pour Yamaguchi, dont le talent se confirmera plus tard avec le barré *Meatball Machine*, coréalisé avec Jun'ichi Yamamoto.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDIT. WE PROD. 1.85 (16/9), 2.0 (VO ET VF), SUPP. : DOC, SCENES COUPEES, INTRODUCTION, BANDES-ANNONCES.

JEU GRATUIT
A L'OCCASION
DE SA SORTIE
EN DVD
LE 23 JANVIER
2007



30 DVD
A GAGNER
D'UNE VALEUR DE
19,99 €



Cochez les bonnes réponses et renvoyez le coupon à l'adresse suivante :
MAD MOVIES Jeu Gratuit Pixote - 6 rue Rodier, 75009 Paris

1/ Quel film de Fernando Meirelles a été influencé par *Pixote* ?

- ☐ La Cité des dieux
- ☐ Les Dieux du stade
- ☐ La Cité de Dieu

2/ En quelle année a été réalisé *Pixote* ?

- ☐ 1978
- ☐ 1991
- ☐ 1981

NOM PRENOM
ADRESSE
CP VILLE PAYS

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 05/03/2007 au 02/03/2007, ouvert à toute personne résidente en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer familial, même adressé. Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation rempli par papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 02/03/2007. Les copies de la notice doivent être jointes à l'adresse suivante : Mad Movies - CIP 6 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses doivent être envoyées au retour par courrier recommandé ou par la poste. Les réponses doivent être envoyées en double le 05/03/2007 à midi au siège du concours, 6 rue Rodier, 75009 Paris. Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront tirés au sort par courrier recommandé. En cas de gain, le gagnant et de contrepartie financière pour les lots gagnés. Le société Disque Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes du courrier ou des lots gagnés par voie postale, ni des gains, ni des contreparties liées à l'obtention des produits gagnés. Tous les frais de participation ou les taxes des bulletins de participation et de demande de règlement seront remboursés sur la base de tout bon ou mauvais tirage. Les gagnants doivent être déclarés au journal avant le 05/03/2007. Conformément de la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de modification ou de retrait des informations les concernant.



LE DERNIER TRAIN DE LA NUIT

D'ALDO LADO

Probablement le meilleur rip-off de *La Dernière maison sur la gauche*, *Le Dernier train de la nuit* n'a rien perdu de son redoutable pouvoir de fascination. Loin d'être un vulgaire shocker, le film d'Aldo Lado (intitulé *La Bête tue de sang-froid* pour sa sortie en salles) est un film au message gauchiste radical (la bourgeoisie se nourrit de la souffrance des classes moyennes) et à la mise en scène diaboliquement efficace, qui lui permet de s'élever bien au-dessus des productions du genre.

Le DVD proposé par Neo est plutôt réussi, avec des suppléments qui complètent agréablement la vision du film. Lado prend la parole lors d'un commentaire audio et d'un entretien inédit, où il s'épanche sur les nombreuses ramifications de son œuvre et sur ses problèmes avec la censure. Macha Méril répond présent pour une interview passionnante, où l'actrice se montre parfois égocentrique, et rend également hommage aux cinéastes italiens qu'elle a côtoyés durant sa carrière (Argento, notamment). La copie est un cran au-dessous de celle du Zone 1 mais rend cependant justice au travail de Lado et de son chef-op'. Attention, évitez la VF, elle est charcutée d'un bon quart d'heure.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1,85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : COM AUDIO. ITW, FILMOS, BANDES-ANNONCES.



THE RED SWORD

DE KEVIN REYNOLDS



Inédite chez nous, cette production Bailey Scott (collaborateur de *Longue Tristesse*) + Isabelle serait complètement entrée dans une sorte de sillon. Le titre en scène de Kevin Reynolds (la très bon *Vengeance de*

Merci Christel, chorégraphie à la Richard Thorpe, est un peu perturbée par l'absence de son producteur, dont le style visuel est bel et bien présent. Le héros (Harrison Ford) mène de charisme la musique est à côté de la plaque, mais l'absence des dents, la prise Sophie Hyles et le héros impeccable Robin Swicord) achève à surprendre l'attention. Et puis c'est quand même plus cool que le *Raiders* + Juliette de l'autre chorégraphie de Baz Luhrmann, non ? (c'est ça ?)

(Cécile DUBOIS)

ZONE 2. IFC. 2,35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : COM AUDIO. FEATURETTE. ELP, GALERIE PHOTOS.



SPASMO

D'UMBERTO LENZI

Plus thriller que giallo, *Spasmo* fut peut-être l'unique tentative avec Paronella pour Argento, et que Lenzi

recherchait plus particulièrement le suspense que sur les éléments de sang. *Spasmo* est son film, comme un long clinchisme visuel, le réajustement avec *Spasmo* une œuvre hybride et ambiguë. Deuxième planche pour une trilogie. *Spasmo* est à deux capable à l'époque (effacement) partie en forme à la fin des années 70), le réajustement de *Spasmo* avec *Spasmo* quelques années plus tard, les plus probables pour une réalisation des matériaux, avec presque à un épisode de la *Quatrième dimension*. *Spasmo* et *Spasmo* sont deux œuvres très différentes, et *Spasmo* est une œuvre très différente. La copie est excellente bien qu'un bras vidéo avec un peu de bruit, mais pas l'image. La version italienne originale est encore une fois beaucoup plus agréable à l'œil. La version française. L'interview de Lenzi (qui semble être la même que celle parue sur le Zone 1) insiste à quel point Lenzi est devenu un homme très intelligent. Un peu comme Roland !

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2,35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : ITW, FILMOS, BANDES-ANNONCES.



LES 14 AMAZONES

DE CHENG KANG

Au sein du système de production très codifié de la Shaw Brothers, *Les 14 amazones* reste l'œuvre de tous les records. La légende est connue : deux heures de durée, deux ans de tournage réquisitionnant des moyens colossaux, foules de figurants croisant le fer dans des combats de masse réglés par le jeune Ching Siu-Tung qui, comme son nom ne l'indique pas tout à fait, n'est autre que le fils du réalisateur Cheng Kang. Sans compter la fameuse scène du « pont humain », un des morceaux de bravoure les plus saisissants du cinéma martial. Pour autant, on y chercherait en vain la patte d'un auteur, que Chu Yuan ou Liu Chia-Liang avaient su imposer par ailleurs. Tout juste peut-on relever une proximité avec Chang Cheh, dont la figure de « l'épuisement progressif » marque l'odyssée de ces 14 veuves de guerre qui, malgré le déséquilibre des forces, défient l'envahisseur mongol pour venger leurs maris. Or, la saga de la famille Yang étant très célèbre en Chine, l'ensemble fait instantanément résonner l'imagerie populaire, source inépuisable de lyrisme : voir la séquence du banquet, où les Amazones jettent leurs épingles à cheveux en signe de deuil. Et surtout, le générique aligne à peu près tout ce que la Shaw comptait de vedettes, dans un « all-star cast » que les bonus détaillent à l'envi. La machine industrielle de la firme, allée à un fonds culturel puissent, parvient ainsi à engendrer quasi mécaniquement un grand film. Un cas unique après l'écroulement d'Hollywood dans les années 50.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. WILD SIDE. 2,35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : DOC. ITW, FILMOS, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES.

MIAMI VICE

DE MICHAEL MANN

Après avoir foiré la réédition de *Fantômes contre fantômes*, Universal se rattrape avec celle du joyau de Michael Mann, puisque sont incluses les deux versions du film : celle sortie en salles et un director's cut absolument éblouissant. Et ça commence dès l'ouverture qui, de brutale, devient hypnotique et bien plus proche du « style Mann » : générique style *Le Sixième sens*, caméra qui surgit des flots au beau milieu d'une course de hors-bord magnifiquement filmée et au terme de laquelle nous découvrons Crockett et Tubbs. Une entrée en matière qui permet de mieux appréhender la séquence du night-club. On voit ensuite l'indic téléphoner à José Yero, puis arrive le deuxième ajout majeur, où Tubbs et Trudy réalisent que l'ennemi connaît leur liaison et leur adresse, et discutent des dangers de la mission. La scène inédite suivante étouffe l'idylle entre Crockett et Isabella, ce nouveau montage ayant à cœur de la rendre plus attachante, puisqu'un plan la montrera complètement paumée lors du gunfight final (où la bande-son fait désormais intervenir *In the Air Tonight*), quand elle découvre la véritable identité de son amant, et qu'enfin elle se débat dans la voiture où ce dernier l'a embarquée. Voilà pour les différences les plus flagrantes avec le montage salles (dont deux courtes scènes ont été supprimées), les autres concernant la durée, la valeur ou l'agencement de certains plans. Le résultat ? *Miami Vice* était un grand film. Cette réédition en fait un chef-d'œuvre.

Cécile DELELLE

ZONE 2. UNIVERSAL. 2,35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP. : COM AUDIO, FEATURETTE, ELP, GALERIE PHOTOS, BANDES-ANNONCES.



TIDELAND DE TERRY GILLIAM

Il arrive, pour certaines éditions collector, qu'un supplément justifie à lui seul l'achat d'un DVD. C'est le cas pour **Tideland**, dixième film de Terry Gilliam. Pas le meilleur, car l'iconoclaste cinéaste peine à illustrer la trouble amitié entre une orpheline et un attardé mental. Trouble, mais pas troublante. Mais quel est donc ce fameux bonus ? Ce ne sont ni les très courtes interviews des principaux comédiens (Jeff Bridges, Jodelle Ferland), ni celle du romancier (Mitch Cullin), ni un making-of promotionnel, ni encore un entretien d'une trentaine de minutes avec le metteur en scène de **Brazil**. Non, ce fameux supplément, c'est **Getting Gilliam**, portrait de l'ex-Monty Python au travail réalisé par Vincenzo Natali (l'auteur de **Cube**) à la demande du producteur Jeremy Thomas. Une bonne cinquantaine de minutes au plus près du cinéaste, que la première image du documentaire montre, de dos, en train d'uriner dans une rivière ! Le reste est à l'avenant, pris sur le vif et allant même jusqu'à filmer Terry Gilliam dormant dans l'herbe et réagissant à la réélection de George W. Bush. Aucun propos promotionnel dans le reportage de Vincenzo Natali, mais une approche ludique, éclairée et informative d'un processus créatif. Précieux pour cerner la personnalité de Gilliam, faute de comprendre les tenants et aboutissants de **Tideland**.

Marc TOULLEC

ZONE 2. BAC FILMS. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : ITW, MAKING-OF, INSTANTANES DU TOURNAGE, DOC.

INFO RAPIDO

WU. Sola film sur 5 ans en grandes premières et reçoit à cette occasion dans les librairies la collection des Jours d'été à prix fixe (12,99 € le club d'été, 19,99 € le club d'été, 19,99 € le club d'été). Bienvenue à l'adresse à cette occasion et les très précieuses sur notre site internet, consultation de Manuel Clavier, les bons de la liste, qui seront plus que utiles pour les torseurs et la conception des DVD à nos amis.

ERRATUM

À la suite d'une erreur de relecture (une comète ?) il y avait, une avalanche, ou ! — enfin, l'article du n° 152 consacré au Club des poètes d'Urbaine Lemaire et à L'Éclaircie vous avait bien de Silvio Maes, a vu son caractère essentiel. Il faut donc lire : « on peut discuter la problématique (la connaissance d'Urbaine) sachant pour le style et une explication de Lemaire. En espérant Maes paraît plus inspiré, grâce à un dévouement silencieux qui permet pourtant à l'équipe la connaissance de l'art cinématographique... » Nos lecteurs, qui achètent de nos films intégrales DVD, nous ont rectifié d'eux-mêmes.

UN THRILLER PSYCHOLOGIQUE, GLACIAL ET MANIPULATEUR DANS LA LIGNÉE DU SILENCE DES AGNEAUX

«Antibodies séduit dès les toutes premières minutes» **PREMIÈRE**

«Alvart impressionne par sa capacité à distiller l'angoisse» **STUDIO**



ANTIBODIES

LE MAL EST UN VIRUS

Le 6 FÉVRIER en DVD

Mad Movies

www.lafabriquedefilms.fr

ECRAN LARGE

Ce livre est insupportable.
Vous ne l'oublierez jamais.



L'Ombre de Bragelonne

« Ketchum est devenu une sorte de héros pour nous qui écrivons des récits de terreur et de suspense. Il est tout simplement le meilleur. »

Stephen King

BY THE SWORD

(COFFRET LES CONTES DU SABRE VOL. 2 : SUCCESSION PAR L'ÉPÉE + LE POISON ET L'ÉPÉE)



HK sort un nouveau coffret wu xia comprenant deux films : *Succession par l'épée* (*Handsomen Siblings*) et *Le Poison et l'épée* (*The Sword of Many Loves*). Deux productions passées relativement inaperçues lors de leurs sorties initiales au début des années 90, période qui fut le théâtre d'un regain d'intérêt massif pour le wu xia suite au succès d'*Il était une fois en Chine* de Tsui Hark. Si les deux métrages ne font

pas forcément partie des grands incontournables de la fin du siècle dernier, ils réservent tous deux d'agréables surprises. Certes, les histoires sont interchangeables (épéistes volants, pièges, ennemis, amour...) mais l'amateur d'aventures avec un grand A ne pourra qu'apprécier ces deux productions : héros « ouip », personnages pas possibles, situations fantastiques, rebondissements incessants.

Le Poison et l'épée, réalisé par Poon Man-Kit et mettant en scène Lenn Lai dans le rôle du héros et le seul et unique Elvis Tsui dans celui du méchant de service, est le plus « équilibré » des deux, avec son mélange réussi d'humour, d'action et de romance. De son côté, *Succession par l'épée* (dans lequel on retrouve un Andy Lau toujours en forme) joue un peu trop la carte comédie. Bref, du cinéma de divertissement sympathique. À noter qu'aucun réel supplément ne vient accompagner ces titres.

Julien SEVÉON

ZONE 2 HK VIDEO, 185 (16/9) 2.0 (VO) SUPP. BANDES-ANNONCES



ROCKY - KNOCKOUT EDITION DE JOHN G. AVILDSEN



Tout le monde est d'accord là-dessus : *Rocky Balboa* est le meilleur opus de la saga depuis le premier. Redécouvrir l'original montre à quel point la comparaison est flatteuse : d'une sincérité à fleur de muscles, porté par un script exemplaire que la réalisation illustre sans artifice (mais pas sans style, tout est découpé et monté pour

aller à l'essentiel), et bien sûr rendu légendaire par un Stallone taillé dans le diamant brut et encore vierge de tout enchaînement, *Rocky* premier du nom est un vrai classique dont la préprod et le tournage furent un véritable parcours du combattant. On était donc en droit d'attendre de cette réédition qu'elle expose les faits tels quels : c'est malheureusement loin d'être le cas, puisque seuls les fans de boxe et de bonus promotionnels y trouveront leur compte. Les autres devront se contenter d'une featurette sur Bill Conti, d'une autre, passionnante, sur l'utilisation du Steadicam, d'un com audio nostalgique du grand Sly, et d'une nouvelle copie justifiant à elle seule l'achat, malgré un très léger recadrage ayant fait beugler les puristes, sans que ces derniers ne sachent vraiment pourquoi ! « Sa crègle, il manque une brigue sur le mur de gauche ! ».

Cédric DELELLE

ZONE 2 MGM (185 (16/9), 51 (VO ET VF) SUPP. : COM. AUDIO, MAKING-OF, ITW, FEATURETTES.



ILS SUCENT SANS COMPLEXE !

(TALE OF VAMPIRES + SCAB)



En cent ans de cinéma fantastique, la figure du vampire a déjà subi les derniers outrages... et heureusement, ce n'est pas fini ! Les hasards de la distribution réunissent aujourd'hui deux nouveaux déplacements audacieux, que n'avaient certes pas prévus les héritiers de Bram Stoker : une transposition gay et un blockbuster suédois. **Tale of Vampires** (aka **Frostbitten**) d'Anders Banke intègre une interprétation scientifique du mythe à une classique production pour ados, certifiée par un humour épais et des effets faciles du style « bouhou fais-moi peur ! ». Mais l'ensemble recèle assez de bonnes idées (nains de jardin en guise de pieux acérés, nuit polaire durant plusieurs mois – pratique pour des suceurs de sang) pour s'assurer une ambiance plaisante de pop corn movie décomplexé. Le DVD a déjà sa place au rayon « must pour soirée vidéo entre potes », aux côtés des deux **Démons** de Lamberto Bava. Quant à **Scab** de Thomas Jason Davis, sa métaphore convenue « vampirisme = SIDA » le tire d'emblée vers les tares du cinéma indé/fauché, avec à la clé récit hoquetant, prétentions psychologiques et dialogues artificiels. Bref, la maladresse le disputerait au sordide, si le résultat ne franchissait insolemment le cadre du ghetto homo, en s'ouvrant aussi bien à l'hétérosexualité qu'au lesbianisme ou au travestisme. Présentée comme tout à fait naturelle, cette incroyable variété d'orientations sexuelles n'a que peu d'équivalents dans les autres formes de cinéma. Porno excepté, bien entendu...

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDITS. CTV ET OPTIMALE. 2.35 (16/9) ET 1.33 (4/3). 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VO).
SUPP : MAKING-OF, EFFETS SPECIAUX, BETISIER (SUR **TALE...**), SCENES COUPEES (SUR **SCAB**), BANDES-ANNONCES.



DVD

RAPIDO

EN TERRITOIRE ENNEMI II DE JAMES DODSON

Bouh, les méchants Coréens du Nord se sont dotés d'un missile nucléaire intercontinental ! Heureusement, cet acte infamant n'échappe pas au gouvernement



américain, qui décide d'envoyer ses meilleurs hommes. Tellement

meilleurs qu'ils plantent la mission dès le début et se retrouvent seuls... en territoire ennemi (TIIN TIIN !). La caméra tremble comme une hystérique dès qu'un coup de feu est tiré, les soldats font preuve d'une bravoure émouvante, et le monde, pardon, l'Amérique, est sauvée in extremis. Voilà voilà. Sinon, vous, ça va ? (FPE)

TIGER BLADE DE THEERATORN SIRIPHUNVARAPORN

Le cinéma d'action thaï s'est à peine révélé au monde qu'il multiplie déjà les produits sans âme uniquement destinés à l'exportation. Sur un scénario adaptant le



mélange polar/surnaturel initié par l'excellent **Necromancer** à la vibe bien commerciale d'**Ong-Bak**, tous les poncifs du genre défilent, ainsi que quelques pompes éhontées (la scène du motard grenadé de **Dobermann** est plagiée au plan près). Le pire, c'est que c'est mou, mal filmé et à peine chorégraphié. Voilà voilà. Sinon, ça va toujours ? (FPE)

Ils ont les crocs,
pour de vrai !



Vous pouvez courir, mais vous ne pouvez pas vous cacher !
Vampyrhich, de Simon Clark, vous emportera au plus profond de la nuit...



THE YAKUZA (MK2 IMPORT)

DE SYDNEY POLLACK



On l'aura attendu celui-là... Premier film qui popularisa la mafia nippone en Occident, *Yakuza* est un polar âpre et violent dominé par Ken Takakura, renversant de charisme en gangster désireux de solder une dette d'honneur contractée auprès du gajin Harry Kilmer (très bon Robert Mitchum). Excessivement critique vis-à-vis de son travail, Paul Schrader, ici scénariste, confiait au public lors de son passage à l'Étrange Festival 2006 qu'il n'aimait pas ce que le film était devenu. Peu satisfait par l'histoire d'amour rajoutée par Robert Towne (*Chinatown*), Schrader avouait par ailleurs que la vengeance écrite avec son frère Leonard était autrement plus désespérée, dans la droite lignée des œuvres nihilistes de Kinji Fukasaku. Si *Yakuza* est devenu une œuvre hybride certes plus romantique, difficile de faire la fine bouche devant le baroud d'honneur final efficacement mis en scène par Pollack, où les deux hommes affrontent quarante membres d'un clan à eux seuls !

David DOUKHAN

ZONE 1. WARNER. 1.77 (16/9). I.O (VO ET VF). SUPP. COM AUDIO, FEATURETTE.

THE « HUMAN » FACTOR (MK2 IMPORT)

D EDWARD DMYTRYK



Film méconnu du grand Ed Dmytryk, coproduit entre l'Angleterre et l'Italie et sorti en VHS dans nos contrées sous le titre *La Guerre des otages*, *The « Human » Factor* est un vigiliante d'ick atypique empreint d'un désespoir et d'une émotion rappelant le désenchantement troublant de certains films schraderiens comme *Rolling Thunder* ou *Hardcore*. George Kennedy y interprète John Kinsdale, un

spécialiste en électronique travaillant pour l'armée américaine qui voit sa famille massacrée par une bande de malfaiteurs aux motivations politiques obscures. Utilisant la haute technologie militaire dont il dispose pour traquer les meurtriers, il appliquera sans détour la loi du talion dans un déchainement de violence purificatrice. Si le film peine à trouver son rythme dans ses premières bobines, son



final apocalyptique, durant lequel George Kennedy lance dans le tas façon Dirty Harry dans *L'inspecteur ne renonce jamais*, constitue un sommet de nihilisme et de violence outrancière à l'instar des polars italiens les plus radicaux

de l'époque. Bref, ne passez pas à côté de cette rareté, dotée ici d'une copie vieillotte mais correcte et d'un supplément inestimable : une interview de Big George, cet ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale devenu une figure incontournable du cinéma ricain musclé.

Fausto FASULO

ZONE 1. DARK SKY FILMS. 1.85 (16/9). 2.0 (VO) SUPP. TV SPOTS. ITW.

MAD IMPORTS

SINGAPORE SLING (MK2 IMPORT)

DE NIKOS NIKOLAIDIS



Le mystérieux *Singapore Sling* est enfin disponible en DVD grâce aux bons soins de la firme yankee Synapse. Présenté il y a quelques années à l'Étrange Festival, puis

distribué à la sauvette dans une seule salle du Quartier Latin, *Singapore Sling* est une sacrée expérience. Préfigurant les delles trash d'un Karim Hussain (*Subconscious Cruelty*), le réalisateur grec Nikos Nikolaidis accouche d'un catalogue pervers de tous les services corporels possibles et imaginables sublimes par un esthétisme lâche (le noir et blanc est incroyable). Avec près de deux heures au compteur, *Singapore Sling* est certes un peu trop long, mais il serait dommage de ne pas se laisser tenter par cet OFNI indéfinissable. Bravo à l'éditeur pour la qualité du master, même si on se serait bien passé des sous-titres incrustés à même la pellicule. Malheureusement, aucun véritable bonus ne vient garnir ce beau DVD.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. SYNAPSE. 1.77 (16/9). 2.0 (VO). SUPP. GALERIE PHOTOS, BANDE-ANNONCE.





DON'T LOOK NOW

SPECIAL EDITION (MK2 IMPORT)
DE NICOLAS ROEG



Adaptation d'une nouvelle de Daphne Du Maurier (*Les Oiseaux*), le thriller labyrinthique de Nicolas L'Homme qui venait d'ailleurs Roeg reste l'une des œuvres les plus marquantes du cinéma de genre anglais des seventies, avec le *Wicker Man* de Robin Hardy. Véritable exercice de style, *Ne vous retournez pas* (titre français), qui met en scène un couple hanté par la mort de leur fille, rappelle beaucoup l'esthétique des gialli tels que *Qui l'a vue mourir ?* d'Aldo Lado (Venise filmée comme un cauchemar éveillé), aussi bien par ses partis pris chromatiques (le rouge et sa symbolique menaçante) que par la musique envoûtante du compositeur Pino Donaggio (son premier film après ses débuts dans la chanson). L'éditeur anglais Optimum Classic et Blue Underground se sont associés pour nous dévoiler les secrets de cet OFNI dans des bonus alléchants, où l'on nous révèle entre autres la quasi-authenticité de la magnifique scène d'amour, ou le conflit entre les producteurs sur le choix du compositeur italien. Une édition remastérisée digne de ce nom pour un film singulier qui nous hantera à tout jamais...

Logan BOUBADY

COMMANDEZ VOTRE MAD DVD



Prix de vente : 14,90 €
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies/CPF) à l'adresse suivante : Mad Movies, 6, rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.

Je règle par

☐ chèque ☐ carte bancaire

NOM PRENOM

ADRESSE

CP VILLE

PAYS

Date d'expiration :

Mo's/Année

Mon numéro d'abonné :

Date et signature obligatoires

ZONE 2 ANGLAIS. OPTIMUM CLASSIC. 1.85 (16/9). 1.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, ITW, DOC, BANDES-ANNONCES.

■ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »



JU-REI : LA MALEDICTION

DE KÔJI SHIRAIISHI

Si les fantômes nippons au maquillage blafard et aux cheveux noirs vous en touchent une sans faire bouger l'autre (voire vous les brisent), fuyez ! Ce Ju-Rei, issu du V-Cinema japonais et visiblement nanti d'un budget de misère, ne fait guère avancer le schmilblick.

En revanche, si ça vous intéresse de voir le rejeton illégitime d'Irréversible (le film se déroule à l'envers) et The Grudge (une malédiction se propage comme un virus), jetez un oeil au métrage de Shiraiishi. Sur les 10 chapitres qui composent le film, 2 ou 3 surnagent et parviennent à se montrer joliment flippants, notamment celui situé dans l'école.

À noter, un petit doc sympa sur les différents fantômes du Pays du Soleil Levant.

Laurent DUROCHE

ZONE 2 IMEDIT. WE PROD. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF). SUPP : DOC, BANDES-ANNONCES.

MAD

DVD



MONSTER HOUSE DE GIL KENAN

Malheureusement, tout comme Chicken Little, nous n'avons pas eu le plaisir de voir Monster House en 3D en salles. Et le DVD ne vient pas combler le manque. Le peu d'effets, jusqu'au possible 3D utilisé et n'est pas l'équivalent du système d'aujourd'hui avec les lunettes rouges et bleues ? Pourtant, tout porte à croire que c'est le meilleur moyen de voir ces deux films. Car tout comme le poulet de Disney, le premier film de Gil Kenan présente un script plus que solide : on a les allures d'un remake à peine déguisé de La Maison du diable de Robert Wise. En revanche, si vous souhaitez tout savoir sur l'animation par images capturées, alors ne ratez pas les suppléments. La technique derrière Le Pou exprime le voyage du King Kong de Peter Jackson et le Génie du Seigneur des Anneaux n'aurait plus de secrets pour vous grâce à un documentaire sur la création d'une scène clé du film. Le story board nous fait la capture du jeu des acteurs jusqu'à la scène finale. Absolument génial !

Alexis GARCIA-LARIVE

ZONE 2 GCHV. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, TOC, BANDES-ANNONCES.

THE DEVIL'S REJECTS

DE ROB ZOMBIE



Non, Munich n'est pas l'emblème du revival seventies de 2006 : ce titre lui est ravi par le deuxième film de Rob Zombie, qui ressuscite à la fois un esprit hell's angels où le plaisir ignore les limites de la loi et de la morale, et un traitement filmique célébrant la mémoire de Sam Peckinpah, Arthur Penn et Massacre à la tronçonneuse. Américain jusqu'au bout de ses ongles crasseux, violent jusqu'au vertige, *The Devil's Rejects* méritait une édition à la hauteur de sa stature : c'est chose faite avec ce double DVD bourré de bonus, à commencer par un making-of de 2h25 qui suit le tournage à l'arrache, sans blabla inutile. Du brut de décoffrage certes un peu longuet, mais où Rob Zombie se révèle être un sacré directeur d'acteurs (pourtant tous complètement allumés !) et un metteur en scène à fond dans son trip, dont la folie créatrice n'est pas sans évoquer celle d'un Paul Verhoeven, une culture encyclopédique du film de genre en plus. Quant aux scènes coupées, elles sont toutes excellentes (Michael Berryman expliquant comment faire jouer une femme avec un épi de maïs, William Forsythe dissertant sur la nature du Mal...), l'une d'entre elles faisant intervenir le Dr. Satan de *La Maison des 1000 morts*, sur son lit d'hôpital mais en pleine rage meurtrière, ce qui nous vaut un plan mémorable où une infirmière (eh oh, c'est Rosario « Bomba » Dawson, quand même !! - ndr) agonise tandis que sa blouse blanche devient rouge sang. Soyez-en sûrs : dans vingt ans, on causera encore de ce film dantesque !

Cédric DELELÉE

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.78 (16/9). 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO, MAKING-OF, SCENES COUPEES, PROGRAMMES TV, BETISIER, BANDES-ANNONCES, GALERIES PHOTOS.



LA CRYPTe DU HD

Ça y est : un nouveau support est né ! Plutôt deux d'ailleurs, concurrents, comme à la grande époque de la guerre VHS vs Betamax. À ma gauche, le HD-DVD de Toshiba et Microsoft. À ma droite, le Blu-Ray de Sony et Matsushita. Après avoir entassé des mètres cubes de VHS à la qualité médiocre, après avoir prostitué votre copine pour vous offrir des LaserDiscs au prix exorbitant pour bénéficier du son numérique et du chapitrage, après être parti à la recherche du bonus ultime avec les DVD, eh bien sachez-le, encore une

fois, vous allez racheter tous vos films de chevet en support HD. La vie du cinéphage fétichiste est ainsi faite. Alors qu'en est-il ? Pour le moment, il est difficile de départager les deux nouveaux médias au niveau de la qualité. Par rapport au DVD (720 x 576 lignes de définition), le HD-DVD et le Blu-Ray clament haut et fort leurs 1920 x 1080 lignes. À condition de pouvoir les exploiter. C'est-à-dire qu'il vous faut un écran LCD, plasma, rétroprojecteur ou vidéoprojecteur capable d'afficher cette résolution. Les quelques

titres disponibles pour le moment se montrent assurément bluffants en termes de piqué d'image, de niveau de détail et de couleurs, saturées à merveille. La profondeur de champ va loin, très très loin. Sont sortis en HD-DVD une dizaine de titres (sans bonus) chez StudioCanal, dont *Elephant Man* de David Lynch et *Total Recall* de Paul Verhoeven. Chez Paramount, nous avons également testé le coffret *Mission : impossible*. En Blu-Ray, viennent d'arriver chez GCHV *Hostel* et *Crazy kung-fu*, pour les titres qui nous intéressent. Car la

principale différence entre les deux supports est bien le choix des films proposés, les majors étant affiliées à l'un ou l'autre des deux camps. La suite au prochain numéro, une nouvelle révolution est en marche !

A.D.-L.

Il est à noter que, pour le moment, les HD-DVD ne sont pas zonés. Tous les titres sortis en HD-DVD aux États-Unis (plus de 200) peuvent donc être lus sur des platines françaises.



MAD

SERIES



OBAN STAR-RACERS CYCLE 2 : LE CYCLE D'OBAN DE SAVIN YEATMAN- EIFFEL



La suite et fin d'*Oban Star-Racers* ne montre aucun essoufflement et parvient à combler les attentes que nous avions placées en la série. Son orientation devient résolument

plus sombre, certains éléments scénaristiques disséminés çà et là dans les premiers épisodes revêtent ici une importance capitale, et les personnages les plus lisses comme Jordan acquièrent une vraie dimension, passant avec succès au premier plan de l'histoire. L'inventivité constante dans la mise en scène des courses est toujours de mise, et leurs enjeux deviennent quasiment macrocosmiques. Mais *Oban*... restera surtout dans les mémoires grâce au travail de caractérisation effectuée par Savin Yeatman-Eiffel, notamment la finesse des relations unissant Molly/Eva à son géniteur. Leurs retrouvailles sont pudiques et touchantes. Pour ces raisons, il y a fort à parier qu'*Oban* deviendra un dessin animé emblématique pour les plus jeunes spectateurs.

David DOUKHAN

ZONE 2. WILD SIDE. 1.33 (4/3). 5.1 ET 1.0 (VF)
SUPP. MAKING-OF, ITW, GALERIE ANIMÉE



AU-DELA DU REEL - SAISON 2

DE BEN BRADY



Rien que pour *La Main de verre* (*Demon with a Glass Hand*), il faut ab-so-lu-ment acheter ce coffret ! Certes, ça fait cher l'épisode, mais on ne peut prétendre aimer la SF télévisée et se priver de ce chef-d'œuvre absolu, réalisé par Byron Haskin et écrit par un Harlan Ellison qui, pourtant, vilipenda des années durant la production pour avoir aseptisé son script. Et pourtant, on est loin de *Julie Lescaut* ! Robert Culp en homme du futur, traqué dans le Bradbury Building par de sombres humanoides, et sa main électronique incomplète lui donnant des instructions... Tout cela vous hantera toute votre vie, jusqu'au coup de théâtre final. Le dernier plan me donne encore et toujours des frissons, même après 527 visionnages. On ne se refait pas ! L'équipe de production de la saison 1, composée

de Leslie Stevens et Joseph Stefano, écartés de cette saison 2, reconnaît avec une jalousie à peine voilée que, sur cet épisode, les petits nouveaux les ont bluffés.

À part ça, *Au-delà du réel* a toujours son « beer » (son gros monstre obligatoire), ses aliens improbables, son noir et blanc, sa voix off qui prend le contrôle de notre téléviseur, et cette deuxième et dernière tournée (avec le remake des années 90) nous permet également de comprendre pourquoi James Cameron dut rajouter une mention à la fin de son *Terminator* : l'épisode *Soldier*, toujours écrit par Harlan « Je-ne-me-fais-pas-piller-par-Hollywood-non-mais ! » Ellison, a clairement inspiré le cinéaste ! On trouve aussi Robert Duval en enquêteur dans un double épisode qui se traîne en longueur. La poésie qui embrumait la première saison a bel et bien disparu... mais il y a ce moment de pure fulgurance créative qu'est *La Main de verre*, et ça n'a pas de prix.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. FPE. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF)

SURFACE DE JONAS ET JOSH PATE



Le phénomène d'audience que fut *Lost* à ses débuts (ça a changé de puis...) a vivement incité les chaînes américaines à mettre en route la photocopieuse et à se lancer dans des séries mêlant fantastique et grand mystère central. Voici celle de NBC pour la rentrée 2005 plus mainstream et orientée aventures que ses principaux concurrents : *Invasion* et *Threshold* (respectivement pour ABC et CBS). Et pour cause : elle était destinée à la case familiale du 20h-21h, alors que les autres, plus sombres et angoissantes, étaient programmées plus tardivement. Bref, tout cela pour vous dire que c'est typiquement la série d'après-midi pour nos chaînes françaises, que ce soit Canal + ou TF1 ! On a donc droit à de mystérieuses grosses bestioles sous-marines traquées par une océanologue qui nous la joue David Vincent avec son caméscope. D'où viennent-elles ? Pourquoi le gouvernement cache-t-il leur existence ? On ne le saura jamais, puisque la série fut stoppée dans son élan et le mystère jamais dévoilé (on comprend tout de même qu'il est question de manipulations génétiques foireuses avec clonage humain à la clef). Le dernier des 15 épisodes n'y va pourtant pas avec le dos de la cuillère dans le genre film catastrophe. Les autres sont extrêmement formatés, le plus irritant étant la trame, isolée des autres, où un jeune geek recueilli et nourrit une des bestioles tout juste sortie de l'œuf. Nimrod (c'est son petit nom) aura beau bouffer le caniche de la voisine et faire muter son gentil petit maître, au final ce mélange de *Rencontres du troisième type* et de *E.T.* est bien trop mièvre. Certes, la série est soignée, mais elle s'oublie aussi vite que *SeaQuest*. Mais si, *SeaQuest*, souvenez-vous...

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.78 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP. SCENES COUPEES.



Corpus delit

ME N'EN FINIT PAS D'EXPLOITER LE FILON DES ENQUÊTEURS SPÉCIALISÉS, DEVENUS À LA MODE DEPUIS **LES EXPERTS** : APRÈS LE MATHÉMATICIEN GEEK DE **NUMBERS**, VOICI QU'ON FOUILLE JUSQUE DANS VOS RESTES POUR DÉCOUVRIR L'ASSASSIN.



Encore une série policière avec des experts scientifiques, direz-vous ? On a déjà vu ça cent fois ! Eh bien non. **Bones** n'est pas une simple resucée des **Experts** et autres **NCIS**. C'est un show original, si tant est qu'on puisse l'être dans un genre aussi rebattu que la fiction d'investigation. Comme toujours, l'originalité ne tient pas aux méthodes décrites, mais aux personnages, issus des romans d'un auteur de polars, le Dr. Kathy Reichs. « Forensic anthropology » (qu'on peut tout simplement traduire par « anthropologue expert ») en Caroline du Nord, Reichs a publié depuis *Déjà Dead* (1997) une dizaine de livres mettant en scène Temperance Brennan, une sorte de double d'elle-même ayant quitté les États-Unis pour vivre au Québec. Sa fonction ? Examiner les restes humains – et surtout le squelette, qui résiste plus longtemps à la décomposition – pour en déduire la cause et les circonstances du décès. Autour de ce personnage de best-seller, le scénariste Hart Hanson a créé la série **Bones** (les os), titre polysémique qui est aussi le surnom donné au protagoniste principal par Seeley Booth, l'agent du FBI avec lequel elle fait équipe. En passant du papier à l'écran, beaucoup de choses ont changé. Le lieu, d'abord. À la télévision, le Dr. Brennan ne vit plus au Canada mais aux États-Unis. Elle y est employée par un institut scientifique imaginaire, le Jeffersonian, inspiré par l'authentique Smithsonian Institution de Washington. Les personnages, eux aussi, diffèrent de ceux du livre : autour de l'héroïne (Emily Deschanel), Booth (David Boreanaz, excellent interprète de **Buffy** et **Angel**) et l'équipe de scientifiques du Jeffersonian sont des créations du scénariste. Et c'est dans ces différences

que réside l'originalité de **Bones**. Loin de reprendre servilement les trames des romans de Reichs, la série de Hanson sur des cas réels et de nombreuses histoires que, de son propre aveu, l'écrivain n'aurait jamais le temps de mettre dans ses œuvres. Cette spécificité justifie, au générique, la mention « Inspiré par l'œuvre et la vie de l'anthropologue Kathy Reichs ». **Bones** est une fiction, mais comme les bouquins, est inspirée par l'expérience personnelle de l'auteur, qui lit soigneusement tous les scénarios. L'aspect et le ton tranchent sur ceux des « procédurals » antérieurs. Contrairement au Grissom des **Experts** ou au Gibbs de **NCIS**, « Tempe » n'est pas employée par la police ou l'armée. C'est une scientifique pure et dure, dotée d'une personnalité très indépendante et d'un regard qui se veut objectif et froid. Qu'elle examine les restes d'un corps ou le comportement sexuel d'un de ses collègues, ses commentaires ressemblent aux descriptions dépassionnées d'une Margaret Mead ou d'un Claude Lévi-Strauss. Les joutes verbales entre cette jolie femme glacée et le bouillant Booth sont d'ailleurs l'un des grands plaisirs de la série. Le traitement visuel n'est pas moins réussi : le principal décor de **Bones** est un immense et magnifique laboratoire de recherche au toit vitré ; les reconstitutions de cadavres décomposés sont plus réalistes et plus gore les unes que les autres (mais le flegme du Dr. Brennan permet de les supporter) ; les effets spéciaux élégants et soignés ; les seconds rôles originaux et bien campés. On aurait donc tort de cataloguer **Bones** comme une série négligeable ; c'est une fiction télévisée aussi solide et passionnante que les romans qui l'ont précédée.

Martin WINCKLER

Nippon heroes

JAPANIM' À TOUTS LES ÉTAGES POUR CETTE SESSION D'ANIMATION, AVEC LES SORTIES FRANÇAISES DE TROIS GROS MORCEAUX : **SPRIGGAN**, **L'ÉPÉE DE KAMUI** ET **BLACK JACK**.

Spriggan fait partie de ces dessins animés ayant reçu dès leur sortie moult éloges enflammés de la part des fans. Le redécouvrir aujourd'hui, près de 10 ans plus tard, laisse pourtant une impression beaucoup moins enthousiaste. Ah, les affres du temps ! **Spriggan** est le nom d'une unité d'élite affiliée à une organisation secrète appelée ARCAM (un clin d'œil – l'orthographe en moins – à Lovecraft ?) qui vient de découvrir en Turquie ce qui semble être l'Arche de Noé. Une trouvaille très convoitée, notamment par un groupuscule américain prêt à recourir à la violence et au meurtre pour la récupérer. Yu Ominae, un **Spriggan** encore lycéen, décide de partir sur place après que l'un de ses camarades de classe ait été tué. Une fois arrivé, il va devoir faire face à une vieille connaissance... Tiré d'un manga-fleuve (dont on ne connaît en France que 2 volumes, sortis sous le titre *Striker*), le scénario reprend des formules usitées : sociétés secrètes ultra puissantes luttant pour la possession d'un « trésor », enfants aux super pouvoirs, héros adolescents et tête brûlée... Difficile de ne pas penser à **Akira** et à d'autres animés à la vision de **Spriggan**, même si le film possède ses propres spécificités, la plus intéressante étant la découverte de l'Arche de Noé et de son contenu. L'aspect plan-plan de l'intrigue est heureusement souvent éclipsé par d'étonnantes et tourbillonnantes scènes d'action. Là, on retrouve un savoir-faire et une qualité technique de haut vol, avec à la clé quelques moments de pure euphorie visuelle.



C'est donc à ce niveau que se situe le point fort de ce métrage, ce dont le réalisateur Hirotsugu Kawasaki est tout à fait conscient. Il évite ainsi de trop s'attarder sur la psychologie des personnages ou les détails de l'histoire (que seule la lecture de l'intégralité du manga rend pertinents), et verse sans complexe dans l'action pétaradante. Si ce dosage passe très bien lors de la découverte initiale, une seconde vision en révèle vite toute la vacuité...

Beaucoup plus marquant et convaincant, **L'Épée de Kamui** est lui aussi un titre connu des amateurs. Datant de 1985, cette œuvre de Rintaro est un film de ninjas original à l'animation old school, qui ravira tous les nostalgiques. Une mère et sa fille sont assassinées. Jiro, le fils adoptif de la famille, est immédiatement accusé. Obligé de fuir, il tombe sur un moine errant nommé Tenkai. Ce dernier lui désigne celui qui est, selon lui, le responsable du massacre. Le gamin le tue, sans savoir qu'il s'agit en fait de son vrai père. Tenkai prend alors Jiro sous son aile, bien décidé à en faire un ninja...

Spriggan et **L'Épée de Kamui** donnent deux aperçus très différents de la japanime. Si l'animation du film de Rintaro est moins léchée et minutieuse, le métrage se montre en revanche plus sensible et profond. Graphiquement, le style rappelle quelque peu le travail du mangaka Sanpei Shirato (mais peut-être est-ce dû à certains liens thématiques). L'histoire, tirée d'un roman de Tetsu Yano, est particulièrement solide. Attentive aux détails historiques, elle se

distingue par l'origine du personnage de Jiro. En effet, ce dernier est à moitié aïnou, ce peuple originaire d'Hokkaido qui a été peu à peu anéanti par les Japonais. Les Aïnous sont, encore aujourd'hui, considérés par le peuple nippon au mieux comme des curiosités, au pire comme des sous-êtres. Un background qui rend d'autant plus passionnant le film de Rintaro.

Sorti dans la même collection DVD (Asia Spirit) que **L'Épée de Kamui**, **Black Jack** est une mini-série en 10 épisodes réalisée par Osamu Dezaki, qui trouve sa source dans une OAV éditée il y a quelque temps par HK Vidéo (également réalisée par Dezaki). Pas de changement radical dans le traitement du personnage. Évoluant toujours dans un univers sombre, **Black Jack** vit ici différentes aventures qui l'emmènent aux quatre coins du globe pour soigner, moyennant finances, des malades incurables. L'approche très stéréotypée de l'animation (plans fixes « peints » trop nombreux...) peut se montrer pesante, mais les histoires et la personnalité même du docteur marron rendent les différentes intrigues intéressantes à suivre. Reste que la série aurait parfois gagné à s'éloigner du travail original d'Osamu Tezuka (notamment en ce qui concerne l'horripilante assistante de Jack).

Julien SÉVÉON



-toiles, garde-à-vous !

ENFIN UN JEU INCONTOURNABLE SUR XBOX 360 ! IL AURA FALLU ATTENDRE QUE LES JAPONAIS S'Y METTENT, MALGRÉ LE PEU D'ATTRAIT QU'EXERCE CETTE MACHINE SUR LEUR TERRITOIRE. MAIS L'ATTENTE EN VALAIT LA PEINE, CAR CAPCOM N'EST PAS BÉGUULE ET PENSE À TOUS LES JOUEURS OCCIDENTAUX EN MANQUE DE SAVOIR-FAIRE NIPPON.

Lost Planet (Xbox 360)



Le bide commercial et critique de la console de Microsoft au Japon s'avère être, jour après jour, une réalité bien concrète. Certes, la machine ne manque pas d'atouts, mais malgré son prix très abordable sur l'archipel et l'existence de titres à même d'attirer les otakus (comme le récent **Blue Dragon**, chara-designé par Akira Toriyama), le public nippon s'évertue à la bouder. Protectionnisme inopportun ou désintérêt ludique pour la bête ? Les joueurs japonais, et de ce fait, les éditeurs, désertent en masse. Pourtant, s'il est une société qui ne s'en laisse pas compter, c'est bien Capcom. En fin connaisseur des marchés occidentaux (et des chiffres de ventes), le géant nippon rivalise d'opiniâtreté afin de s'imposer comme un éditeur majeur sur la 360. Ainsi, après la mise en bouche que fut le gorasse et million seller **Dead Rising**, sympathique beat them'all à l'ancienne, la firme récidive dans le gameplay old-school avec **Lost Planet**, dans lequel on retrouve la quintessence

des sensations oubliées de nos bonnes vieilles salles d'arcade. Car avant toute chose, **Lost Planet** fait plaisir aux mirettes, et impose un certain décalage grisant avec le tout-venant de la ludothèque de la 360. Un peu comme quand on lâchait sa Super Nintendo pour aller jouer au « vrai » **Street Fighter 2** dans le tripot enfumé du coin. Un titre comme **Gears of War**, ultime référence technique en la matière, paraît pourtant bien fade comparé à la direction artistique choisie par Capcom sur **Lost Planet**. Dès l'introduction de ce dernier, on est happé dans un maelstrom visuel et auditif assez inouï. Le soft nous place dans la peau de Wayne, recrue fraîchement débarquée sur la planète E.D.N. III, désert polaire recouvert de glace, et où la neige ne cesse jamais de tomber. Pris entre deux feux en plein cœur d'un combat fratricide, Wayne rejoindra l'une des factions humaines qui s'opposent de concert à la faune locale. On éludera le classique déroulement narratif via des cinématiques limite Z, d'ailleurs habilement maquillées par les artistes de Capcom. Le reste, à vrai dire, on s'en tape, on n'est pas venu pour disserter sur le sens de la vie. Fort heureusement, le bestiaire de **Lost Planet** ne manque pas de gibier, et la tension éprouvée lors des affrontements est renforcée par les choix référentiels des développeurs. Sont cités en vrac **Starship Troopers**, **Dune** ou encore **The Thing**, point d'orgue qui vient titiller la fibre cinéophile du gamer. **Lost Planet** est un jeu sous constante pression, et le moteur principal de son gameplay pousse régulièrement le joueur à se dépêcher de traverser les niveaux, car la barre de vitalité, baptisée ici thermo-énergie, baisse irrémédiablement en raison du froid polaire. Une sorte de boost naturel qui fait progresser d'arrache-pied, sans que cela ne nous empêche de profiter du level design aux petits oignons et des effets de lumières chiadés, rehaussant encore la gueule du soft. L'autre bonne idée de gameplay est la présence d'armures mécaniques nommées les Vita! Suits. À la manière de Ripley dans **Aliens**, le joueur est invité à prendre possession de ces carcasses, bien utiles notamment lors de la confrontation avec les boss, monstres de charisme et de fureur. Mais là où Capcom fait fort (comme à son habitude), c'est dans le confort de jeu. La prise en main est immédiate, et Wayne répond au doigt et à l'œil. Il est purement jouissif d'éviter une roquette grâce à une habile galipette se terminant en échange de coups de feu, tout en lançant une grenade, le tout effectué dans un même élan et avec un naturel déconcertant. Et c'est encore meilleur quand on ne le fait pas exprès ! **Lost Planet** est donc une œuvre exigeante, et représente le dernier spécimen du jeu d'arcade pur et dur, dissimulé sous une grosse couche d'appareils next-gen. Conséquence directe de cet état de fait, son défaut majeur est sa durée de vie, trop courte. Mais le paroxysme ludique est à ce prix.

Bruno PROVEZZA



NOTULES LUDIQUES

Émission de la
P22 arrive en France
M23 arrive en France
M24 arrive en France
M25 arrive en France
M26 arrive en France
M27 arrive en France
M28 arrive en France
M29 arrive en France
M30 arrive en France
M31 arrive en France
M32 arrive en France
M33 arrive en France
M34 arrive en France
M35 arrive en France
M36 arrive en France
M37 arrive en France
M38 arrive en France
M39 arrive en France
M40 arrive en France
M41 arrive en France
M42 arrive en France
M43 arrive en France
M44 arrive en France
M45 arrive en France
M46 arrive en France
M47 arrive en France
M48 arrive en France
M49 arrive en France
M50 arrive en France
M51 arrive en France
M52 arrive en France
M53 arrive en France
M54 arrive en France
M55 arrive en France
M56 arrive en France
M57 arrive en France
M58 arrive en France
M59 arrive en France
M60 arrive en France
M61 arrive en France
M62 arrive en France
M63 arrive en France
M64 arrive en France
M65 arrive en France
M66 arrive en France
M67 arrive en France
M68 arrive en France
M69 arrive en France
M70 arrive en France
M71 arrive en France
M72 arrive en France
M73 arrive en France
M74 arrive en France
M75 arrive en France
M76 arrive en France
M77 arrive en France
M78 arrive en France
M79 arrive en France
M80 arrive en France
M81 arrive en France
M82 arrive en France
M83 arrive en France
M84 arrive en France
M85 arrive en France
M86 arrive en France
M87 arrive en France
M88 arrive en France
M89 arrive en France
M90 arrive en France
M91 arrive en France
M92 arrive en France
M93 arrive en France
M94 arrive en France
M95 arrive en France
M96 arrive en France
M97 arrive en France
M98 arrive en France
M99 arrive en France
M100 arrive en France

À ce propos, surveillez
bien les états de
vos revendeurs, car
en février débarquent
deux poids-lourds
parmi les ultimes
nombres de la PS2
Okami prévu pour
le 8 février, et **Final**

Fantasy XII attendu
le 22. Puis vient
God of War 2 dans le
courant de l'été,
et la PS2 pourra
enfin passer dignement
le flambeau à sa
petite sœur...
Or en recense dans
les prochains
numéros

300 : THE ART OF THE FILM Tara DiLullo – Dark Horse – 128 pages – 27

Après les ouvrages consacrés aux adaptations ciné de *Hellboy* et *Sin City*, Dark Horse remet le couvert en sortant à point nommé *300 : The Art Of The Film*. L'éditeur reprend le luxueux format panoramique de la BD, avec à la clé, il faut bien l'avouer, une maquette trop aérée (trois story-boards ou une photo seulement pour une page !). Le contenu est donc plutôt léger, mais les notes diverses ponctuées d'interventions du staff technique sont très intéressantes, et en disent un peu plus long sur la démarche artistique de *300*, Snyder défendant son approche sur-stylisée et décrivant succinctement la flexibilité d'un tournage en blue screen. Mais le plus jouissif reste la partie

consacrée à la mise en images de la violence, où Snyder se laisse complètement emporter par son enthousiasme. C'est en ces termes sans équivoque qu'il justifie l'orientation résolument bourrine de son film : « *300 n'est absolument pas réaliste. C'est l'inverse d'un film anti-guerre. Les illustrations de Frazetta prennent vie et la violence, la destruction ainsi que le sacrifice de soi sont célébrés dans chaque image. La guerre devient une œuvre d'art.* » Une profession de foi à laquelle le réalisateur semble se tenir au regard des dessins de production, et qui fera plaisir à tous les fans de fantasy épique !

David DOUKHAN



HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL

Thomas Harris

Albin Michel – 363 pages – 21,50



Un peu comme l'œuf et la poule, on ne sait plus très bien qui est né le premier : le scénario du film de Peter Webber ou ce roman. Toutefois, les deux étant signés Thomas Harris, considérons-les

comme de faux jumeaux. Faux, car, sans surprise, le bouquin se montre plus subtil dans son approche du personnage d'Hannibal Lecter (sa vie avant la guerre est décrite plus longuement), et se permet de suggérer certains éléments visiblement trop perturbants pour Dino De Laurentiis (merci pour la fin d'*Hannibal*, vieux...). Ici, la plus grosse trahison porte sur la nature profonde de la relation entre Dame Murasaki et le jeune Lecter. Légèrement trouble au cinéma, elle revêt sur le papier des atours sacrément œdipiens, puisque Hannibal conçoit un fort désir pour la Japonaise alors même que le mari de cette dernière, et donc l'oncle du garçon (ça va, vous suivez ?), est encore vivant... Tous ces détails, admirablement véhiculés par l'écriture sèche de Harris, consolident les fondations de la psyché dévastée du plus célèbre des cannibales. En revanche, on retrouve (toujours sans surprise) les défauts du film, à savoir une construction feuilletonesque parfois un peu grossière. Pas parfait, donc, mais tout de même passionnant.

Laurent DUROCHE

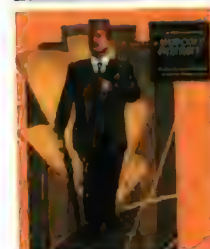
LES NOMBREUSES VIES DE FANTÔMAS

Étienne Barillier – Les Moutons Électriques – 406 pages – 28

LES NOMBREUSES VIES D'HERCULE POIROT

André-François Ruaud et Xavier Mauméjean

Les Moutons Électriques – 468 pages – 28



Après leurs livres consacrés à Arsène Lupin et Sherlock Holmes, Les Moutons Électriques récidivent avec deux nouveaux volumes dédiés à deux autres grandes figures du polar. Fantômas et Hercule Poirot se voient donc offrir des ouvrages riches et variés qui, on peut facilement l'affirmer, font déjà office de références. Sous la direction d'Étienne Barillier, le pavé sur le maître du mal contient une vingtaine de textes et études de divers collaborateurs, présentant différentes facettes du personnage. Débuts de la police criminelle, descendants et précurseurs littéraires de Fantômas, parallèle entre ce dernier et la classe ouvrière, pièce de théâtre, bibliographie complète, sans oublier quatre textes hommages... *Les Nombreuses vies de Fantômas* est tout simplement passionnant, que ce soit pour le béotien ou l'amateur éclairé. Même constat pour le volume sur Hercule Poirot, conçu sous la direction d'André-François Ruaud et Xavier Mauméjean. Même si ce personnage possède moins de panache qu'un Fantômas, les textes brassent également très large (contexte historique, bibliographie, analyses et bien sûr plusieurs textes hommages), et ne peuvent que donner envie de (re)découvrir cette création d'Agatha Christie. Bref, une nouvelle fois, Les Moutons Électriques font preuve d'un beau savoir-faire, et l'on ne peut qu'attendre avec impatience leurs prochains volumes dans cette collection, qui seront notamment consacrés à Conan et James Bond !

Julien SÉVÉON

HELLRAISER Clive Barker – Bragelonne – 168 pages – 9,99

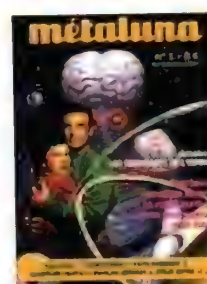


Après avoir repris la publication des *James Bond* de Ian Fleming avec *Casino Royale*, Bragelonne édite pour la première fois en France la « novella » qu'écrivit Barker pour donner corps au script de son premier film. Le texte, qui souffre d'une traduction discutable (comme c'est souvent le cas chez l'éditeur), cumule donc les défauts d'une novellisation, d'un « work in progress » – le résultat à l'écran est bien supérieur – et les maladroites de style d'un auteur alors en pleine croissance. Restent quelques fulgurances déviantes et lyriques, où l'on sent frémir le talent de celui qui deviendra l'un des plus grands écrivains de fantastique depuis Stephen King.

Cédric DELELÉE

N°1 DU MAGAZINE METALUNA.

UNE REVUE BASÉE SUR LA RÉTROSPECTIVE, L'UNDERGROUND, LE CULTE, LE RARE ET LE BEAU. POUR TOUTE COMMANDE, UNE SEULE ADRESSE : METALUNA PRODUCTIONS, 5, RUE PAUL GAUGHAIN, 60150 THOUROTTE 8 EUROS, FRAIS DE PORT COMPRIS. À SAISIR DE TOUTE URGENCE, AVANT QUE LA POSTÉRITÉ NE S'EN EMPARE...



Interview

Bill Conti Compositeur

L'âme du guerrier

COMPOSITEUR ÉCLECTIQUE (NUMAUS ET THOMAS CROWN DE MCTERNAN, RIEN QUE POUR VOS YEUX, KARATÉ KID, LE JEU VIDÉO DU PARRAIN) ÉLEVÉ À L'OPÉRA D'AVANTAGE QU'AU 7^e ART, BILL CONTI RENOUVE POUR LA TOUTE DERNIÈRE FOIS AVEC ROCKY BALBOA, LE PERSONNAGE QUI L'A RENDU CÉLÈBRE. SUBLIMÉES PAR LE SCRIPT ET LA MISE EN SCÈNE INOUIÏS DE SYLVESTER STALLONE, CES RETROUVAILLES MÉRITAIENT BIEN QUE L'ON TOUCHE QUELQUES MOTS AU MAESTRO.

Vous souvenez-vous comment vous est venu le fameux thème de Rocky, qui compte pas moins de trois motifs différents ?

Gonna Fly Now a été créé à la manière d'un puzzle. Dans le montage préliminaire, il y avait une scène d'entraînement montée à partir de plusieurs heures de rushes. Avildsen m'avait commandé un morceau d'une minute trente, qui devait l'aider à monter la séquence. Le petit motif que tout le monde connaît aujourd'hui était alors très lent, très mélancolique, et reflétait l'état d'esprit du personnage. Une fois une première version achevée, Avildsen est revenu avec trente secondes d'images supplémentaires. J'ai enregistré illico un prolongement au piano à l'aide d'un magnétophone à cassettes, puis la piste a été ajoutée au montage temporaire. Quelques jours plus tard, Avildsen m'a encore demandé trente secondes, puis encore une vingtaine, et ainsi de suite. Le morceau a finalement atteint les trois minutes, et je n'ai jamais eu le temps d'en poser la moindre note sur le papier. Je reste particulièrement fier du point d'orgue final, avec ces basses très appuyées.

Quand Stallone vous a-t-il parlé pour la première fois du sixième épisode ?

Nous en avons discuté alors qu'il travaillait sur une comédie musicale inspirée de la série. À l'époque, il avait déjà une ébauche de script pour Rocky Balboa. N'étant pas satisfait de Rocky V, il voulait offrir à la saga une conclusion digne de ce nom. Ce premier scénario voyait Rocky mourir

dans les bras d'Adrian, puis Stallone a décidé d'emprunter une voie totalement différente.

Dans le cas de Rocky Balboa, avez-vous travaillé directement à partir du script, ou bien d'un montage en bonne et due forme ?

À Hollywood, on a très rarement l'occasion de lire le scénario ; en tant que compositeur, on doit très souvent se baser sur le produit fini, ou au minimum sur un montage préliminaire. Ça ne nous a pas empêchés, Stallone et moi, de débattre en profondeur des orientations potentielles de la bande originale. Nous avons pensé nous concentrer sur des thèmes musicaux totalement nouveaux, nous avons envisagé des orchestrations contemporaines, nous nous sommes demandés si la musique avait sa place dans le film. Nous avons fini par accorder nos violons, et pendant trois mois, j'ai travaillé sur des leitmotifs différents de ceux des précédents épisodes. Le temps des projections-tests est arrivé, et tous les spectateurs se sont plaints de ne pas entendre la musique de Rocky. Trente ans après le premier film, la partition était toujours indissociable du personnage.

Justement, votre score ne cesse d'annoncer Gonna Fly Now tout au long de la projection, au piano, puis au violon, et enfin au grand orchestre accompagné d'une formation jazz.

L'idée était ici la même qu'en 1976. J'aimerais pouvoir vous dire que j'ai mené ma barque exactement comme je l'entendais, mais le vrai contrôle créatif, c'est Sylvester qui le détenait. En tant que scénariste, producteur, réalisateur et acteur principal, il décidait de l'orientation artistique et narrative de chaque séquence, partition comprise. Parfois nous étions d'accord, d'autre fois non, mais au final, sa décision prévalait toujours sur la mienne.

Stallone était-il précis dans ses directions ? J' imagine que la sagesse qui se dégage du script devait se refléter dans vos mesures...

Il était précis, mais en un sens, le film n'était pas si compliqué à gérer qu'il en a l'air. Le personnage de Rocky a certes bien vécu depuis le premier opus, mais son âme est restée la même. Les variations par rapport au score de 1976 sont ainsi assez subtiles.

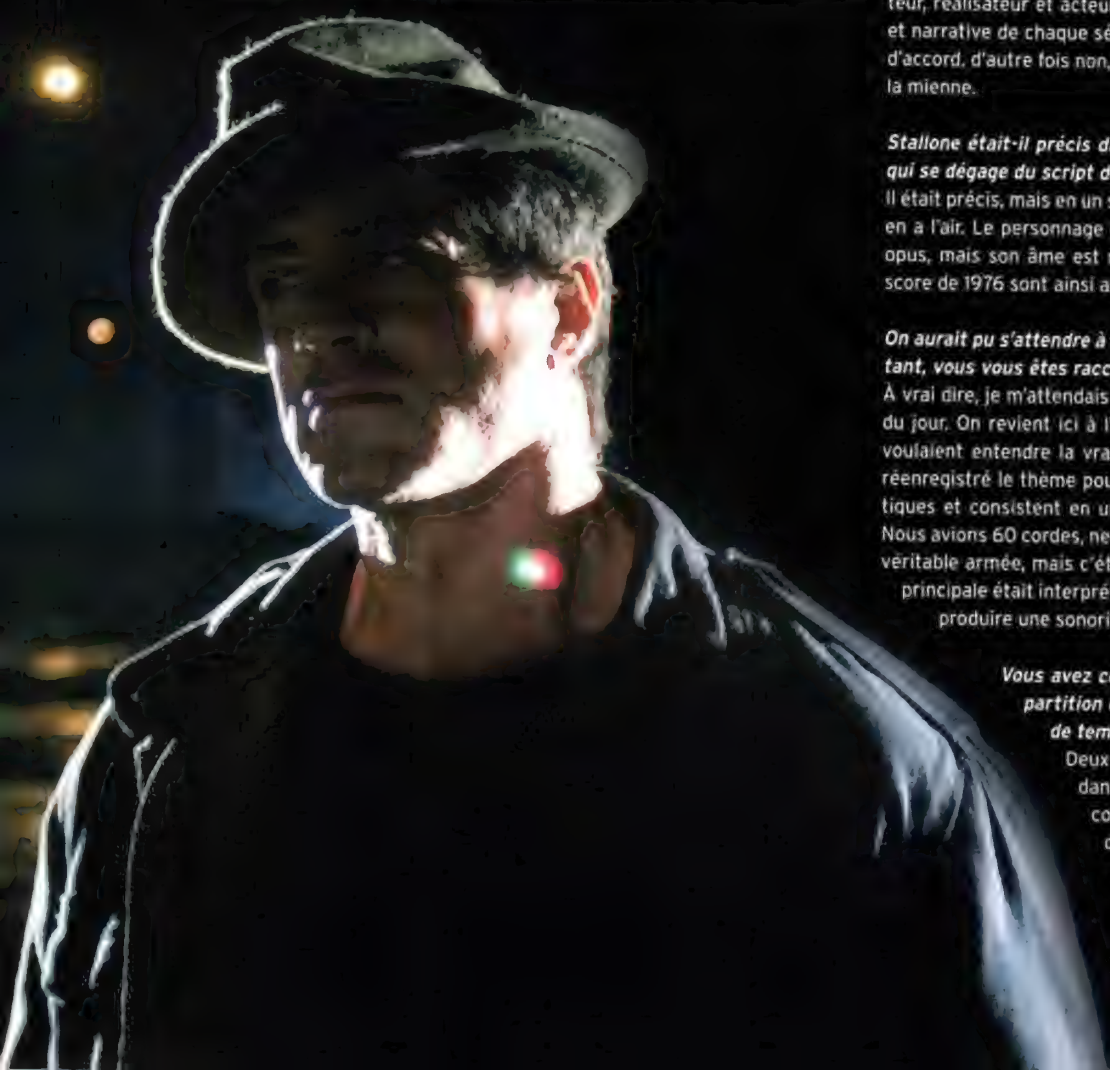
On aurait pu s'attendre à une « mise à jour » de Gonna Fly Now, et pourtant, vous vous êtes rattaché à des textures très 70's.

À vrai dire, je m'attendais moi-même à devoir remettre le thème au goût du jour. On revient ici à l'avis du public des projections-tests : les gens voulaient entendre la vraie musique. Attention, nous avons bel et bien réenregistré le thème pour Rocky Balboa. Les percussions sont synthétiques et consistent en un montage de plusieurs boucles bien définies. Nous avions 60 cordes, neuf trompettes, douze cors, dix trombones... Une véritable armée, mais c'était nécessaire. Dans le premier Rocky, la ligne principale était interprétée par six trompettes. C'était le minimum pour produire une sonorité pareille !

Vous avez consacré au combat final de Rocky Balboa une partition orchestrale aux proportions épiques. Combien de temps vous a demandé ce morceau de bravoure ?

Deux bonnes semaines. Il y a en fait deux morceaux dans cette scène : le combat en lui-même, puis la conclusion. Les instructions de Stallone étaient claires : « Bigger and louder and deeper and wider ». C'est à peu près ce que j'ai fait.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET



Chasse gardée

LOUIS SOUBEYRAN A DÉCIDÉ DE FILMER LA FIN DU MONDE, OU PLUTÔT LE COMMENCEMENT D'UN NOUVEAU MONDE : CELUI DES ZOMBIES. PARCE QU'IL NE VOULAIT PAS FAIRE UN SIMPLE FILM D'HORREUR, LE RÉALISATEUR INSUFFLE À SON ŒUVRE BEAUCOUP DE COMÉDIE ET PAS MAL D'ÉMOTION.

Dans **Chasse gardée**, l'avènement des zombies se fait à Grenoble. Déjà fort d'un bagage de 7 courts-métrages, Louis passe à la vitesse supérieure avec cette impeccable fable romantico-apocalyptique largement inspirée de George Romero et de *Eat Your Heart Out*, une bande dessinée de Kelley Jones publiée chez Dark Horse. « À l'origine, la voix off du héros raconte une histoire ordinaire : un type qui ne supporte plus de vivre en ville et décide de se mettre au vert. Évidemment, il y a un décalage humoristique entre la situation réelle du héros et ce que la voix off laisse entendre. » Après un début de film qui nous plonge en pleine horreur urbaine, **Chasse gardée** se transforme très vite en virée champêtre sanglante : « J'aimais vraiment l'idée de zombies déambulant dans les champs, et qu'on tire comme des perdrix au petit matin pour se faire la main... Ça renvoie évidemment à la magnifique séquence des rednecks de **Zombie**. ». Le scénario impliquant des dizaines de morts-vivants, plusieurs décors et de nombreux effets numériques, Louis a dû avoir recours à une infrastructure nettement plus complexe que sur ses précédents courts : « Pour ce projet, j'ai bien sûr pu compter sur mes amis, mais aussi sur l'équipe de l'association E.N.A.C. (Espace Nouveau pour les Arts et la Culture), qui a pour but d'aider au développement et à la réalisation de projets artistiques. Et puis, nous avons eu la chance de rallier des volontaires grâce à un festival vidéo à Grenoble où nous avons projeté quelques minutes de notre film. Nous y avons distribué des flyers invitant les spectateurs à rejoindre les rangs des zombies. ». La nouvelle équipe de choc (4 permanents + beaucoup d'occasionnels) a travaillé d'arrache-pied pendant deux ans pour finaliser le film : « Tout le monde a été génial, et personne n'a quitté le navire en cours de route ! » clame le réalisateur avec fierté et soulagement. Pour filmer son histoire, Louis a choisi la caméra SONY VX2000 : « Elle est très sensible à la lumière. Elle s'est montrée aussi efficace pour des scènes en extérieur que pour des plans éclairés à la bougie. Maintenant, c'est sûr que si je réalisais mes courts sous la bannière PLEIN DE THUNES PRODUCTIONS au lieu de NO THUNE PRODUCTIONS, j'en prendrais une encore mieux ! ». Malgré tout, l'équipe réussit à obtenir quelques jouets intéressants pour « professionnaliser » l'image de **Chasse gardée** : « J'avais constitué une cagnotte au sein de l'association E.N.A.C. en faisant des interventions sur le cinéma dans les collèges et lycées de la région. Ça nous a permis d'acheter un adaptateur Glidecam 2000 Pro pour

la caméra, un bon trépied Manfrotto et une grosse mallette de maquillage. Et l'association Narkolepsy nous a prêté un travelling conçu de façon artisanale. Le roulement se faisait avec des roues de skate fixées à 90 degrés les unes par rapport aux autres, et qui enserraient des tubes de PVC. Avec ce système, on pouvait poser les tubes sur pratiquement n'importe quelle surface, même accidentée, et faire glisser le travelling sans trop d'encombres. ». Outre le soin apporté à l'image, Louis a minutieusement pensé ses décors, cherchant l'ambiance parfaite pour un film de zombies : « Je ne peux jamais m'empêcher, quand je me promène dans Grenoble et ses environs, de repérer des sites propices à des tournages. C'est devenu un automatisme ! Pour ce projet, je me suis concentré sur les sites dévastés. Et je pense qu'à Grenoble, comme dans toutes les villes, les friches et autres routes abandonnées ne sont pas rares quand on veut s'y intéresser ! ». C'est ainsi que l'équipe de **Chasse gardée** déniché une grange qu'ils décident de transformer en cave : « Il y avait déjà un escalier, mais il fallait « gommer » les fenêtres et les portes. Nous avons créé un faux soupirail en faisant un coffrage de plâtre que nous avons repeint pour l'harmoniser avec le reste du mur. Les autres fenêtres et les portes ont été dissimulées par la déco de la cave. ». Restait enfin un énorme travail de maquillage sur les figurants zombies : « C'est Pascal Stoumon, avec qui nous avons conçu le style des zombies pour le film, qui a commencé le travail. Puis Marion Judes, une des membres de l'association E.N.A.C., a pris la relève lorsque Pascal a dû partir à Paris. Elle avait déjà de l'expérience dans ce domaine et a pu reprendre le flambeau sans problème. Nous avons investi dans une mallette de maquillage d'une valeur de 450 € environ, ce qui lui a permis de créer des prothèses en latex pour le visage de la femme zombie. ». Après trois mois de postproduction intensive réalisée sur Final Cut et After Effects (avec l'aide précieuse de Luc Serrano et Lionel Landru), **Chasse gardée**, dans sa version définitive (le premier montage faisant plus d'une heure), était prêt à envahir les festivals. Cerise sur le gâteau, Louis envoie son bébé à la maison d'édition Dark Horse ! « Tout ce que je peux dire pour l'instant, c'est qu'ils ont beaucoup aimé et qu'ils envisagent de le sortir en DVD. Je croise les doigts parce qu'il n'y a encore rien de sûr. Mais en tout cas, c'est déjà super encourageant ! » Sois sûr que tous les Madeux te souhaitent bonne chance

R-One CHAFFIOT



Fiche réalisateur

Prénoms : Louis
Nom : Soubeyran
Âge : 31
Ville : Grenoble
Étudier : Histoire de l'Art
Mon contact :
lsoubeyran@free.fr

Fiche film

Titre : Chasse gardée
Durée : 40 min
Support : DVD
Format : Mini DV
Genre : comédie horrifique
Budget : 1300 euros
Site Internet de la prod :
nothune.free.fr

L'histoire en bref : La fin du monde... Un survivant solitaire tente de mener une vie normale au milieu des zombies. Les éliminer devient vite pour lui une routine. Jusqu'au jour où il croise le chemin de son ancien amour. Évidemment, elle a beaucoup changé. Mais après tout, personne n'est parfait !

Les 4 questions

Les trois films cultes ? Shining Rencontres du troisième type Evil Dead 2	Sur un baromètre de 1 à 10, à combien estimerais-tu la difficulté de faire ce court ? 6.	Si tu ne devais remercier qu'un seul réalisateur ? Steven Spielberg	Ton projet fantasme ? Adapler Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley.
---	---	--	--

the Wig

LE NOUVEAU CHEF-D'ŒUVRE
DU CINÉMA FANTASTIQUE

SCÉNARIO DIABOLIQUE,
REBONDISSEMENTS TERRIFIANTS,
MONTÉE IMPLACABLE DE L'HORREUR.



VOUS ALLEZ SURSAUTER,
VOUS ALLEZ AVOIR PEUR,
VOUS ALLEZ AIMER CELA !

VF + VOST / SON : 5.1 DOLBY DIGITAL / SUPPLÉMENTS : MAKING-OF (B') - FILM ANNOUNCE - TEASERS

EN DVD LE 6 FÉVRIER 2007



LES LEGENDES DU FANTASTIQUE JOE SPINELL



JOE SPINELL

Starmaniac

Il aura fallu un seul film, un seul rôle, pour que Joe Spinell, abonné aux personnages louches ou pittoresques, sorte du rang des seconds couteaux d'Hollywood. Ce rôle, c'est celui du serial killer Frank Zito dans *Maniac*, long-métrage que l'acteur écrit, mêlant éléments de pure fiction et grumeaux de sa propre existence. Une existence d'ailleurs haute en couleurs, faite de frasques et de tragédie, de petits et grands films...

La carrière de Joe Spinell est à l'image de l'acteur : agitée, imprévisible, anticonformiste, passionnelle et fiévreuse. Né Joseph J. Spagnuolo, le 28 octobre 1936, il se découvre très tôt une vocation, d'abord à travers le jeu et les blagues. « Il déambulait dans l'appartement familial, mimant avec ses propres mains que quel-qu'un l'étranglait » se souvient sa sœur, Grace Raimo. Une manière aussi pour le gamin d'alléger le poids du quotidien sur lequel pèsent un père invalide et un frère aîné affligé de troubles mentaux. La marmite de la famille, c'est un autre frère, Rico, qui la fait bouillir. « Joe passait son temps au cinéma » poursuit-elle, « mais tout a vraiment commencé lorsqu'il s'est mis à fréquenter un club de Madison Square sur la 29^e Rue. Il y avait là un petit théâtre et il s'est mis à participer aux pièces qui y étaient montées. »

DE LA PRISON AU PARRAIN

À neuf ans, Joe Spinell brûle déjà les planches avec un *Tom Sawyer* de patronage. Trois ans plus tard, il décroche son premier rôle payé avec une figuration dans la comédie musicale *Hello, Dolly* !. « Au collège, j'ai animé de nombreux classiques du répertoire, du Shakespeare surtout » ajoute le principal intéressé. « J'ai ensuite intégré la troupe de Joe Papp », l'un des piliers de la scène indépendante new-yorkaise. Excellente école d'art dramatique. À la fin des années 50, beau gosse au physique de latin lover un brin ténébreux, Joe Spinell semble prêt à briller sous les sunlights. « J'ai signé un contrat avec la Metro Goldwyn Mayer, mais le studio ne m'a jamais donné quoi que ce soit à me mettre sous la dent. » Seul bénéficiaire dudit contrat, on lui demande de changer de nom. Il s'appellera donc désormais Spinell, plus facile à prononcer. Plutôt que d'attendre le bon vouloir de la MGM, Joe Spinell intègre une troupe théâtrale unique, avant-gardiste et engagée, The Theater of the Forgotten (« Le Théâtre des Oubliés »). « C'est avec The Theater of the Forgotten que je me suis produit pendant neuf ans dans les prisons » reconnaît-il. Beau geste désintéressé à la Johnny Cash, même s'il ne nourrit pas son homme. Pour boucler les fins de mois, hors tournées carcérales, Spinell enchaîne les petits boulots galères : chauffeur de taxi à New York, facteur, vendeur dans une boutique de spiritueux pendant les fêtes de Noël. Une expérience qui aurait pu se prolonger encore longtemps si sa sœur, Grace, n'avait pris l'initiative de lui donner un petit coup de pouce. « La meilleure amie de ma belle-sœur était mariée à Mario Puzo » raconte-t-elle. « Elle m'a confié que Francis Ford Coppola allait adapter son roman, *Le Parrain*. Je lui ai donc écrit une longue lettre où je lui vantais les qualités d'acteur autodidacte de Joe. Deux ou trois semaines plus tard, il était convoqué à une audition. » Et voilà comment Joe Spinell fait ses premiers pas au cinéma, titulaire du rôle du tueur Willie Cicci dans *Le Parrain*, puis dans *Le Parrain, 2^e partie*. Heureux et fondateur concours de circonstances, dont il existe une seconde version : l'acteur du Theater of the Forgotten aurait embarqué Sam Peckinpah dans un taxi pour que ce dernier le présente à Coppola.



« Dès lors, Joe a enchaîné les films », poursuit Grace Raimo. « Il n'hésitait pas à y aller au culot, abordant les grands réalisateurs pour leur annoncer qu'ils ne pouvaient pas se passer de lui. Et ça plaisait... » De Coppola à William Friedkin en passant par Bob Rafelson et Paul Mazursky, Joe Spinell décroche engagement sur engagement, tantôt flic, tantôt voyou, portier, patron d'une société de taxi (dans *Taxi Driver*), avocat véreux, officier recruteur... « Je me fiche de tourner un jour ou une semaine. L'important, c'est de tourner » avoue-t-il. Et s'il tourne autant, c'est aussi parce que des amis reconnaissants, qu'il a financièrement aidés dans leurs périodes de vaches maigres, lui renvoient l'ascenseur. Un certain Sylvester Stallone surtout, qui l'impose sur *Rocky* en petite main de la mafia, avant de lui confier d'autres rôles, de lui demander d'être le parrain de son fils Sage, puis de se brouiller durablement avec lui. De propositions, Joe Spinell n'en refuse aucune, pas même le rôle d'un type cagoulé dans le téléfilm *Le Prix de l'honneur* ! « Quand j'accepte un film, une seule chose m'importe : que les conditions de travail soient bonnes » confesse-t-il au fanzine Ciné Zine Zone. « Je me moque du résultat. Il faut seulement que chacun fasse ce qu'il peut. Après, soit on gagne, soit on perd... » Il perd dans le cas de *Starcrash*, avatar italien de *Star Wars* et *Barbarella*, pour les besoins duquel Luigi Cozzi lui demande d'incarner un Dark Vador du pauvre. Joe Spinell rigolera longtemps de sa prestation, mentionnant avant tout le « bordel qui règne sur le plateau et dans l'organisation ».

MANIAC A BOUT DE BRAS

En mettant ainsi à profit sa silhouette marquante, Joe Spinell gagne très correctement sa vie. Pourtant, avec les ans, en artiste complet (il peint, chante, écrit, se donne en spectacle sur scène...), l'acteur ron-ge son frein, en quête d'un projet où il ne serait pas simplement un deuxième, voire un troisième couteau. « J'avais en tête une histoire d'amour, sur laquelle je voulais bosser avec William Lustig, que j'avais rencontré dans les bureaux de la production de *L'Exorciste*. Mais personne n'en voulait ! Pas plus qu'on ne voulait du *Slayride* que je désirais réaliser moi-même. Pour débloquer la situation, j'ai mis la pression à Bill en sortant du tournage de *Brubaker*. Je lui

ai dit : « C'est le moment où jamais de faire notre film car, si ce n'est pas le cas, je pourrais très bien partir voir ailleurs. » C'est à ce moment que Bill a évoqué une histoire de meurtres en série. Et quoi de mieux que les bénéfices assurés d'un film d'horreur pour ensuite financer le plus difficile *Slayride* ? Charlotte Rosenberg, Bill et moi-même avons commencé à écrire un script que j'ai fichu en l'air, tellement je le trouvais mauvais. Seul, je l'ai repris à zéro. » Et Spinell d'écrire *Maniac* en solo, créant ainsi le personnage de Frank Zito, psychopathe que les névroses et l'impuissance poussent à massacrer les femmes.

« Au départ, je n'avais pas l'intention d'interpréter Frank Zito. Cette tâche incombait à mon ami Jason Miller, dont le gosse est tombé malade au mauvais moment. J'ai dû reprendre le rôle ! » D'autres comédiens (Daria Nicolodi, Susan Tyrrell) disparaissent de la distribution pour laisser la place à de nouveaux, dont la Britannique Caroline Munro, déjà partenaire de Spinell sur *Starcrash*. « Caroline se trouvait à New York pour les besoins d'une convention de science-

« JE ME FICHE DE **TOURNER** UN JOUR OU UNE SEMAINE. **L'IMPORTANT**, C'EST DE TOURNER. »

fiction. Nous lui avons remis le script par l'intermédiaire de Tom Savini, le responsable des effets spéciaux de *Maniac*. Il était assis près d'elle dans la salle, lors de la remise des prix. Cinq heures plus tard, elle répondait positivement. Le lendemain matin, elle nous rejoignait sur le plateau. » Un parachutage de dernière minute, à l'image d'un tournage à l'arraché, sans autorisation, d'une durée de trois semaines... Avec un budget initial de 270 000 dollars, dont les 10 000 gagnés par Spinell pour son rôle dans *Cruising*, pas question de faire des folies. Toutefois, Judd Hamilton, le petit ami de Caroline Munro, apporte les fonds indispensables à la finition du projet. Enveloppe définitive : un peu moins d'un million de dollars.

« Je regrette que nous n'ayons pas eu le temps de creuser davantage les personnages » avoue aussi Joe Spinell. « J'ai déjà dû réduire considérablement les scènes d'exposition, que je trouvais trop lentes, pour les remplacer par des meurtres. Au montage, pour accentuer l'impact de l'action, nous avons également biffé un passage



où Frank Zito, s'adressant au personnage de Caroline, dit s'appeler Frank Sinatra sur le ton de la plaisanterie. Si on se doute bien que la photographe qu'elle incarne est une lesbienne, nous avons également écarté les séquences dans lesquelles sa préférence sexuelle s'affirme auprès de ses mannequins. »

À **Maniac**, version moderne et urbaine de **Psychose**, Joe Spinell apporte, outre une présence physique dont la fatigue et la fébrilité accentuent l'aura poisseuse, une touche, plutôt ironique, d'auto-psychanalyse. Frank Zito n'est-il pas son alter ego monstrueux ? Bien que l'acteur prétende dans les interviews avoir écrit un film sur « les conséquences de l'enfance martyre », dont il mesure les dégâts lors de ses tournées carcérales, n'a-t-il pas voulu exorciser l'influence castratrice de sa propre mère ? Une mère avec laquelle il continue de vivre dans l'appartement familial. Une mère qui lui fait la leçon en public. Une mère qui n'approuve guère son mariage, aussi bref soit-il, avec la hardeuse Jean Jennings qui lui donne un enfant. Une mère au bras de laquelle il va « à l'église tous les dimanches », selon ses propres aveux.

LA GROSSE ARDOISE DU CARLTON

Entré au panthéon des grands tueurs du cinéma avec Frank Zito, Joe Spinell goûte, après la sortie de **Maniac**, à un détonnant mélange de consécration et de déchéance. Puisant sur sa part des recettes du film, il dépense sans restriction, redouble de générosité envers les démunis, boit et se défonce. Épicurien suicidaire, truculent et bagarreur en dépit de son hémophilie, il poursuit tambour battant sa carrière, acceptant, comme avant **Maniac**, tous les rôles mineurs qu'on lui propose. Parfois majeurs, même, dans le cas des **Frénétiques** qui, justement, capitalise sur le succès et la réputation de **Maniac**. « Caroline Munro, Judd Hamilton et moi nous sommes revus par hasard lors d'une convention de cinéma fantastique à Los Angeles. Ils m'ont demandé si j'étais libre. Après la comédie **National Lampoon Goes to the Movies**, je l'étais. » Le comédien ne se fait pas prier pour se lancer dans l'aventure, heureux de renouer avec sa très complice partenaire de **Starcrash** et de **Maniac**.

Au centre du film : Vinny Durand, chauffeur de taxi new-yorkais et cinéaste amateur sur les traces d'une star du fantastique à laquelle il souhaite donner la vedette des **Amours de Dracula**. Les meurtres se multipliant dans l'entourage de la comédienne, Durand figure évidemment en première place sur la liste des suspects. Mais les bonnes intentions ne faisant pas les bons films, et le réalisateur David Winters manquant singulièrement d'inspiration, **Les Frénétiques** part bientôt en vrille. « Il n'y avait pas de scénario et le budget a explosé, passant d'un demi-million de dollars à deux millions » rapporte un témoin du naufrage, William Lustig.

Livré à lui-même, ravi que Winters ait confié à sa propre mère le rôle de la génitrice de son personnage, Joe Spinell donne libre cours à tous ses penchants. Notamment à Cannes, pendant le Festival. « Je vivais au bar du Carlton » reconnaît-il. « J'étais le roi du palace. Je n'arrêtais pas de signer des chèques, car je voulais avoir l'air important. Beaucoup de mes amis étaient là : Jack Nicholson, Bob Rafelson... » Résultat des libations : une ardoise de 45 000 euros et une fuite vers Genève où, après Londres, New York et Hollywood, se poursuivent d'aléatoires prises de vues.

Marin ivre dans le loufoque **Forbidden Zone**, « l'un des deux films sur plus de soixante dans lequel j'embrasse une femme », et pensionnaire de l'hôpital psychiatrique de **La Neuvième configuration**, Joe Spinell continue de plus belle à griller la chandelle par les deux bouts.

À ce tableau déjà corsé s'ajoute le profond désespoir causé par la mort de sa mère, le 30 juillet 1987. Dès lors, la chute s'accélère. Joe le fou, Joe qui enfle un sac-poubelle en guise de maillot dans une party, Joe au cœur gros comme ça s'emballe, se perd. « Un jour, je l'ai appelé pour qu'il tienne un petit rôle dans **Psycho Killer**, que je tournais à Los Angeles » se rappelle avec tristesse William Lustig. « Il a refusé l'offre, s'excusant de ne pouvoir jouer sans son dentier, qu'il avait égaré. »

MANIAC 2... OU PRESQUE !

Le 13 janvier 1989, Joe Spinell s'éteint, officiellement victime d'une crise cardiaque. En vérité, hémophile, il se coupe et se vide entièrement de son sang, littéralement assommé par l'alcool et la drogue. Fin tragique qui met un terme à une carrière qu'achèvent de pauvres avatars de **Rambo**, **Rapid Fire** et **Operation Warzone**, financés par l'ami David Winters, ainsi que la série **Z The Undertaker**, récit des meurtres de femmes commis par un croquemort nécrophile que le comédien incarne. Le film qui marque les vrais adieux de Spinell à la scène est en fait un non-film : **Maniac 2 : Mr. Robbie**, une sorte de digest de dix minutes, emballé dans le seul but de convaincre des investisseurs de mettre la main à la poche.

Ficelé sans budget par Buddy Giovinazzo en 1988, un jeune cinéaste new-yorkais qui se distingue avec le crapoteux **Combat Shock**, **Maniac 2** présente Joe Spinell dans le rôle non pas de Frank Zito, mais de Robbie, clown et exécuteur de quiconque maltraite un gosse. Notamment un cuisinier dont il plonge la tête dans l'eau bouillante avant d'y planter un gros couteau. Cette idée de châtiment suprême infligé aux bourreaux d'enfants, l'acteur/scénariste la pêche dans un autre manuscrit demeuré inachevé. L'ultime étape d'une longue gestation. « Je suis en train d'écrire le scénario de **Maniac 2** » déclarait déjà Joe Spinell début 1981. « Il sera plus sanglant encore que le premier. Douze femmes y seront tuées d'une façon particulièrement horrible. Je voudrais faire de Frank Zito un personnage à la mesure du monstre de **Frankenstein**, quelqu'un d'indestructible, toujours de retour. »

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas : Frank Zito (Joe Spinell) dans ses œuvres. Attention aux éclaboussures !

La traumatisante scène finale de **Maniac**.

Joe Spinell incarne un Dark Vader du pauvre dans **Starcrash**.

Deux ans plus tard, il revoit sa copie. « Dans cette suite, je ne tuerai que des hommes. Tuer des femmes n'est plus à la mode. » Une initiative peut-être née du désir du serial killer John Wayne Gacy, sous les verrous, de voir Joe Spinell jouer son propre rôle. Ou une manière de tempérer la colère des militantes féministes qui se sont déchaînées sur le premier *Maniac* ? Probable, car Spinell ne s'est jamais remis des accusations de « misogynie sanguinaire et de promulguer une image dégradante de la femme » dont il fut la cible...

LA DERNIERE BLAGUE

Si le premier *Maniac* est un succès et rapporte gros à ses producteurs, dont Joe Spinell, produire sa suite tient paradoxalement du parcours du combattant, entre valse des réalisateurs et réécritures du scénario. « Peut-être William Lustig remettra-t-il le couvert, ou peut-être Paul Morrissey prendra-t-il le relais, du moins si le film se tourne en 3D. »

Les projets avortés, souvent fantasques, Spinell les collectionne dans les années 80. « On vient de me proposer *Dragon Lady Meets the King of Horror*. Sérieux ! » avoue-t-il en 1983. « Je vais tourner *Fathers' Day*, dans lequel j'incarnerai un père dont les deux filles passent le plus clair de leur temps à tuer des hommes » déclare-t-il deux ans plus tôt, ignorant encore que le film ne se fera

jamais. « Je viens d'écrire un script, *The Castle*, pour lequel je me suis attribué le double rôle d'un robot et du Diable. Il y a aussi *The Last Dance*, l'histoire d'amour entre une clocharde et un alcoolique. Je souhaite également tourner la biographie de ma mère, principalement axée sur son arrivée aux États-Unis. De plus, j'ai l'intention de produire *Joey the Hit Man*, l'histoire d'un tueur à gages dont chaque assassinat se réfère à un classique, de *Pulsions* à *Vendredi 13* en passant par *Massacre à la tronçonneuse*. » Aux oubliettes, à l'instar du projet assez vague que l'acteur nourrit avec le Français Jean Rollin, rencontré au Festival de Sitges. « Ça s'appellera *An American Vampire in Paris* » raconte-t-il au fanzine *Ciné Zine Zone*. « À la fin, je m'arracherai les yeux, comme Œdipe, parce que je ne peux plus supporter ce que l'on me demande de faire dans les films d'horreur. » À tout prendre, il aurait mieux valu que la trajectoire de Joe Spinell s'achève ainsi. Sous forme de clin d'œil !

« D'ailleurs, de là où il est, Joe a dû bien rire en voyant la mine des flics lorsqu'ils ont découvert son corps dans l'appartement qu'il occupait » sourit William Lustig, qui dédie *Maniac Cop 2* à son ami disparu. « Il était allongé sur le canapé, baignant dans son sang, à deux mètres de la fausse tête arrachée de *Maniac*, qu'il avait posée sur la cheminée comme objet de décoration. C'est le genre d'humour que Joe affectionnait. » Y compris à ses dépens.

Marc TOULLEC

Ci-dessous, de gauche à droite : Joe Spinell dans *Les Frénétiques*.

Joe Spinell et Caroline Munro sur le tournage des *Frénétiques*.



FILMOGRAPHIE

• Le Parrain/The Godfather de Francis Ford Coppola
• Flics et voyous/Cops and Robbers d'Aram Avakian • Police poissance 7/The Seven-Ups de Philip D'Antoni • Le Parrain, 2ème partie/The Godfather : Part II de Francis Ford Coppola
• Rancho Deluxe de Frank Perry • Strike Force de Barry Shear (TV)
• Adieu ma jolie/Farewell, My Lovely de Dick Richards • 92 in the Shade de Thomas McGuane
• Next Stop, Greenwich Village de Paul Mazursky • Taxi Driver de Martin Scorsese • Stay Hungry de Bob Rafelson • Rocky

de John G. Avildsen • Le Convoi de la peur/Sorcerer ou Wages of Fear de William Friedkin • Nunzio de Paul Williams • Graffiti Party/Big Wednesday de John Milius • La Taverne de l'enfer/Paradise Alley de Sylvester Stallone • Flic, juge et bourreau/The One Man Jury ou Dead on Arrival de Charles Martin • Starcrash, le choc des étoiles/Starcrash de Luigi Cozzi • Meurtres en cascade/Last Embrace de Jonathan Demme • Winter Kills de William Richert • Rocky II de Sylvester Stallone • Vampire de E.W. Swackhamer (TV)

• Cruising - La Chasse/Cruising de William Friedkin • Forbidden Zone de Richard Ellman • Maniac de William Lustig • Patrouille de nuit à Los Angeles/Nightside de Bernard L. Kowalski (TV) • Brubaker de Stuart Rosenberg • The Little Dragons ou Karate Kids USA de Curtis Hanson • La Neuvième configuration/The Ninth Configuration de William Peter Blatty • De plein fouet/The First Deadly Sin de Brian G. Hutton • Melvin & Howard de Jonathan Demme • Les Faucons de la nuit/Nighthawks de Bruce

Malmuth • National Lampoon Goes to the Movies de Bob Guaidi et Henry Jaglom • Le Prix de l'honneur/A Question of Honor de Jud Taylor (TV) • Les Croque-morts en folie/Night Shift de Ron Howard • Les Frénétiques/The Last Horror Film de David Winters • Monsignor de Frank Perry • Les Quatre justiciers/One Down, Two to Go de Fred Williamson • Sanction/The Last Fight de Fred Williamson • Vigilante - Justice sans sommation/Vigilante de William Lustig • Extrême limite/Walking the Edge de Norbert Meiser • American

Teenagers/Losin' It de Curtis Hanson • The Big Score de Fred Williamson • Trackdown : Finding the Goodbar Killer de Bill Persky (TV) • Eureka de Nicolas Roeg • Out of the Darkness de Jud Taylor (TV) • Le Clan du sang/Il Cugino Americano ou Blood Ties de Giacomo Battistini • Le Convoyeur/The Messenger de Fred Williamson • Les Enfants de la nuit/The Children of Times Square de Curtis Hanson (TV) • The Whooper Boys de John Byrum • Hollywood Harry de Robert Forster • Equalizer/The Equalizer episode Wash-Up

(série TV) • Homicide à Wall Street/Deadly Illusion de Larry Cohen et William Jannan • Le Dragueur/The Pick-up Artist de James Toback • Paire d'as/Diamonds épisode Poison Pill (série TV) • Brigade de nuit/Night Heat épisodes Tonight's News, Comeback et Brotherhood (série TV) • Veuve, mais pas trop/Married to the Mob de Jonathan Demme • The Undertaker de Franco Stallamano • Maniac 2 : Mr. Robbie de Buddy Giovannazzo (rénaché) • Rapid Fire/Idem de David A. Prior • Opération Warzone de David A. Prior.

UNE FRESQUE ÉPIQUE ENTRE HERO ET GLADIATOR !

“Culte !”

LE JOURNAL DU DIMANCHE

“Un sommet de modernité.”
SCORE



- Version restaurée image et son
Compléments exclusifs :
- 4 documentaires inédits (104 mn.)
 - Galerie photos
 - Affiches...

LES 14 AMAZONES

EN DIGIPACK 2 DVD



20

Ciné Live

inrockintibles

it's

ROCK

STEREOMAX
PACEMAX

SB

WU



CRUISING

Quand l'Enfer se tapisse de cuir, de chaînes et de lames, quand l'abjection se déverse dans les rues sordides et puantes de New York, quand le regard perçant d'un brillant réalisateur sonde les tréfonds des âmes torturées de « boys » flirtant avec la mort, cela donne *Cruising*, œuvre dérangement, ambiguë et obsédante qui, des années après sa réalisation, n'a rien perdu de son fulgurant pouvoir fascinateur et répulsif.

Sur cette double-page : Entre gîtions apeurés, leatherboys à l'affût, femme troublée (Karen Allen), meurtres sordides et flic infiltré (Al Pacino), l'univers de *Cruising* est d'une singularité à toute épreuve.

« Il n'y a pas de sujet ou de thématique inabordable pour un réalisateur. » Cette assertion de William Friedkin, nette et concise, sonne comme un credo cinématographique inébranlable et très largement éprouvé dans *Cruising*. Les concessions, le réalisateur de *L'Exorciste* les vomit, tout comme la bienpensance, l'uniformité ou toute forme de consensus visant à altérer sa vision de créateur. Et pourtant, il va se frotter avec *Cruising* à la méprise la plus crasse, idiote et déplacée. Cloué au pilori par la critique et le public de l'époque, Friedkin n'aura de cesse de répondre aux attaques personnelles assénées avec une virulence frisant parfois le pugilat. Traité sans détour de gros réactionnaire frustré et homophobe (diatribe déjà récoltée lors de la sortie des *Garçons de la bande*), de fasciste impuissant et autres joyeusetés faisant montre d'une rare largesse d'esprit, Hurricane Billy a presque vécu en martyr le tournage, la postproduction et l'exploitation de *Cruising*. Les conséquences de cette surenchère nerveuse n'ont d'ailleurs pas tardé à se faire sentir : le 6 mars 1981, soit près d'un an après la sortie en salles de *Cruising*, William Friedkin fait un arrêt cardiaque et quitte le monde des vivants pendant sept très longues secondes. Un voyage qui laisse forcément des séquelles. Et qui n'aurait peut-être pas eu lieu si *Cruising* avait échu à son premier réalisateur pressenti...

UN WONDERBOY DANS LES STARTING-BLOCKS

C'est en 1970 que le producteur Philip D'Antoni, responsable des deux polars majeurs des seventies que sont *Police puissance 7* (qu'il réalisa) et *French Connection* (qu'il produisit) acquiert les droits du roman *Cruising* de Gerald Walker. Remué par la force du récit, D'Antoni décide d'en confier l'adaptation au jeune Steven Spielberg, alors aux manettes du téléfilm *Duel*. Mais très vite, le pauvre Phil va se dégonfler devant l'ampleur de la tâche et la dangerosité thématique d'une telle entreprise.

Le producteur préfère alors se rétracter, écartant ainsi Spielberg, mais aussi Brian De Palma, un temps intéressé par cette aventure à haut risque (1). Pendant près d'une dizaine d'années, le projet reste en stand-by, avant que William Friedkin, après la mise en boîte de son excellent film de casse *The Brink's Job*, se décide à entamer l'écriture du script (son tout premier par ailleurs), en étroite collaboration avec un homme de l'ombre déterminant : Randy Jurgensen. Derrière ce patronyme de Viking se cache une figure incontournable et pourtant méconnue du cinéma new-yorkais des années 70/80. Ancien inspecteur de la police de New York, Jurgensen a cumulé les caméos dans des films aussi prestigieux que *Le Parrain* ou *Superman*. Conseiller technique de Coppola sur le premier opus de sa trilogie mafieuse, il sera aussi un proche collaborateur de Larry Cohen et William Lustig, avec lesquels il travaille sur *Meurtres sous contrôle*, *Maniac* et *Vigilante*. Ami de William Friedkin, on le retrouve aussi au générique du *Convoi de la peur* et de *French Connection*. C'est néanmoins sur *Cruising* que Jurgensen trouve une place décisive : durant le début des années 60, alors qu'il était encore flic, Jurgensen, infiltré dans la communauté gay de Greenwich Village, mena l'enquête sur deux prétendus officiers de police rackettant sans vergogne les homos du coin. Des plaintes sont alors enregistrées et deux des victimes ayant apporté leur témoignage sont tuées de sang-froid. C'est donc à partir de ce fait divers glauque vécu de l'intérieur par Jurgensen que Friedkin établit les bases de l'intrigue de *Cruising*, gardant ainsi très peu d'éléments du récit de Walker (seuls le titre et le pitch d'origine – celui du jeune flic infiltré enquêtant sur les meurtres d'homosexuels – sont conservés) pour livrer un condensé d'obsessions nourri à une réalité sordide méticuleusement disséquée.

UN REALISATEUR TRAQUE

Très vite, et ce dès la mise en branle du projet, les ligues homosexuelles se manifestent et décident de mettre leur grain de sel dans la confection du film. Arthur Bell, éditorialiste réputé du *Village Voice* et auteur de plusieurs articles sur les clubs pédicuir de New York (qui ont d'ailleurs inspiré Friedkin dans sa description du milieu gay-hardcore) s'oppose farouchement au réalisateur de *L'Exorciste* et n'hésite pas à qualifier le métrage, après lecture du script, de « parfait petit guide du tueur de pédés ». La cabale est alors lancée et frappe de plein fouet toute



l'équipe : le tournage est perturbé par des sifflets empêchant toute prise de son correcte, le directeur photo voit son travail sabordé par des lampes torches et autres miroirs intempestifs, Al Pacino ne peut sortir de sa caravane sans essuyer les insultes des manifestants le traitant de « porc » et de « meurtrier », bref, l'ambiance est délétère à souhait et pèse considérablement sur le plateau. Ajoutez à cela les rapports houleux entre Pacino et Friedkin (2) et vous obtenez un tableau plutôt explosif de la situation ! Enfin, le tournage terminé, reste l'épreuve ultime, celle du passage devant le comité de classification des films, la toute-puissante MPAA, prête à brandir les ciseaux et à taillader l'œuvre dans les grandes largeurs... Résultat final : un bon gros X bien tapé qui force Friedkin à repasser trois fois devant le parterre de culs-bénits afin d'obtenir le classement R tant demandé. Les coupes sont néanmoins sévères et aujourd'hui encore, de nombreux fans du métrage délirent sur la supposée version intégrale allant, selon certaines sources officielles, de 2H20 (!) à celle plus raisonnable d'1H50. Officiellement, le gros des scènes charcutées concerne principalement les meurtres ultra graphiques (et très giallesques) atténués pour l'occasion (des plans démonstratifs ont été retirés et leur impact sonore a été diminué) et les fameuses séquences de « rough sex » (fist-fucking, golden shower, extreme bondage...) dont la durée totale n'excède cependant pas les deux minutes. Dans le registre des scènes marquantes et manquantes, on notera aussi la rencontre fortuite entre Pacino en tenue de cuir et sa compagne Karen Allen ignorant tout de ses activités, et une partie de cartes entre flics finissant par le matraquage fessier de Joë Spinell (l'officier pervers DiSimone, que l'on croise à plusieurs reprises dans l'histoire), exigeant l'ultime punition en menaçant son collègue avec un flingue (3) ! En attendant de découvrir cette version définitive (?), consolons-nous avec les inserts hard disséminés par Friedkin afin de faire la nique aux censeurs, inserts bel et bien visibles dans le montage français du film (4).

IDENTITE INCONNUE

Si *Cruising* s'est pendant plusieurs années traîné une réputation sulfureuse mais aussi désastreuse (de nombreux critiques outre-Atlantique le considèrent encore comme l'un des pires polars jamais réalisés), cantonner le métrage de Friedkin à un simple déballage de provocation irresponsable relève de la pure hérésie. Œuvre déstabilisante et retorse, *Cruising* aborde avec radicalité l'une des thématiques les plus chères au réalisateur de *French Connection* : la perte d'identité. Flic rondouillard et affable au début de l'histoire, Pacino se transforme peu à peu en chasseur ultra viril et taciturne fendant les nuits décadentes de la Grosse Pomme, jusqu'à en perdre ses repères d'hétéro rangé. Sa « chasse » le conduit à devenir lui-même un prédateur, toujours sur le qui-vive, obsédé par sa proie et prêt à tout pour achever sa quête (l'utilisation d'ombres portées, façon ex-

pressionnisme allemand, renforce l'aspect fantasmagique de la traque). Ce type de personnage est clairement récurrent dans la filmographie de Friedkin : Gene Hackman dans *French Connection*, William Petersen dans *Police fédérale, Los Angeles*, Benicio Del Toro dans *Traqué*, tous sont autant de figures obsessionnelles écorchées vives adeptes d'un nihilisme kamikaze. À ce titre, on peut établir un parallèle entre *Cruising* et un autre très grand film sur la perte d'identité : *Shock Corridor* de Samuel Fuller, dans lequel un journaliste désireux de décrocher le Prix Pulitzer se fait passer pour fou et infiltre un asile d'aliénés afin d'enquêter sur un meurtre irrésolu. Comme chez Fuller, Friedkin se plaît à pousser ses personnages dans leurs derniers retranchements, déstabilisant ainsi le spectateur, perdu, hagard et retourné par cette destruction organisée (le regard final de Pacino, lancé à sa compagne par miroir interposé, constitue un sommet de chaos psychologique tout juste perceptible). Cette volonté de créer un électrochoc visuel, Pasolini l'avait recherchée avec *Salo*, œuvre visionnée par Friedkin avant le tournage de *Cruising* (5) et qui l'a très certainement amené à aborder les pires dépravations avec la même frontalité glaçante que le cinéaste italien. Des années plus tard, Gaspar Noé suivra cette voie puissamment ambiguë et totalement fascinante avec son chef-d'œuvre *Irreversible*. Un autre réalisateur daignera-t-il un jour plonger dans les abîmes de l'humanité et fouiller nos tripes avec autant d'acharnement ?

Fausto FASULO

1980. USA. REAL ET SCEN.: WILLIAM FRIEDKIN. D'APRES LE ROMAN DE GERALD WALKER. DIR. PHOT.: JAMES A. CONTNER. MUS.: JACK NITZSCHE. PROD.: JERRY WEINTRAUB POUR CIP ET LORIMAR FILM ENTERTAINMENT. INT.: AL PACINO, PAUL SORVINO, KAREN ALLEN, RICHARD COX, JOE SPINELL... DUR.: 1H40. SORTIE FRANCE LE 24 SEPTEMBRE 1980.

(1) Brian De Palma conserva certains éléments du script de *Cruising* (sur lequel il plancha bien avant Friedkin) pour l'élaboration de l'histoire de *Pulsions*.

(2) William Friedkin voulait à la base un acteur inconnu. Treat Williams était d'ailleurs un temps pressenti pour endosser le rôle de Steve Burns, décroché finalement par un Pacino très motivé par le challenge, malgré une nonchalance sur le tournage insupportable pour Friedkin.

(3) Le monteur Bud Smith revient sur les détails des coupes effectuées dans l'ouvrage de Laurent Bouzereau *The Cutting Room Floor : Movie Scenes Which Never Made it to the Movies* (Carol Publishing Corporation, 1994, en anglais).

(4) C'est durant le meurtre du tailleur dans la cabine de projection qu'un insert de pénétration anale est visible. Notons que selon William Friedkin, un LaserDisc contenant toutes les scènes hard du film traîne un temps sur le territoire asiatique.

(5) C'est avec Wilton Green, scénariste de *La Horde sauvage* et du *Convoi de la peur*, que Friedkin découvrit *Salo* lors du New York Film Festival de 1977.

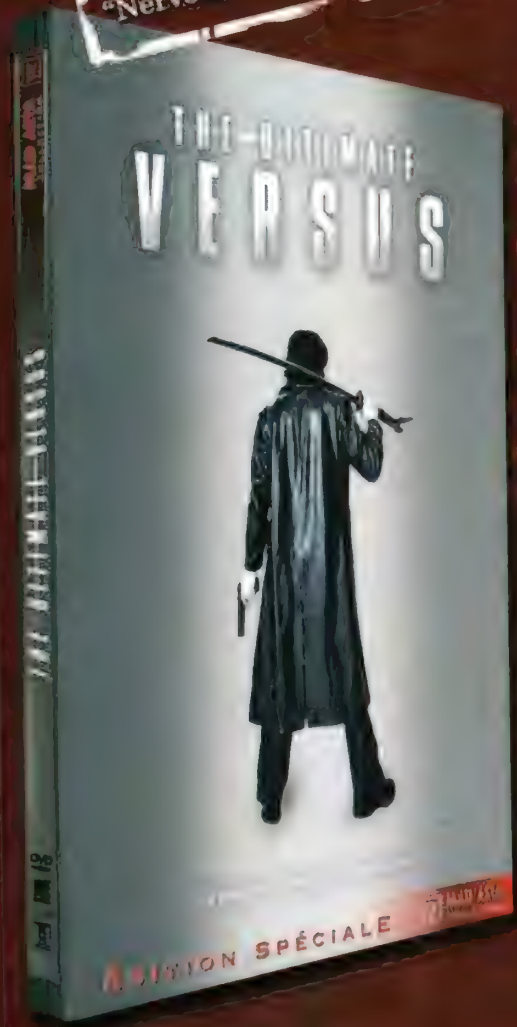
RÉSUMÉ

Des meurtres d'une rare violence éclaboussent la communauté gay du New York des années 70. Afin de lever le voile sur l'identité du tueur, une jeune recrue de la police va infiltrer le milieu pado-cour sous l'égide de son supérieur, qui lui promet une promotion alléchante.

狂 MAD ASIA COLLECTION

LES FILMS LES PLUS FOUS SONT DANS LA COLLECTION MAD ASIA.

Inclus 2 films inédits
"Nervous" et "Nervous 2"



LE FILM CULTE
EN **VERSION LONGUE**
ENFIN DISPONIBLE

LE SEUL FILM DE BASEBALL
SANS BASEBALL !

DÉCOUVREZ L'ORIGINE
DE L'HORREUR NIPPON

DISPONIBLE LE 14 FÉVRIER EN DVD

WE PROD

dvdrama

Infos et bandes annonces sur www.we-prod.com

MAG MOVIES

FANTASTIC

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS
CHAPITRE 82

GUIDE

DARKHUNTERS

OU **THE CHOSEN AND THE DAMNED**. 2004. REAL. ET SCEN.: JOHANNES ROBERTS. INT.: DOMINIQUE PINON, JEFF FAHEY, HAROLD GASNIER, SUSAN PATERNO, AZUCENA DURAN. PROD.: CAROLINE HANCOCK, JOHANNES ROBERTS, GATLIN PICTURES. G-B.

Dominique Pinon est mort (dans le film, hein...). Il erre comme une âme en peine, in-

visible des hommes, cerné par des chats et pourchassé par quelques démons pressés de l'attirer au royaume des ombres. Mais voilà qu'intervient Carol Miller, la « Darkhunter » chargée de remettre les esprits errants dans le droit chemin... Dans le droit chemin des cieux, bien sûr. Par bonheur, le rôle est idéalement tenu par Susan Paterno, une femme

magnifique aux cieux de velours. De Johannes Roberts, nous connaissons **Sanitarium** (aka **Diagnosis**) et **Hellbreeder**, avec le même Dominique Pinon (lequel devient Dominic Pinon au générique !). Il nous tient au sensitif, se ménage des envolées mélancoliques, casse le rythme d'une scène-choc, puis disserte sur les aléas de la vie dans l'autre monde, tel un quidam passant par là, sans négliger pour autant une certaine iconoclastie bien rafraîchissante (quand l'un des protagonistes nous livre par exemple sa conception du Dieu tout puissant : « Euh, oui, pour moi c'est un prétentieux imbécile, pourvu d'un faible sens de l'humour. » !). Et si Roberts se prenait pour Dieu ?

DARK INTRUDER

1965. REAL. HARVEY HART. TV. SCEN.: BARRE LYNDON. INT.: LESLIE NIELSEN, MARK RICHMAN, JUDI MEREDITH, CHARLES BOLENDER, WERNER KLEMPERER, GILBERT GREEN. PROD.: JACK LAIRD, SHAMLEY PRODUCTIONS, UNIVERSAL. USA.



« He killed with the power of demons a million years old ! » nous avertit le poster américain, et c'est donc en fauteuil roulant que l'assassin poursuit ses victimes, sans jamais les rattraper... Bon, en fait, c'est pas ça du tout. Dix ans après **Planète interdite**, Leslie Nielsen incarne l'expert en occultisme engagé par la police pour rechercher l'auteur d'une série de crimes sordides perpétrés par un démon sumérien capable d'investir le corps des humains. Dans le rôle du professeur Malaki, un voyant illuminé, nous découvrons Werner Klemperer (autrement dit le colonel Klink de **Papa Schultz**, datant de la

YOU NEVER KNEW SUCH MEN EXISTED!

YOU'LL BE
POSSESSED BY THE

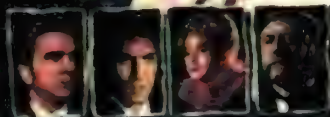
DARK INTRUDER

....TILL YOU SCREAM
WITH SUSPENSE!

starring

LESLIE NIELSEN · JUDI MEREDITH · MARK RICHMAN

Written by BARRY LYNDON · Directed by HARVEY HART · Produced by JACK LAIRD



même année, d'où une certaine envie de pouffer. Pas bien : on pouffe beaucoup trop de nos jours...). Ce téléfilm sortit chez nous à la vidéo en tant que *La Créature des ténèbres*. Le producteur Jack Laird l'envisageait comme le pilote d'une série télé à la *Night Gallery* (1) dont le titre était déjà trouvé : *The Black Cloak*. Évidemment, l'aspect calembour ne servait pas ce récit donnant plutôt dans le gothique avec ses décors début de siècle et son suspense tout à fait prenant. Dommage ! Surtout pour le scénariste Barré Lyndon, saisi d'une fureur indicible : « Comment, vous arrêtez la série ? » barrit Lyndon. Une fureur éléphanterque, comme on peut le voir !

(1) *Night Gallery* dont le producteur Jack Laird produira près d'une centaine d'épisodes cinq ans plus tard.



Dark Intruder. Le démon investit les corps et les transforme. Un bon moyen pour se faire repérer !

DARK LADY OF KUNG FU

OU *DARK LADY OF THE BUTTERFLY*, OU *BUTTERFLY PEARL*. 1983. REAL. ET SCEN.: CHANG LING. INT.: CHANG LING, PENG TIEN, WANG LUNG-WEI, HAP WONG, WONG CHI-SANG. HONG KONG.

Chang Ling, appelée parfois Pearl Chang, est une stakhanoviste du cinéma d'action. Productrice, réalisatrice, actrice, elle reste célèbre pour

la série des *Wolf-Devil Woman*, dont elle incarne le rôle-titre, une Tarzane jadis abandonnée et élevée par des loups, à poils eux aussi. Elle interprète cette fois un personnage hermaphrodite à la Robin des bois, masqué de surcroît, à la tête d'une troupe de braves maniant le sabre à l'occasion (car le film ne présente aucune scène de kung-fu, ce qui fait tout le charme de son titre trompeur). La surenchère est de mise à travers les combats toujours burlesques et des dialogues non-sensiques du meilleur aloi, du genre : « Je viens des cieus, c'est pourquoi je suis valeureux » !

DARK MANSIONS

1986. REAL.: JERRY LONDON. TV. SCEN.: ANTHONY LAWRENCE, NANCY LAWRENCE ET ROBERT MCCULLOUGH. INT.: MICHAEL YORK, JOAN FONTAINE, MELISSA SUE ANDERSON, PAUL SHENAR, STEVE INWOOD. PROD.: JERRY LONDON, ROBERT MCCULLOUGH, AARON SPELLING PRODUCTIONS. USA.

Du téléfilm de facture courante, à tel point que le spectateur garde toujours dix minutes d'avance sur le déroulement des faits, ce qui est bien pratique pour se jeter un verre entre deux non-événements. Une femme de lettres s'en vient dans l'Oregon brosser l'histoire de la famille Drake, encore célèbre dans la région. « Drake est là ! » murmurent d'ailleurs avec respect les paysans du coin, c'est dire la popularité... À peine franchi le seuil de l'antique demeure, l'héroïne éprouve un sentiment de déjà vu (le spectateur aussi...), et la malheureuse tombe bientôt sous l'emprise d'une ancêtre défunte à laquelle elle finit par s'identifier, au point que cent ans plus tard, le même danger semble la guetter. La gaieté est d'ailleurs toujours de rigueur sur les plateaux de London, un habitué de la série *Happy Days*, qui nous resservira une histoire identique dans son prochain *The Haunting of Sarah Hardy*.

DARK NIGHT OF THE SCARECROW

VID.: *LES FLEURS DE SANG*, OU *LA NUIT DE L'EPOUVANTAIL*. 1980. REAL.: FRANK DE FELITTA. TV. SCEN.: J.D. FEIGELSON. INT.: CHARLES DURNING, JOCELYN BRANDO (SŒUR DE MARLON), LANE SMITH, LARRY DRAKE, ROBERT F. LYONS. PROD.: BOBBI FRANK, PLATINUM PRODUCTIONS, TELEPICTURES CORPORATION ET W ZAN PRODUCTIONS. USA.

Du suspense campagnard et de l'horreur agricole pour ce téléfilm de facture courante et de budget mollo-mollo. C'est la télé qui produit, faut dire. Le pic (ex-le pitch, aka le plot, alias le twist, le script, le sujet, l'argument, le récit ou le canevas...), le scénario, donc, tient en une ligne : le naïf du village, abattu par quatre paysans, renaît de ses cendres et mène sa vengeance posthume dans un accoutrement d'épouvantail, ce qui nous fournit déjà le titre du film et une bonne occasion de rire (tiens, à quand une filmo « The scarecrow in the cinche » ?). Chaque coupable devient dès lors la victime de son propre instrument de travail (la scène du silo, notamment, repiquée au *Casse d'Henri Verneuil*), alors qu'une petite grève les aurait préservés facile de ce châtimement. Félicitons plutôt De Felitta pour ses scénarios personnels autrement plus novateurs : *L'Emprise* (et sa célèbre suite, *L'Emprise contre-attaque*. Bon d'accord, c'est idiot, mais ça détend bien...), *Audrey Rose*, et surtout le prémonitoire *Population zéro*, modèle de réflexion sur le phénomène de la démographie galopante. (M30P:58).



Dark Night of the Scarecrow. Encore un épouvantail qui fait rire les oiseaux...

DARK OF THE NIGHT

OU *MR WRONG*, OU *JAG*. 1985. REAL.: GAYLENE PRESTON. SCEN.: GEOFF MURPHY, GRAEME TETLEY ET GAYLENE PRESTON. INT.: DAVID LETCH, GARY STALKER, HEATHER BOLTON, DANNY MULHERON, PERRY PIERCY. PROD.: ROBIN LAING, CASTLE HILL. NOUVELLE-ZELANDE.

Soit la réalisatrice a vu *Christine*, soit le hasard fait bien les choses, mais en tout cas, la réminiscence noie le moteur. Sorti autrefois chez Vestron Vidéo sous le titre *Jag*, ce thriller



fantastique raconte l'histoire de la vente à petit prix d'une Jaguar dont personne ne veut, en raison de l'accident mortel de sa propriétaire. L'acquéreuse s'en repart vers la route fleurie, mais ne tarde pas à déchanter, car le bolide, au lieu du vroom-vroom attendu, laisse échapper des sortes de plaintes et se refuse parfois à manœuvrer. « *I will not be intimidated by a car* » nous prévient la conductrice, qui saisit vite la solution du mystère : sa Jaguar est possédée par l'esprit de la défunte et l'assassin (un mystérieux mister Wrong !) est toujours à ses trousses. Une langue monotone dirait le pigiste payé à la ligne (si, si, regardez : j'ouvre une parenthèse, je fais coucou et je gagne de quoi m'offrir un verre...). « *En plus, c'est ramollo, et la fin prévisible n'arrange pas les choses* » se lamentaient en 1992 les spectateurs restés éveillés au 10ème Festival de Bruxelles où il passait en avant-première (les autres sortent aujourd'hui du coma et balbutient un étrange dialecte : « *La tuture l'a fini les tut-tut ? A pu vroom-vroom ?* »...).

DARK PLANET

1996. REAL.: ALBERT MAGNOLI. SCEN.: BUZZ DIXON, S.O. LEE ET J. REIFEL. INT.: MICHAEL YORK, PAUL MERCURIO, MARIA FORD, ED O'ROSS, PHIL MORRIS, BLAKE BOYD. PROD.: JOHN EYRES, BARNET BAIN, EGM FILM INTERNATIONAL ET ED ANCOATS INC. USA.

Année 2638, 20h35 et quelques secondes... Après six conflits mondiaux et des milliards d'individus occis, la population se scinde en deux groupes. D'un côté les Alphas, des humains améliorés de façon génétique, de l'autre les gens normaux, qualifiés de rebelles ou de mutants. Une mission d'intérêt général oblige

les deux camps à former un équipage et mener un vaisseau à travers un trou noir pour tenter d'investir une planète assez obscure pour s'appeler « The Dark Planet », apparemment le dernier espoir de l'humanité souffrante. Mission périlleuse : allez chercher une sombre planète dans un trou noir, vous ! Le héros, un genre de Snake Plissken galactique, s'oppose aux Alphas projetant d'y installer une base militaire, et finit par aider des colons qui rêvent d'y bâtir une nouvelle civilisation basée sur la paix et la justice. C'est bô ! Sur un budget modeste d'environ trois millions de dollars, *Dark Planet* nous en met plein la vue, allant jusqu'à rivaliser avec la série cinéma des *Star Trek* ici prise pour modèle. Les effets spéciaux parfaitement intégrés offrent d'ailleurs un excellent spectacle, bien annoncés par le slogan de sa jaquette vidéo : « *Un long voyage au-delà de l'infini* ». Autrement dit, pas tout près !



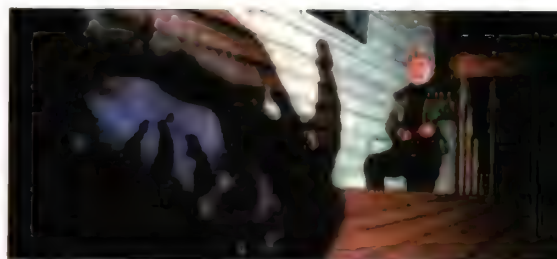
Dark Planet. Michael York va-t-il sauver le Monde ? Celui qui répond « non » nous la recopiera cent fois.



THE DARK POWER

1985. REAL. ET SCEN.: PHIL SMOOT. INT.: LASH LARUE, PAUL HOLMAN, STUART WATSON, ANNA LANE TATUM, CYNTHIA BAILEY, MARY DALTON, BARBARA HILL. PROD.: PHIL SMOOT, GEORGE B. WALKER, NEW VISION & TRIAD. USA.

Phil Smoot n'a pas persévéré dans la carrière, et c'est bien dommage, car le gaillard savait nous faire rire avec pas grand-chose, et surtout peu de moyens. Deux ans avant son *Alien Outlaw*, où des extraterrestres interviennent en plein



Lash LaRue dans The Dark Power décapite les revenants à coups de fouet, et ceux-ci n'en reviennent pas...

décor de western (du *Predator* avant l'heure, ambiance western mise à part), le maître nous raconte l'histoire de quatre sorciers indiens jadis brûlés vifs. Trop brûlés, ils se sont vite éteints, penserait-on... Eh bien pas du tout : ils renaissent de leurs cendres deux siècles plus tard pour agresser le touriste et expérimenter les effets gore concoctés par Dean Jones, expert en la matière, au point qu'il en perd la tête au sens littéral du terme, car il figure dans le petit rôle d'un pékin de passage. Pour le reste, Smoot se charge de tout : production, écriture, direction, montage, acheminement des bières et jets d'hémoglobine. Ça, c'est de l'artisanat !

DARK PRINCE : THE TRUE STORY OF DRACULA

2000. REAL.: JOE CHAPPELLE. SCEN.: THOMAS BAUM. INT.: RUDOLF MARTIN, ROGER DALTREY, PETER WELLER, JANE MARCH. PROD.: AVRAM « BUTCH » KAPLAN, KUSHNER-LOCKE COMPANY ET PUEBLO PRODUCTIONS. USA.

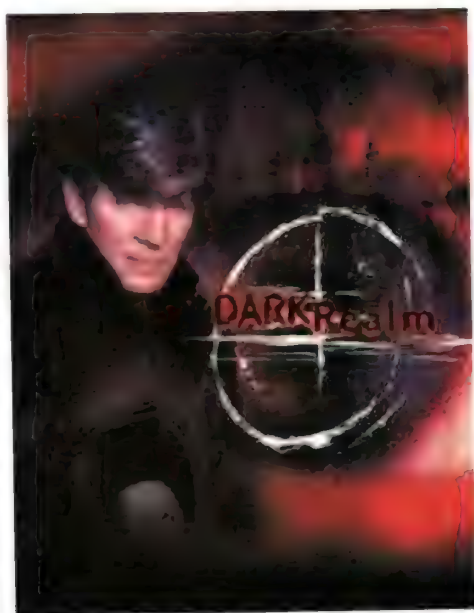
FANTASTIC GUIDE

Après le *Dracula* de Coppola, Vlad l'empaleur suscite des vocations, chacun souhaitant nar- rer à sa manière la véritable histoire du célè- bre vampire. Jane March incarne la belle Lidia, compagne de Vlad, qui se donne la mort en apprenant les exactions de son tortionnaire de mari. Contrarié, pour ne pas dire furieux, l'époux s'en prend aux Turcs (qui s'en prennent toujours plein la tronche comme toutes les têtes de Turcs de ma connaissance), empalant au passage de vilains Roumains responsables de la mort de son père. Excommunié par l'Église (sous les traits d'un Peter Weller très habité), il trépassé finalement pour devenir le Prince des Ténébres que l'on sait. Démonstratif et fort mouvementé, ce téléfilm de Joe Chappelle sur- prend par ses qualités esthétiques, ceci en dépit d'un budget apparemment modeste.

DARK REALM

2000. REAL.: MALCOLM CROSS, ERIC SUMMER, RONAN GALLAGHER, SAM GARRETT, DIMITRI LOGOTHETIS, JOE AHEARNE, CHARLES NEMES. SCEN.: GUY J. LOUTHAN ET WHITNEY SMITH D'APRÈS IAN HAGAN. INT.: SELINA GILES, MATT RIPPY, GIDEON TURNER, ANGIE HILL, CHRISTINA COX. PROD.: WARNER BROS. CANADA/USA.

Mini-série appelée sur Canal + *Le Monde des ténébres*. Ce petit monde s'inspire d'*X-Files* revisité façon comics d'épouvante, tant l'ironie perce vite sous l'horreur des sujets débat- tus, et parfois même rebattus. Le segment *La Tigresse*, par exemple, transforme une jeune femme griffée par un fauve en féline aux super pouvoirs, ceci à la manière du *Wolf* de Mike



Nichols (comment ça, Nichols sonne ? Oui, ben il attendra !). Eric Roberts présente chaque histoire sur un ton narquois, passant du vampirisme au château hanté, du spiritisme au culte satanique (calqué cette fois sur le *Wicker Man* de Robin Hardy). Treize épisodes en tout (pas un bon nombre, je leur avais dit !), dont quatre réalisés par notre ami et ex-concurrent Eric Summer (rédacteur en chef de *Travelling* dans les années 80), aux talents volontiers multi-directionnels puisqu'il tourne actuellement un épisode de la série *Mademoiselle Joubert*, avec Laurence Boccolini, cette ancienne chroniqueuse



Dark Realm. Légende à venir...

se devenue l'archétype accompli de ce qu'elle attaquait autrefois avec tant d'humour et tant de véhémence.

DARK REFLECTION

OU *NATURAL SELECTION*. 1994. REAL.: JACK SHOLDER. TV. SCEN.: TODD SLAVKIN ET DARREN SWIMMER. INT.: C. THOMAS HOWELL, LISA ZANE, ETHAN PHILLIPS, JOANNA MILES, RICHARD HAMILTON. PROD.: BOB LEMCHEN ET KEVIN REIDY, FOX WEST PICTURES INC. ET STILLWATER. USA.

Après une grosse « dark » réflexion, C. Thomas Howell finit par se demander s'il n'existerait pas un clone de lui-même dans la cité. Un mal- heur n'arrivant jamais seul, l'autre C. Thomas Howell se dit exactement la même chose en se contemplant dans la glace (*Dark Reflection* !). Et tandis qu'ils évoquent ce douloureux problè- me, quatre autres clones envisagent à l'occa- sion de remplacer le modèle original, accaparer sa femme, son job lucratif, sa belle demeure, ses poissons rouges et sa montre à quartz. Une vraie catastrophe en vue, que dis-je... un six clones ! Jack Sholder imagine pour la télévision ce *Mes doubles, ma femme et moi* version sérieuse (car là, c'était plutôt six clowns), qui donne à réfléchir sur le danger des manipu- lations génétiques tocs et les pathétiques interro- gations syndicales qu'elles entraînent : à l'heu- re du clone institutionnalisé, travaillerons-nous deux fois moins pour gagner deux fois plus ? Pendant que notre éditeur vénéré se penche sur un aussi passionnant dilemme, sachez que ce téléfilm sortit autrefois chez Delta Vidéo sous le titre *Sélection naturelle*. (M92P.51).



DARK REMAINS

2005. REAL. ET SCEN.: BRIAN AVENET-BRADLEY. INT.: GREG THOMPSON, CHERI CHRISTIAN, SCOTT HODGES, JEFF EVANS, MICHELLE KEGLEY. PROD.: LAURENCE AVENET-BRADLEY, AVENET IMAGES PRODUCTIONS. USA.

Un couple décide de rejoindre une demeure isolée après la mort de leur fille survenue dans d'étranges circonstances. Le père tente d'écrire, la mère, photographe, croit voir partout l'image de son enfant, tandis que des fantômes pas beaux du tout se sentent comme chez eux et menacent les nouveaux locataires. L'histoire est loin d'être originale, mais Brian Avenet-Bradley adore les fantômes, ceci après *Freezer* (au script analogue) et *Ghost of the Needle* où il s'attri- buait le rôle principal, sous le regard attentif de sa productrice, monteuse et, accessoirement, épouse habituelle, Laurence Avenet-Bradley ! Il alterne avec minutie scènes intimistes et sé- quences-chocs avec l'art de cueillir son public au bon moment. *Dark Remains*, au budget pourtant modeste, court les festivals et rempor- te des prix, *Fangoria* célèbre ses qualités, bref le couple Avenet-Bradley a le vent en poupe.

DARK ROMANCES VOL. 1

OU *DARK ROMANCES VOL. 1 : BORN EVIL*. 1990. REAL.: MARK SHEPARD ET PATRICIA MILLER. SCEN.: MARK SHEPARD ET SAMUEL OLDHAM. INT.: JULIE CARLSON, BRINKE STEVENS, LARRY HANKIN, MICHAEL SONYE, DAWN WILDSMITH. PROD.: PATRICIA MILLER, MARK SHEPARD, DISTANT HORIZONS LTD. ET EZTV INC. USA.

Deux histoires pour cette mini-anthologie maxi « anthologique » dans la mesure où, hormis la présence de la sulfureuse Brinke Stevens (pré-



Brinke Stevens dans *Dark Romances Vol. 1*. La fille qui connaît les volumes et ses classiques.

sente dans les deux récits), le fantasticophile ne doit son salut qu'à sa maîtrise de la touche « avance rapide » du magnéto. *The Black Veil* ouvre le bal. La pensionnaire d'un asile d'alié- nés nous raconte l'histoire de sa diabolique amie (Julie Carlson), héroïne du Grand-Guignol situé à Paris. Les flashes-back dans les flashes-back finis- sent par nous faire perdre la raison. Lorsque démarre *Listen to Midnight*, tout aussi stone. Cette fois, un photographe alcoolisé chasse un spectre et re- garde à un moment *La Petite boutique des hor- reurs* version Corman, histoire de nous la jouer branchouille et fournir du même coup l'alibi d'un manque de moyens commun aux deux titres. Quelques scènes gore et plusieurs déshabillages tentent d'égayer le badaud déjà reparti sur un prometteur *Dark Romances Vol. 2*.

DARK ROMANCES VOL. 2

OU **DARK ROMANCES VOL. 2 : BLEEDING HEARTS**. 1990. REAL. ET SCEN.: MARK SHEPARD, BRYAN MOORE, RODD MATSUI, JOHN STRYSIK, PATRICIA MILLER ET SAMUEL OLDHAM. INT.: BRINKE STEVENS, LINDA MILLER, GREG TRAVIS, BYRON CLARK. PROD.: PATRICIA MILLER, MARK SHEPARD, DISTANT HORIZONS LTD. ET EZTV INC. USA.

Chose promise, chose due, voici la suite de cette anthologie d'inspiration tout aussi comic-book, comme l'indique une affiche assez exemplaire reprenant le concept du premier volet. Cinq histoires au menu, chacune signée par un réalisateur différent. **She's Bad, She's Blonde, She's Lunch** place un couple entre les mains d'un généticien éclairé (un peu trop, car il s'agit de Fox Harris recréant son personnage de **Repo Man**). **Cardinal Sin** décrit le calvaire d'un érotomane sanctionné par sa mère ultracatholique (Linda Miller). **Pet Shop of Death** montre les rapports sado-maso entre deux protagonistes (avec un extrait de **The Devil Bat** joué par Bela Lugosi, annonçant l'intervention d'un terrifiant rat/hamster mutant !). **Last Love**, ou les amours d'une psychanalyste hantée par un fantôme, et enfin **What Goes Around...**, filmé en noir et blanc, illustrant le thème classique de l'artiste improductif vendant son âme (à l'omniprésente Brinke Stevens) contre un soufflé d'inspiration. Ce que nous faisons tous ici depuis longtemps...

DARK SANITY

OU **STRAIGHT JACKET**. VID.: **JOURNEE DE CAUCHEMAR**. 1981. REAL.: MARTIN GREEN. SCEN.: PHILLIP PINE ET LARRY HILBRAND. INT.: ALDO RAY, CHUCK JAMISON, CORY CLARK, IRIS BATH, BRENDA BENNETT, BOBBY HOLT. PROD.: BEN BROTHERS, MARTIN GREEN, BENMAR PRODUCTIONS. USA.

L'héroïne vit d'horribles cauchemars dans la demeure où jadis, une jeune femme se vit décapitée (façon de parler, car elle ne vit pas grand-chose ! C'est ce qui me déplaît le plus avec la décapitation : le principal intéressé rate souvent le meilleur du spectacle...). Or, on ne retrouva ni l'arme du crime, ni l'assassin, ni même la tête de la victime. En revanche, à son réveil, la malheureuse découvre penchée sur elle celle d'Aldo Ray, qui joue le rôle du policier ayant bravement échoué dans l'enquête sur ce meurtre étrange. Mais ces visions renvoient-elles vraiment au passé, ou bien annoncent-elles plutôt un avenir tout proche, nous demandent les deux auteurs qui semblent s'inspirer très fort de **L'Emmurée vivante** ? À vrai dire, tout le monde s'en tape un brin et, malgré l'éventail des coupables possibles (le fils de la victime aujourd'hui interné ? Le voisin érotomane ? Ce jardinier si mystérieux ? Le patron du mari au rôle ambigu ? Ou carrément le chat noir de la défunte qui revient, comme l'assassin, sur les lieux du crime ?), la découverte de l'identité du meurtrier provoque plus de rires que le grand frisson escompté. En fait, tout comme le délirium de l'héroïne, le sujet est très mince, ce qui pousse les scénaristes à se lancer dans des dialogues interminables entre les personnages, notamment quand la voisine du couple vient tailler la bavette au lieu de finir sa vaisselle, la flemmarde...

DARK SECRET

1949. REAL.: MACLEAN ROGERS. SCEN.: A.R. RAWLINSON ET MOIE CHARLES D'APRES MORDAUNT SHAIRP. INT.: EMRYS JONES, DINAH SHERIDAN, PERCY MARMONT, IRENE HANDL, GEORGE MERRITT. PROD.: ERNEST G. ROY, NETTLEFOLD FILMS. G-B.

Maclean Rogers maniait l'humour so british dans des comédies policières où le suspense trouvait aisément sa place. Mais il sombrait parfois dans le burlesque assumé (voir son **Old Mother Riley's Jungle Treasure**, où la grand-mère Riley – en fait le travesti Arthur Lucan – se lançait à la recherche du trésor d'un pirate fantôme. Même se mesurera par la suite à Bela Lugosi lors du « gillingien » **Old Mother Riley Meets the Vampire**). Pour sa part, **Dark Secret** s'inspire d'un roman de Mordaunt Shairp, **The Crime at Blossoms**, dans lequel une jeune femme est possédée par l'esprit d'une criminelle avant que tout ne s'arrange vers la fin. Seize ans plus tôt, notre cinéaste tournait déjà une première version du sujet sous le titre **The Crime at Blossoms**. Le genre de dangereux récidiviste qui ne lâche pas une bonne histoire.

THE DARK SECRET OF HARVEST HOME

1978. REAL.: LEO PENN. TV. SCEN.: JACK GUSS ET CHARLES E. ISRAEL D'APRES TOM TRYON. INT.: DAVID ACKROYD, BETTE DAVIS, JOANNA MILES, EARL KEYES, ROSANNA ARQUETTE, MICHAEL O'KEEFE. PROD.: JACK LAIRD, UNIVERSAL TV. USA.

Bon, vous connaissez tous le scénario, mais je le raconte quand même. Comme dans tous les téléfilms que je visionne, une famille américaine s'en vient se mettre au vert et investit une vieille demeure où plane un étrange mystère ! Tom Tryon, à qui nous devons déjà le captivant **L'Autre**, porté à l'écran par Robert Mulligan, ménage pourtant ses effets dans son roman, nous dévoilant peu à peu les pratiques satanistes des habitants du village, avec le talent digne d'un Lovecraft. Mais le gus qui adapte (Jack Guss !) met les pieds dans le plat et tire confortablement à la ligne, car cette mini-série dure tout de même cinq heures, dont on sent passer chacune des 300 minutes ! Reste, à titre de consolation, le casting prestigieux mené par l'inquiétante Bette Davis (dans le rôle d'une douairière aux pouvoirs occultes), alors en plein come-back fantastique – et disneyen, faut dire – avec **Les Yeux de la forêt** et **Les Visiteurs d'un autre monde**.

DARK SECRETS

1923. REAL.: VICTOR FLEMING. SCEN.: EDMUND GOULDING. INT.: ROBERT ELLIS, JOSE RUBEN, DOROTHY DALTON, PAT HARTIGAN, WARREN COOK, ELLEN CASSIDY. PROD.: FAMOUS PLAYERS-LASKY CORPORATION. USA.

L'heureux signataire du **Magicien d'Oz**, **Jeanne d'Arc**, **Autant en emporte le vent** et de la version Jekyll/Hyde avec Spencer Tracy (Tracy en Hyde : trop fun !), compose là sur un script d'Edmund Goulding, compositeur, réalisateur lui-même, mais surtout scénariste durant plus de quarante ans. Les deux hommes, souvent attirés par le mélodrame, se lâchent un peu dans ce **Dark Secrets** narrant les déboires d'une jeune femme (Dorothy Dalton) atteinte de

maladie psychosomatique profonde. Un mage égyptien penché sur son cas parviendra à la guérir, une fois lui-même passé dans l'au-delà. Fleming s'inspire nettement de la série des **Ma-buse**, de titres tels que **Trilby** ou **Le Montreur d'ombres**, tentant de dramatiser une œuvre où percent quand même quelques traits d'humour utiles à se rallier tous les publics.

DARK SHADOWS

1966. REAL.: DAN CURTIS, JACK SULLIVAN, DENNIS KANE. SERIE TV. SCEN.: DAN CURTIS, SAM HALL, GORDON RUSSELL. INT.: MARK ALLEN, JONATHAN FRID, LOUIS EDMONDS, DAVID HENESY, JOAN BENNETT, GRAYSON HALL. PROD.: ROBERT COSTELLO, PETER MINER, LELA SWIFT, DAN CURTIS PRODUCTIONS. USA.



Dark Shadows. Jonathan Frid intégra le soap six mois après ses débuts dans le rôle de Barnabas Collins, un vampire sympa rêvant de guérison. Il devint aussitôt le personnage favori des téléspectateurs.

De 1966 à 1971, Dan Curtis et ses acolytes tintrent le rythme fou de l'épisode quotidien, instaurant ainsi l'un des premiers soap-operas fantastiques. **Dark Shadows** annonce même **Dallas** à s'y méprendre, voyage dans le temps et morts sûres exceptés. L'histoire commence à Collinwood, le manoir de la famille Collins, où séjournent aux côtés des résidents officiels fantômes, sorcières, vampires, loups-garous et autres créatures pittoresques. Si les premiers scénarios (comparables aux aventures contemporaines des **Adams** ou de la famille **Munster** – sans trop de cumin, merci...) faisaient montre d'une linéarité exemplaire, la série se compliqua très vite à la faveur de retours en arrière, de substitutions de personnages, de résurrections inattendues, voire même de contradictions flagrantes, anticipant les travers d'**X-Files**, qui ne sut jamais s'y retrouver dans sa propre mythologie. Deux films parurent dans la foulée : **House of Dark Shadows**, en 1970 (appelé chez nous **La Fiancée du vampire**), et **Night of Dark Shadows**, sorti l'année suivante. Un long remake vit le jour en 1990, toujours titré **Dark Shadows**, suivi d'une brève nouvelle série dont l'échec retentissant n'eut d'égal que l'énorme succès de l'œuvre originale.

TERRA INCOGNITA SLASHERS FROM ASIA (2ÈME PARTIE)



SLASHERS

2ème partie

Suite et fin de notre virée en Asie, où les tueurs masqués et vicieux savent aussi s'amuser au cinéma.

Sur cette double-page, de gauche à droite : L'Asie continue de s'lâcher avec Sssshhh..., 999-9999 et Dhund : The Fog.

Le slasher a en Inde, comme au Japon, des racines un peu plus profondes que dans d'autres pays asiatiques. Les frères Ramsay, les heureux pères du cinéma d'horreur local, comptent parmi les premiers à avoir joué avec le genre dans des films comme *Hotel* (1981) et, bien plus tard, *Mahakaal* (1993). Bharathi Rajaa, un habitué des romances chantées, tente aussi sa chance en 1980 avec *Red Rose*, qui met en scène un homme déséquilibré, fraîchement mané, qui hait les femmes et les tue. Sympathique. D'autres ont suivi dans la foulée, comme l'énarrable Mohan Bhakri (cinéaste capable, et coupable d'avoir pondu une poignée de péloches particulièrement barrées) et son *Khooni Murda* (1989), un métrage largement influencé par un certain *Les Griffes de la nuit*. Tant qu'à puiser l'inspiration chez les autres, autant faire dans la qualité ! Avec l'arrivée de *Scream* et de ses suites/remakes/copies, le slasher va prendre de l'essor, copiant fidèlement les règles du genre (et perdant du même coup en originalité) : teenagers débiles se faisant dessouder, tueur insai-

sissable et masqué, meurtres à l'arme blanche et tutti quanti. Le premier film à s'être ouvertement infiltré dans la breche est *Kucch To Hai* en 2003, une bande repiquant dans les grandes lignes *Souviens-toi... l'été dernier*, la musique, les romances et l'humour en plus. L'année 2003 fut d'ailleurs bien chargée dans le domaine, puisque les mois suivants virent la sortie de plusieurs autres grosses productions comme *Baaz : A Bird in Danger*, *Dhund : The Fog* et enfin *Sssshhh... Dhund : The Fog* était particulièrement attendu, le métrage marquant en effet le retour de l'un des frères Ramsay (Shyam) derrière la caméra. Hélas, le film fit un bide et fut boudé par la critique. Quant à *Sssshhh...*, bien que très classique dans sa construction, sa combinaison de bâtisse isolée dans un paysage enneigé, de meurtres pour une fois assez gore et de chansons devrait satisfaire le fan de base.

THAÏLANDE

Malgré un goût très prononcé pour l'horreur, le cinéma thai s'est tardivement mis au slasher.



FROM ASIA

Après tout, pourquoi copier un genre étranger lorsque le patrimoine local possède un très riche bestiaire, peuplé de créatures de tous poils capable de satisfaire le public ? Bref, une nouvelle fois, c'est grâce au père Craven que les premiers slashers voient le jour au Pays du Sourire. **303 Fear Faith Revenge** (1998), de Somching Srisupap, est l'initiateur de ce courant. Se déroulant dans une université catholique située à la campagne, cette bande met en scène un groupe d'étudiants qui, après avoir invoqué l'esprit d'un défunt, retrouve l'un de leurs camarades mort. Histoire classique, très peu liée à une quelconque réalité thaïe (même s'il existe des écoles catholiques, le lieu est pour le moins saugrenu, un peu comme si le scénario prenait place dans une école bouddhiste au beau milieu de l'Eure-et-Loir). **303** lorgne ardemment du côté des productions US. L'aspect très caucasien des différents personnages marque un peu plus profondément cette connexion. Quoi qu'il en soit, ce long-métrage datant de 1998 cartonne au box-office avec quelque 1,35 millions de dollars de recettes. Dans la foulée débarque **999-9999**, dont nous vous avons déjà parlé dans le HS Cinémas d'Asie, ainsi que dans un récent dossier consacré aux slashers oubliés

(pondu par Herment). Si le phénomène a récemment pris un peu plus d'ampleur, ce n'est pas via les productions cinéma, mais bel et bien grâce aux direct-to-video qui semblent sortir aussi rapidement que les conneries de la bouche d'un politicien (pour une fois, on ne citera personne). **Mask Horrified** (mettant en scène... un tueur masqué, yeah !), **Scream** (I) ou encore **Tortured Soul** sont quelques-uns de ces métrages cheap, tournés en DV, qui font désormais les beaux jours du fantastique local. Du côté du cinéma, **Scared** (2005) et **Ghost Game** (2006) sont parmi les derniers grands hits du genre. Si le premier est conventionnel (mais efficace), le second sent définitivement mauvais, puisqu'il utilise le génocide cambodgien comme toile de fond d'un jeu télévisé. Sans surprise, le film a déclenché un mouvement de mécontentement (c'est peu dire) au Cambodge.

HONG KONG

Du côté de HK, on a pu voir apparaître depuis la fin des 70's/début des 80's des films influencés par les slashers, voire, parfois, par les gialli. Ainsi, la séquence d'ouverture de **Night Caller** (de Philip Chan, 1985), par exemple, semble tout droit sortie d'une œuvre d'Argento. Les

métrages mettant en scène des psychopathes bien barrés sont loin d'être un phénomène isolé à Hong Kong, et la liste serait trop longue pour en faire le tour dans ces pages (il en sera bientôt question ailleurs et dans un autre format). Néanmoins, le film suivant le plus prosaïquement la voie du slasher (et du survival) américain reste **The Deadly Camp**, petite production de 1999 où un tueur sévit sur une île. Bowie Lau, le réalisateur de ce film, remettra le couvert l'année suivante avec **Resort Massacre** (il a de la suite dans les idées), qui se déroule de nouveau sur une île. Ce coup-ci, le jeune metteur en scène n'hésite pas à citer tour à tour le giallo et le slasher (en particulier **Scream**). Voili, voilou.

Julien TREVIGNO

PS : Avec des films disséminés dans tous les placards de la maison, on peut parfois avoir du mal à s'y retrouver. Signalons donc un autre slasher philippin datant de 1996, **Sa Aking Mga Kamay** de Rory B. Quintos et mettant en scène Christopher De Leon dans le rôle d'un serial killer spécialisé dans l'assassinat de femmes adultères !

VERONIKA ZEMANOVA

ELLE MANIE LE CANON
COMME PERSONNE
DANS UNE VIDEO
DE « GIRLS WITH
GUNS » JOUISSIVE,
QUE QUENTIN
TARANTINO
N'AURAIT
CERTAINEMENT
PAS RENIEE !

Si Russ Meyer était encore en vie, nul doute qu'il en aurait fait son égérie. Veronika Zemanova, 31 ans au compteur, ne cesse d'affoler les mâles de la planète et fait flamber tous les moteurs de recherche du Net. Cette beauté sauvage venue de l'Est (elle est née en Tchécoslovaquie), qui a passé sa plus tendre enfance dans une petite ferme du pays, ne tarde pas à se faire remarquer lors de son arrivée à Prague, juste après avoir soufflé ses 18 bougies. Ses débuts dans la grande ville sont pourtant difficiles : son physique atomique tourneboule les hommes et lui attire de sacrés ennuis. Peu importe, Veronika n'est pas du genre à se laisser faire, et embrasse sa passion première : la photographie. Installée dans un petit studio et armée d'un vieux Reflex, elle shoote sans relâche, mais le destin va lui jouer à nouveau un sale tour : tout son matériel va être volé, et Veronika, privée de ses précieux outils, va devoir trouver un moyen de subvenir à ses besoins. Pour la première fois, elle accepte l'offre d'un photographe de nu, qui ne va malheureusement pas la traiter dignement. Blasée, Veronika quitte l'Europe pour les États-Unis, alors qu'elle ne parle pas un mot d'anglais. Pas grave, la belle est motivée et bien décidée à fouler les terres de l'Oncle Sam de son exquis déhanché. Arrivée à L.A., elle met la Cité des anges à ses pieds : sa poitrine généreuse et arrogante, sa taille de guêpe et son regard velouté séduisent les photographes et attirent les pornographes. Mais que neenni, Veronika reste un tant soit peu sage, et ne tourne que dans quelques productions soft, notamment dans une featurtte Internet où elle s'adonne avec sa copine Aria Giovanni à une séance de câlins à vous rendre amnésique. Son apparition la plus probante reste à ce jour sa « performance » dans *Actiongirls.com* : Volume 1 de Scotty 1x, où elle manie le canon comme personne dans une vidéo de « girls with guns » jouissive, que Quentin Tarantino n'aurait certainement pas reniée ! Reconnaissance ultime pour la bombe tchèque : le film *Zemanovalead* de Jayson Rothwell, dans lequel un jeune homme fantasque, lorgué par sa petite amie modèle, décide de se focaliser sur la plus belle femme au monde : Veronika Zemanova ! Et sincèrement, on le comprend !

Fausto FASULO



LA PLUS CULTE DE TOUTES LES SERIES JAPONAISES
ENFIN EN EDITION COLLECTOR 5.1 REMASTERISEE

© SUNRISE

EDITION COLLECTOR 5.1 REMASTERISEE • TIRAGE LIMITE

MARS 2007

COWBOY BEBOP

- 7 DVD IMAGE REMASTERISEE
EN VF 5.1 & VOSTF 5.1
- 2 DVD BONUS : INTERVIEWS,
3 EPISODES DIRECTOR'S CUT,
3 COMMENTAIRES AUDIO...
- 4 LIVRETS



+ 1 ILLUSTRATION EXCLUSIVE
DE TOSHIHIRO KAWAMOTO

MangaWave TV
www.mangawave.tv



www.dybex.com

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES PETITES ANNONCES, 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL.: 01 44 635 635, FAX: 01 44 635 634

LE TITRE MYSTÉRIEUX

- Eh steup, tu peux regarder dans ma bouche, je crois que j'ai un plombage qu'à sauté.
- Euh, c'est plutôt le truc sur ton front qui me fait peur...
- Hein ? J'ai quoi sur le front, un point noir ?
- Nan nan, rien...

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le N° 193, il fallait reconnaître **Anatomie de Stefan Ruzowitzky**. Bravo à Stéphane Hedouin, Nicolas Bouquillon, Yann Lorin, Didier Escolivet et Matthieu Cottineau.



■ Collectionneur propose nombreuses séries américaines des années 60, 70 et 80 en DVD. Liste contre 3 timbres à 0,54 € non collés et une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Arnaud Ramousse, 23 bis Val de Gorbic 06500 Menton.

■ Ach. figurines **Star Wars** de 1977 à 1985 complètes + vaisseaux d'**Ulysse 31** et **Albator**, **Les Maîtres de l'univers** (Musclor, Le tigre, Orko, Tila, Stratos, Le maître d'armes, L'enchanteresse)

(le petit Fausto vend sa collection complète de **Mon petit poney**, ça t'irait ?) + **Titans, Special Strange** : numéro 1 à 100 en très bon état. 01 69 43 85 33 (Avant 16 h 30).

■ Vds ou éch. près de 4000 titres VHS et DVD (bis, gore, Troma, Haxan...) : **Playgirls, La Planète des tempêtes**, coffret **Frankenstein** Boris Karloff 5 films, coffrets Italie à main armée... Liste à Brodin Dimitri, 32 bis rue Charles Mousset. 61100 Flers.

■ Vds lot de 2 DVD X 10 € : **Lolitas anaes 4** et **Busty 3**, etc. ; DVD X 7 € : **X-Treme Dilate, Femmes éjaculatrices, 5 heures asiatiques, Transsexuel 17, Abusées par l'anus 3** (quelle invention dans les titres ! Prenez-en de la graine, messieurs d'Hollywood !), etc. Vds DVD Zone 2 10 € : **The Roost, Revolver, 2LDK, Calvaire, Un crime dans la tête, Crazy kung fu**. Vds DVD Zone 2 7 € : **Aniki, mon frère, Event Horizon, Chok Dee, GITS 2 Innocence, Paycheck, Panic Room, Slash, Biker Boyz, 2 Fast 2 Furious, Leatherface** - Massacre à la tronçonneuse III, Le Syndrome de Stendhal. Vds coffrets intégrale manga : **Gun Frontier, Cosmo Warrior Zero, Blue Gender**, 20 € pièce. Plus d'infos et liste : tel. à Anthony au 06 77 07 62 62. Recherche fan de Mad et de cinéma d'horreur dans le 27 et alentours (61/28).

■ Rech. en VF **Cop Target** d'Umberto Lenzi (Humphrey Humbert). Réponse à Castéran Franck, 64 grand rue sapiac 82000 Montauban. franck.casteran@wanadoo.fr.

■ Vds Mad Movies et EF à partir du 55 et 50. Prendre contact avec Bernard au 06 16 51 65 79 ou aquarius56@aol.com.

■ Vds ou éch. K7 rares (**La Vierge de Nuremberg, Les Maléfices de la momie, La Maison de la terreur, Le Mort-vivant...**). Rech. Les Cartes ne mentent jamais, **Du sang dans les fleurs d'oranger, La Malédiction du Bouddha, Roses rouges et piments verts** (nan merci, perso, je digère pas les roses rouges), **Cataclysm** (Cauchemar sans fin). David Perez, 22 rue de la palmeraie 34200 Sete.

■ Vds à prix très sympas ou éch. plus de 900 DVD : **Crados Family, Cannibal Campout, Cannibal Girls, Cannibal Hookers**, les deux **Nekromantik, Blood Feast, Freaks** (2 fins différentes), tous les Uncuts Movies et beaucoup de raretés. Liste contre deux timbres (envoyez vos listes pour éch.). Cyrille Paris, La Palisse 1 Bat. A 07160 Le Cheylard.

■ Vds Mad Movies 89 à 107. Vds, au détail ou en lot, nombreux bouquins en SF, fantastique, fantasy, terreur et polar. Envoyez liste de recherche et de vente (J'achète parfois) (ben logique, comment tu ferais pour vendre autant de trucs, sinon ? Ah, tu les voles !). J. Jacques Dumoulin, 8 rue des coquelicots 59255 Havelly. Tel : 06 65 36 44 94.

■ Vds BD Comics Marvel : **Strange, Titans, Nova, Spidey, X-Men, Conan, Hulk, Daredevil, Star Wars** et bien d'autres encore en TRES BON ETAT et à très bon prix. Liste sur demande. Tel à Rachid au 06 13 98 92 93.

■ Vds intégrales **Buff** saisons 6 et 7 neuves avec deux HS **Buff** avec Angel et Willow. Tel. : 06 75 80 20 40.

■ Vds quelque 1200 DVD tous genres confondus dont certaines raretés bis (SF, horreur, fantastique, gialli, exploitation et bis italiens, euro trash...). Prix intéressants. Liste sur simple demande contre 1 timbre ou directement par email : Franciscain60@hotmail.com. Perrin Francis, 30 avenue du pré de foire 73600 Moutiers.

■ Vds lot EF 1 à 178, lot SFX 1 à 90, Impact 1 à 90, Toxic 1 à 8, Fangoria 75, 81 et 83, Gorezone 6, 7 et 8. Julien au 06 22 37 31 04.

■ Pour cause de risque de divorce, Julien Sévion se sépare douloureusement d'une grande partie de sa collection de films en VHS. Pièces rares, inédits DVD, horreur, fantastique, kung-fu, polars et tutti quanti. Pour tout contact : mad_asia@hotmail.fr.

Apprenez un vrai métier créatif !



Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

- Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques
- Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)
- Ateliers de courte durée

ITM
Création & Maquillage PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite à renvoyer à : ITM 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS Enseignement supérieur technique privé

☐ M. ☐ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____ @ _____

Niveau d'études ☐ Secondaire ☐ Terminale ☐ Supérieur
Intérêt pour : ☐ Cycle en 2 ans ☐ Stage de découverte maquillage ☐ Ateliers de courte durée

"Conformément à la loi 'informatique et liberté' vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD 027

ERBP présente

《GRAND PRIX DU JURY FESTIVAL DE SUNDANCE 2004》

"Ce que la science-fiction a donné de plus inventif
depuis 2001, l'odyssée de l'espace."

-Village Voice-

primer

un film de
SHANE CARRUTH

AVEC SHANE CARRUTH, DAVID SULLIVAN, CASEY GOODEN, ANAND UPADHYAYA, CARRIE CRAWFORD, JAY BUTLER, JOHN CARRUTH, JUAN TAPIA, ASHLEY WARREN,
SAMANTHA THOMSON, CHIP CARRUTH, DELANEY PRICE. MUSIQUE SHANE CARRUTH, SON REGGIE EVANS, MONTAGE SHANE CARRUTH, ASSISTANT DE PRODUCTION DAVID SULLIVAN, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE SHANE CARRUTH,
CAMÉRA ANAND UPADHYAYA ET DANIEL BUCHE. SCÉNARIO, PRODUIT ET RÉALISÉ PAR SHANE CARRUTH.

MAD MOVIES

nova
www.novaplanet.com

EXCESSIF
et autres activités de cinéma

forum du film sur www.eddistribution.com



AU CINÉMA LE 21 FÉVRIER

«UNE DATE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA AMÉRICAIN»

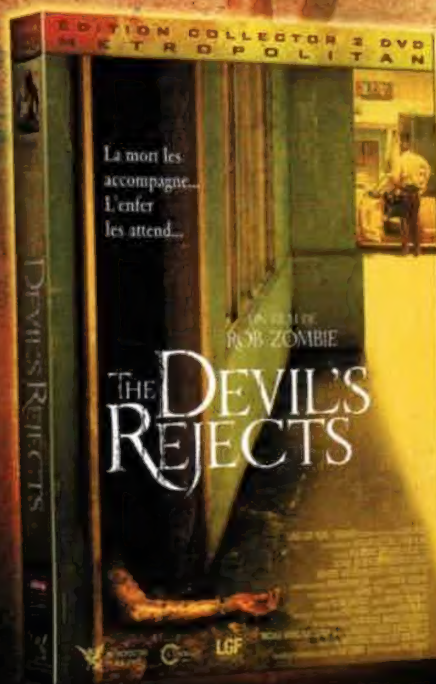
Mad Movies

«UN CHEF D'ŒUVRE»

L'Écran Fantastique

THE DEVIL'S REJECTS

UN FILM DE
ROB ZOMBIE

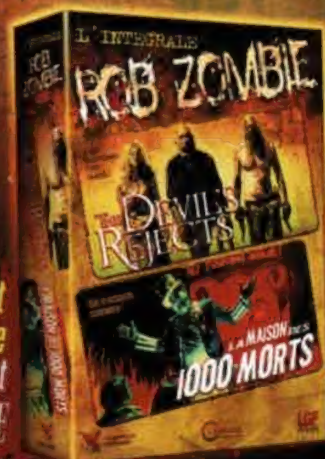


DVD 1 : LE FILM DANS SA VERSION DIRECTOR'S CUT

DVD 2 : LES COULISSES DE L'ENFER

- 30 JOURS EN ENFER : le documentaire relatant le tournage au quotidien du film (2 H. 24 mn / vost)
- LES SCENES (DE)COUPEES (15 mn / vost)
- LES PROGRAMMES TV (18 mn / vost)
 - ... Le Morris Green Show : l'émission "culte" des 70's
 - ... Le tube de Buck Owens : "Satan's Got To Get Along Without Me"
 - ... Les spots TV du Capitain Spaulding
- LE PIRE DES REBUTS (8 mn / vost)
 - ... Le bêtisier du film
 - ... La performance mortelle de Jimmy le roadie
 - ... Les preuves : la galerie photos
- BONUS CACHES

également
disponible
le coffret
ROB ZOMBIE



maintenant en DVD

ROCK ONE



13^{ème} RU

LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENS